

68e année, No 21

Montréal, 29 septembre 1956

# Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- CARMEN COTE, par LUCETTE ROBERT
- LES CONFIDENCES DE GEORGES GUETARY,  
par GUY DE BELLET
- LA FEMME EN DANGER, par MARTIN REBIERE
- NOMBREUSES PHOTOS : TELEVISION  
CINEMA — ACTUALITES — SPORTS





# Hot Dog!

## c'est pour nous!

- ÉCONOMIQUE • SAVOUREUX
- NOURRISSANT

Demandez toujours des saucisses fumées faites selon la méthode "Skinless"... elles sont sûres d'être tendres!

VISKING LIMITED, LINDSAY, ONTARIO

La bijouterie qui laisse un cerne sur la peau a tout simplement besoin d'un bon brossage à l'eau savonneuse. On rince, on assèche à fond, puis on enduit le métal d'une couche de vernis à ongles incolore.

Par ces jours gris d'automne, un abat-jour peint d'une couleur vive confère une note gaie à une pièce monotone. N'importe quel abat-jour de papier ou de carton peut se peindre. On enduit l'intérieur d'une couche de laque à l'aluminium et on peinture

l'extérieur d'une couleur au choix. L'aluminium réfléchit la lumière et empêche celle-ci d'être tamisée par les marques de pinceau du dehors.

Une petite tige à rideau extensible est idéale comme soutien d'une plante qui grandit. On allonge la tige au fur et à mesure que pousse la plante.

Attention! Pourquoi mettre à la poubelle ce pinceau engommé? Bien nettoyé, il peut servir encore. Il suffit

de le faire tremper durant une journée ou deux dans un nettoyeur à pinceaux, en ayant soin de travailler les soies de temps en temps pour en déloger la peinture séchée. On gratte ensuite tout ce qu'on peut de la peinture, après quoi on fait de nouveau tremper le pinceau, cette fois dans de l'eau chaude savonneuse. Rincer à l'eau claire, sécher et voilà un pinceau frais, prêt à servir de nouveau!

Les légumes restent croquants beaucoup plus longtemps quand on les

## PETITS CONSEILS

place, humectés, dans un sac de polythène, au réfrigérateur. Si on doit les conserver un temps prolongé et qu'ils sont défraîchis, on les ravive en les baignant dans de l'eau glacée additionnée d'une cuiller à table de vinaigre ou du jus d'un citron.

Non seulement les malles sont-elles, d'année en année, plus légères et plus attrayantes, mais elles deviennent sans cesse plus pratiques. C'est qu'elles sont couvertes de solides tissus enduits de vinyle nommés «Fabrilité», conçus spécialement pour endurer les coups. Au retour du voyage, ces malles retrouvent leur aspect neuf après un nettoyage à l'eau et au savon.

Les plastiques se moulent si facilement en des formes compliquées qu'on en fait des ustensiles de cuisine d'une ingéniosité déconcertante. Ainsi, on offre sur le marché une passoire nouveau genre pour usage dans l'évier. Munie d'un double fond, elle recueille le liquide dans un plateau conçu de telle sorte qu'il prévient toute éclaboussure sur le parquet lorsqu'on vide la passoire. Confectionné de polythène, ce plastique solide à texture cirreuse, l'ustensile est pratiquement imbrisable.

DDT en poudre, saupoudré dans les fissures le long des plinthes, moulures et autour des comptoirs de la cuisine, fera battre en retraite les intrus tels que fourmis, coquerelles, poissons d'argent et autres insectes domestiques.

On a calculé qu'après une douche l'atmosphère de la salle de bain est saturée d'un quart à une demi-livre de vapeur d'eau. Quatre bains, pris consécutivement, équivalent, à cet égard, à une douche. C'est pourquoi murs et plafond de la salle de bain doivent être enduits d'émail résistant à l'humidité.

Le travailleur a besoin de se détendre pendant ses heures de loisir, pour le bien de sa santé physique et mentale.

Qu'il se récrée en faisant du sport, en se livrant à un passe-temps ou en jouant aux échecs, il doit occuper d'une manière intéressante les heures où il ne travaille pas.

Le travailleur ou l'étudiant peuvent se ressentir du manque de sommeil: l'un tombera endormi à sa machine, l'autre à son pupitre; un chauffeur de voiture s'endormira au volant. Que chaque personne découvre la quantité de sommeil qu'il lui faut et qu'elle dorme chaque nuit le nombre d'heures voulues.

Ceux qui travaillent le plomb ou les composés du plomb sont exposés au saturnisme. Aussi doivent-ils surveiller des symptômes comme la perte de poids, la perte d'appétit, les crampes d'estomac, les maux de tête fréquents et les étourdissements. Il feront part de ces symptômes au médecin de l'usine ou à leur médecin de famille.

# L'ABÉCÉDAIRE DU SAMEDI

**A**PRÈS la mort de Houdini en 1926, plusieurs magiciens se proclamèrent les détenteurs des secrets de l'illustre Houdini mais aucun d'eux n'avait hérité des secrets du fameux magicien. Le seul véritable successeur de Houdini fut son frère Théodore qui, sous le nom de Hardeen, entra en possession des appareils et des secrets de son frère Harry Houdini.

Hardeen pouvait d'ailleurs remplir cette mission car il avait déjà à son crédit une renommée mondiale. En effet, en 1900, Houdini était en Allemagne où il obtint des succès monstres. Houdini fit venir son frère de Brooklyn afin de le lancer dans le métier.

En 1906, Hardeen passe au théâtre Empire à Birmingham, Angleterre, où pendant 8 semaines il fait sensation. Pour l'occasion, Hardeen avait un panneau réclame qui occupait les quatre étages de l'édifice du théâtre. Les fameux producteurs américains Klaw & Erlanger cherchaient des

attractions sensationnelles pour les États-Unis, et c'est après avoir vu Hardeen à l'œuvre qu'ils l'engagèrent pour revenir en Amérique, à condition qu'il accomplît des exploits autres que ceux de Houdini.

D'autre part, la fameuse firme B. F. Keith recherchait aussi des attractions de grande classe. Ses directeurs engagèrent Houdini pour 5 ans. C'est alors qu'en 1915 on voit Hardeen au théâtre Pantages à Oakland, Californie, dans la semaine du 21 novembre 1915. Dans cette même semaine, la même année et dans la même ville, Houdini est au théâtre Orpheum, faisant concurrence à son frère. Cependant tous deux font des affaires d'or. Et cela dure jusqu'à ce que le film parlant arrive sur le marché pour détruire complètement le vaudeville.

Mais après la mort de Houdini, Hardeen continua de jouer avec une troupe en parcourant les États-Unis. Pendant quatre ans il demeure à l'affiche du Winter Garden de New-

York avec la revue de Olsen & Johnson «Hellzapoppin». Ensuite il passe au cinéma pour Warner



Bros, où il apparaît dans le film «Medium Well Done».

Hardeen transportait un énorme bagage d'instruments de toutes sortes pour ses représentations. Un

soir, après avoir assisté secrètement à un vaudeville que je donnais au Théâtre Mayfair de Brooklyn, il me fit l'honneur d'une visite. Hardeen fut tout étonné de la petite quantité de matériel que j'utilisais et il me disait : «Ah! c'est le rêve de ma vie de pouvoir donner un spectacle sans gros bagage». Ce soir-là nous étions allés chez lui, ma femme et moi, et là nous avions été reçus comme des princes. Hardeen était pour moi un sincère et très sympathique ami. Nous avions parlé ce soir-là d'une petite illusion dans laquelle je proposais de faire apparaître Houdini lui-même dans un fauteuil et, dans une disparition de fumée, Hardeen devait apparaître à la place pour commencer la représentation. Le projet semblait être très intéressant pour Hardeen mais me dit-il : «Où vais-je présenter cette expérience? Il n'y a plus de vaudeville!» — Il avait raison.

FRED BECKMAN.

**B**RÈVE histoire de la machine à écrire : — Il y a deux siècles commencèrent les premières tentatives d'écriture à la machine ; en 1713 une machine rudimentaire fit son apparition, mais le premier brevet fut accordé au « clavecin à écrire » de M. Ravizza, en 1855.

M. Ravizza était un avocat de Novara, conseiller provincial et président de l'hôpital civil ; il écrivit aussi des livres d'histoire locale ; pendant plus de vingt ans il perfectionna dans sa tête cette idée et pendant plus de dix ans il mit au point la construction (dans le grenier de sa maison) du petit piano, «c'est-à-dire machine à écrire à touches». Il utilisa des touches blanches de piano et des boutons de nacre incrustés sur les touches noires. Il y avait aussi la sonnerie d'avertissement à la fin de la ligne.

D'autres modèles furent créés avec beaucoup d'imagination et une gran-

de variété de formes ; mais en les observant, on s'aperçoit tout de suite qu'un seul parmi eux était susceptible d'être perfectionné et amé-



lioré : le clavecin de M. Ravizza est en effet le prototype des machines à écrire modernes.

L'introduction des machines à écrire dans les bureaux coïncide avec la révolution industrielle ; toutes les choses arrivent à point, et l'industrie tire son origine de la mécanisation. Avec la machine à écrire prend son essor la sténographie, qui pourtant avait déjà fait son apparition plusieurs siècles auparavant : à Rome il y avait 50 écoles d'écriture abrégée, et c'est grâce à Tiron que nous possédons aujourd'hui tous les discours de son fameux maître Cicéron. Quelques moines du moyen âge employaient aussi une écriture abrégée, mais il s'agissait toujours d'une méthode toute personnelle ; l'introduction de la sténographie, c'est-à-dire d'une écriture que tout le monde pouvait lire et comprendre, amena une véritable révolution dans le journalisme. Un bureau, en 1870, ne différerait pas, dans ses détails, d'une boutique de l'époque de Dante ; tant de siècles n'avaient rien changé si ce n'est

que la plume de fer avait remplacé celle d'oie ; quelques dizaines d'années ont, au contraire tout transformé, grâce au téléphone et à la machine à écrire, deux objets dont, à présent, l'on ne peut pas se passer.

Aujourd'hui la dactylo remplace le copiste ou l'écrivain public d'autrefois, à qui on ne demandait que d'avoir une «belle écriture» ; la dactylo, au contraire, satisfait des exigences plus grandes et plus précises : une bonne culture, une orthographe correcte, le sens de l'esthétique et une intuition qui lui permet d'interpréter la pensée de son chef.

De là sont nés des écoles, des cours de langues étrangères et de perfectionnement, et des compétitions nationales. L'industrie demande un personnel de plus en plus capable et spécialisé.

CARLA BETTEI.

**C**lub des Vacances Economiques. Parmi les mille et un clubs excentriques, originaux, voire loufoques de New-York, il y en a un auquel l'approche de l'été donne une actualité particulière. Il porte un titre anodin : «Vacances économiques».

On pourrait croire qu'il s'agit d'une Association Touristique ou d'Echanges de Jeunes. Le Club ne mériterait pas alors que nous le mentionnions dans la catégorie des «originaux».

«Vacances Economiques» groupe environ 400 femmes et hommes de 19 à... 74 ans, et son unique but est de procurer à ses membres une... deux ou plusieurs fois par an, des vacances... entièrement gratuites, mais néanmoins agréables.

Son président, Harry G. Poggès, raconte en ces termes la fondation et la raison d'être du club.

«Juin 1951, je quittai New-York, avec une amie, dans une vieille Buick, à la recherche d'un endroit où Cécile et moi, aurions pu passer 8 ou 10 jours de vacances. Nous

avions respectivement 27 et 25 ans et possédions très peu d'argent.

«Un soir, une tempête inondant les routes nous immobilisa en pleine campagne dans le Dakota. Nous nous trouvâmes près d'un ranch où nous demandâmes l'hospitalité pour la nuit».

*Retour : plus argentés qu'au départ.*

«Nous tombâmes sur une maison et une propriété splendides, piscine, tennis, forêt, etc... sur trois couples qui y passaient leurs vacances et s'y ennuyaient à mourir. Ils n'étaient pas tellement plus âgés que nous, mais ils se connaissaient trop et manquaient d'imagination».

«Notre arrivée les enchantait et le lendemain ils insistèrent pour que nous restions encore 24 ou 48 heures. Nous restâmes finalement un mois et rentrâmes à New-York bronzés, ravis — plus argentés qu'en partant : notre séjour ne nous a rien coûté ; nous avons même gagné une centaine de dollars au bridge et à la canasta.

*Egayer les vacances de ceux qui s'ennuient.*

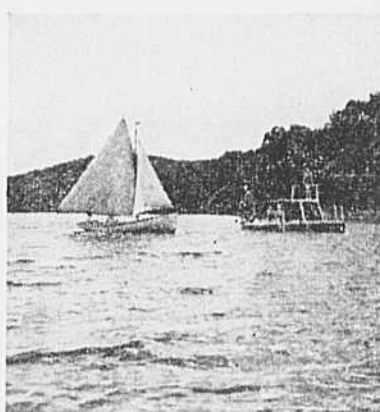
«A New-York nous racontâmes notre aventure à des amis et eûmes ainsi l'idée de généraliser l'expérience. Nous avons compris, en effet, que des milliers de gens possèdent des ranches, ou des villas, au bord de la mer ou à la montagne, où ils seraient ravis d'accueillir gratuitement des invités à condition que ceux-ci égayent, distraient ou simplement méublent leurs vacances.

«En cinq ans, nous avons monté une véritable organisation, en rapport avec d'autres clubs, agences de voyage, hôtels ou même des particuliers.

«Nous fournissons tout : «quatrièmes» pour le bridge, danseurs, maîtres-nageurs ou moniteurs de basket ou de hand-ball.

«Nous sommes 400, mais recevons des invitations pour... mille. Cependant, nous n'admettons dans notre club que des femmes ou des hommes — sans limite d'âge — mais de bon caractère, gais, sachant se rendre utiles.

«Personnellement, depuis 1951, je n'ai pas dépensé un cent pour mes vacances, ni l'été, ni l'hiver, et je suis déjà «retenu» non seulement



pour toutes mes dates libres de 1956 mais également pour 1957».

Il fallait y penser.

IRMA GOLD.



## Poursuivant sa carrière ascendante à travers le monde, le pantalon vient de s'annexer quinze millions d'Égyptiens

Né voici déjà des millénaires dans les forêts profondes de la Gaule et de la Germanie, le pantalon, après avoir détrôné la tunique, la toge et la robe, continue la carrière triomphale qui en fait, de par le monde entier, le vêtement caractéristique de l'humanité masculine civilisée.

D'un seul coup, et par voie d'autorité, le pantalon va en effet s'annexer quinze millions de nouveaux usagers, en Égypte.

### Interdit de se promener (dans la rue) en pyjama

Le Comité véritablement révolutionnaire chargé par le gouvernement égyptien d'étudier la question de l'unification de l'habillement a présenté en effet son rapport final aux dirigeants de la Révolution Égyptienne.

Sur la base de ces recommandations le pantalon serait adopté comme la pièce principale de l'habillement; il est laissé à chacun le soin de choisir s'il mettra par-dessus le pantalon un pull-over, un veston ou une simple chemise, suivant ses moyens et ses goûts personnels.

En ce qui concerne les femmes aucun vêtement particulier ne leur est imposé mais elles devront s'abstenir dans les villes de porter la malaya et le mouchoir de tête. L'habillement en province sera étudié par un comité spécial.

Il sera interdit également de porter dans les rues principales du Caire et d'Alexandrie certains habillements tels que le pyjama, la galabieh (équivalent égyptien de la «djellabah» nord-africaine avec la différence qu'elle ne comporte pas de capuchon), le tarbouche ou la takieh, la calotte, le caftan, aussi bien que la malaya ou le mouchoir de tête pour les femmes.

### Ne plus sortir pieds nus

En guise de coiffure, le comité suggère de porter le béret basque conforme aux prescriptions du Coran puisqu'il ne comporte pas de visière, la casquette ou le chapeau, à moins qu'on ne désire garder la tête couverte.

Le comité conseille également que le gouvernement intervienne pour combattre, d'une manière ou d'une autre, l'habitude d'aller pieds nus, source, esti-

# SUIVEZ

## Rose Mania, reine de la chansonnette sud-américaine d'expression française

Elle est le rythme personnifié. On n'a qu'à écouter cette trépidante chanteuse pour avoir envie de se livrer aux déhanchements qu'inspire la musique enlevante. Rose Mania est une spécialiste de la musique sud-américaine. Conga, rumba, samba, guaracha, cha-cha, c'est son domaine et nulle mieux qu'elle peut chanter avec autant de chaleur les mélodies envoûtantes du pays des fleurs, de l'amour et des chansons. Ce n'est pas à tort qu'on a baptisé Rose Mania la «Betty Hutton française». Elle a un entrain du diable, communicatif en plus, ce qui est un grand atout pour une artiste. Rose Mania a fait profession de chanter les rythmes sud-américains et chante rarement autre chose. Mariée au pianiste Henri Leca, ce dernier est également passé maître dans ce genre et il s'est fait l'accompagnateur attiré de son épouse. Rose Mania, dont Trenet a dit qu'elle ressemblait à une «chewing-gum» parce qu'elle remuait tout le temps, a passé son enfance en France, en Angleterre, en Allemagne, etc. Ses parents devaient être très nomades car elle a habité dans presque tous les pays d'Europe. C'est pourquoi aujourd'hui elle parle parfaitement plusieurs

me-t-il, de nombreux accidents — surtout dans les villes où la circulation est de plus en plus intense.

Les recommandations du «Comité d'Unification» ne concernent que la population urbaine. Les réformateurs égyptiens n'ont cependant pas l'intention de confiner la «Révolution du Pantalon» aux seules grandes villes.

### Créer des besoins nouveaux

Parallèlement aux travaux de ce premier Comité dépendant des «Affaires sociales» un organisme similaire, rattaché aux «Affaires Municipales et Rurales» vient aussi de rendre son verdict également favorable au pantalon, en ce qui concerne le futur vêtement des «fellahs» égyptiens.

De tous les vêtements actuellement en usage dans le pays, il a été convenu d'adopter le pantalon et la chemise.

Ces décisions des «Comités d'Unification» du vêtement ne répondent pas seulement à l'intention de modifier les habitudes de vie du peuple égyptien et d'adapter sa manière de se vêtir aux exigences de la vie moderne et de l'hygiène sociale.

Elles répondent à des buts d'ordre économique de très grande portée. En forçant par exemple tous les Égyptiens à échanger la «galabieh» d'un usage beaucoup plus prolongé, contre le pantalon, et la chemise qui s'usent beaucoup plus vite (sans parler des chaussures représentant une dépense supplémentaire), le gouvernement va ainsi créer des besoins nouveaux à satisfaire et des dépenses nouvelles, au bénéfice de la jeune industrie nationale du textile. Celle-ci à son tour sera forcée d'acheter davantage de coton sur le marché intérieur. Si l'Égypte disposera de moins de coton pour l'exportation, son économie sera cependant moins vulnérable aux contrecoups des crises de spéculation ou de production qui agitent si souvent le marché cotonnier international.

ABBAS CHALABY.

## Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ Je sors sérieusement avec un garçon depuis un an. Il a 23 ans et moi 20. Dernièrement, je l'ai demandé pour m'accompagner à une grande soirée, croyez-vous qu'il a été un peu «chiche» en ne m'offrant pas de payer les billets d'entrée quand je les lui ai remis. C'est la deuxième fois que cela arrive. A-t-il bien agi?

QUÉBÉCOISE.

J'ai chez moi un chien qui sait tirer la leçon des événements. Depuis qu'il s'est fait prendre la queue dans la porte battante, il sort toujours par la fenêtre. Il est évident que ce jeune homme est «chiche». Mais pourquoi, diable, l'entretenir de la sorte en vous offrant à acheter les billets vous-même, et cela par deux fois? J'espère que vous avez maintenant jugé votre homme et que, comme mon chien... Mais n'allez pas vous jeter par la fenêtre. Ayez seulement une conversation sérieuse avec votre ami sur ce sujet.

♥ Vous ne m'avez pas comprise, il y a quelques semaines, lorsque je vous ai dit que malgré que je pesais 323 livres, j'étais désespérée. C'est que mon mari ne veut pas que je porte les robes à la mode, les robes fourreaux, bien étroites. Il me semble que je me trouve plus mince avec une jupe droite. Il ne veut rien entendre et c'est ce qui cause de la discussion entre nous deux. Ne croyez pas que j'envie ces petites dames qui se privent de



## Au camp d'été de la Société de secours aux enfants infirmes

Près de ce puits si paisible s'arrêtent un moment deux enfants infirmes, Linda Cameron et Linda Serafini, et leur physiothérapeute, Garde Nellie Rea Gilbert, au camp d'été de la Société de secours aux enfants infirmes de la Province de Québec. Chaque année, la Société de secours reçoit quelque 500 enfants à son camp du Lac Pierre, à St-Alphonse de Joliette. Cet organisme humanitaire tient sa campagne annuelle de souscription du 10 au 23 septembre. La Journée du Myosotis a lieu ce samedi 22 septembre. L'Objectif est de \$250,000.

# LE GUIDE

langues dont le français, l'anglais, le roumain, l'allemand, le hongrois, le russe, l'italien, l'espagnol, etc. Rose Mania monta sur les planches dès son plus jeune âge et cela se comprend puisque ses parents étaient des artistes. Si elle a une facilité pour l'assimilation des différentes langues, par contre, en classe, elle fut très mauvaise élève.

Rose Mania ne se souvient pas d'avoir fait autre chose que de chanter. Tout ce dont elle se souvient c'est de son premier grand succès... « Grain de café ». C'est en 1945, après la guerre que Rose Mania a « percé ». A ce moment le public a manifesté un engouement frénétique pour la musique sud-américaine. On avait soif de samba, rumba, etc. C'est ainsi que Rose Mania et son mari se virent confier nombre d'engagements qu'ils ne purent tous remplir. Pour apaiser le public qui les réclamait, ils enregistrèrent quelques-uns de leurs refrains. C'est ce qui nous vaut aujourd'hui de pouvoir écouter « Manana », « Grain de café », « Mambo sous la lune » et plusieurs autres refrains qui ont fait de Rose Mania la reine incontestée de la chansonnette sud-américaine d'expression française. JAC DUVAL.

● Dix-sept personnes sur cent mille se suicident en moyenne chaque année, indique une étude statistique publiée par l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) et portant sur 25 pays des cinq continents. D'après l'étude, environ 72,000 personnes se suicident chaque année dans les 25 pays pris en considération, dont trois hommes pour une femme. C'est au Japon, au Danemark, en Autriche et en Suisse que le taux de la mortalité par le suicide est le plus élevé. Les plus nombreux cas de suicides d'hommes se trouvent en Suisse, au Danemark, en Autriche et en Finlande, et ceux de femmes, au Japon, au Danemark et en Autriche. Les taux les plus bas de suicides ont été enregistrés pour les deux sexes en Irlande, au Chili, en Ecosse et en Espagne. Aux Etats-Unis, les suicides sont trois fois plus nombreux parmi la population blanche que parmi celle de couleur. En France, 15,8 sur 100,000 personnes se suicident annuellement, selon l'étude de l'OMS. En général, c'est autour de 70 ans pour les hommes et de 55 pour les femmes, que l'on compte le plus de suicides. L'étude de l'OMS révèle ensuite que pour l'ensemble de ces pays, c'est au cours des années 1930 que les taux de mortalité par suicide, les plus élevés pour ces cinquante dernières années, ont été enregistrés.

● Au cours d'un exposé fait au Musée Polytechnique et diffusé en partie par Radio-Moscou, un conférencier a déclaré que plusieurs savants soviétiques croyaient à l'existence d'une vie végétale sur la planète Mars, et peut-être à celle d'êtres pensants. Pour en avoir le cœur net ils ont l'intention d'envoyer un projectile guidé sur Mars dès que le progrès de la science le permettra : dans une quinzaine d'années environ.

● Au sujet de l'effort missionnaire réalisé depuis une trentaine d'années, l'agence « Fides » cite les chiffres suivants : « Pour toute l'Afrique, en 1912, on comptait 3,131 prêtres latins étrangers et 94 indigènes. En 1927, ces chiffres sont respectivement de 3,567 et de 246. En 1955, ils sont de 10,796 et 1,963 (Orientaux

manger pour avoir l'air d'une échalote, moi je ne me prive pas, mais que faire pour que mon mari comprenne mes goûts comme les autres hommes ?

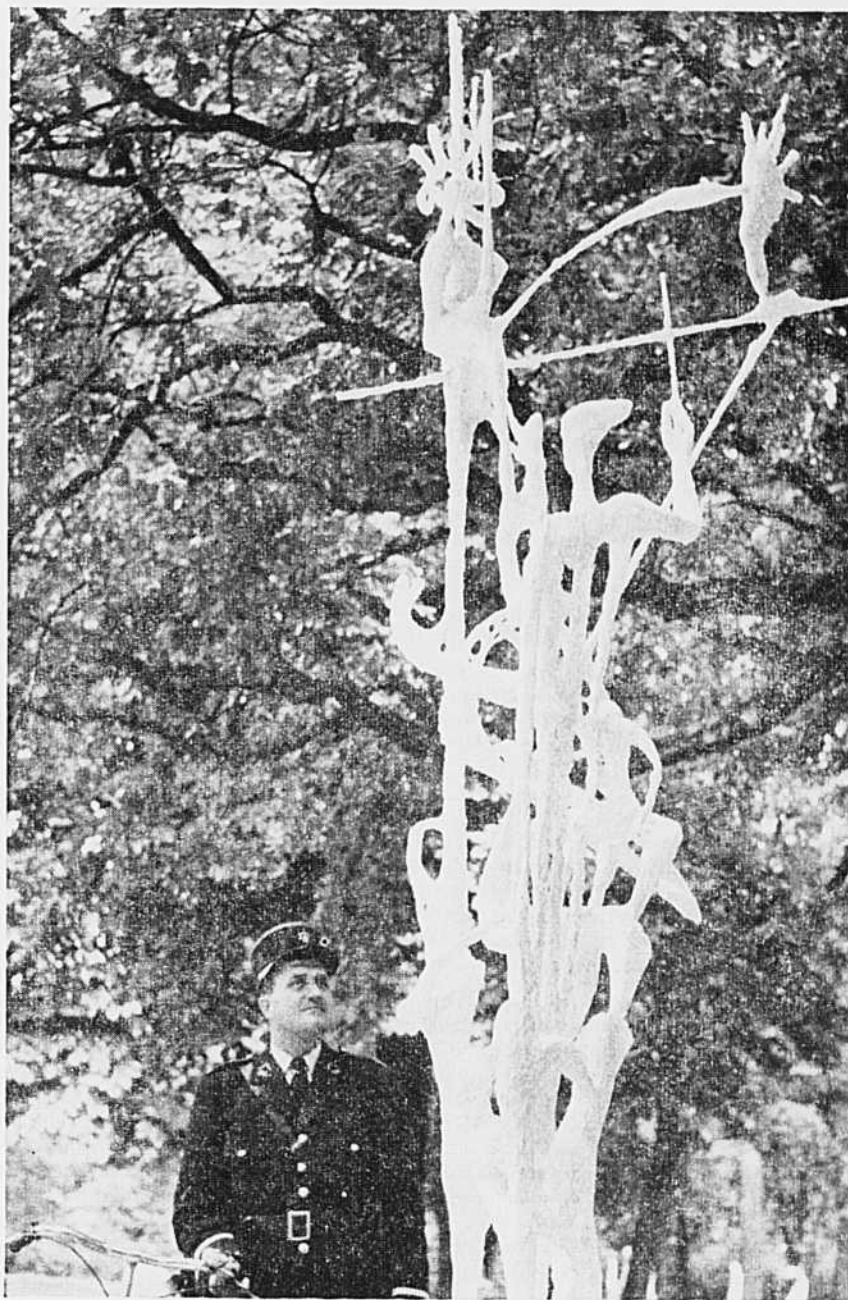
QUINCHEN.

Je vous dirais bien de vous asseoir dessus. Ça me semblerait un argument de poids. Mais mieux, utilisez un argument frappant. Achetez-vous à son insu une robe comme celles que vous aimez, portez-la et présentez-vous à lui. C'est l'argument qu'utilisent toutes les femmes, l'argument du « fait accompli ». Ça ne leur réussit pas si mal, semble-t-il...

♥ Mon fils et sa femme m'hébergent depuis plusieurs années. Mais ma bru a des manières qui m'irritent. Elle est parleuse, critiqueuse, gourmande. Elle ne sait pas faire cuire les rosbifs à mon goût. Elle n'aime pas recevoir de la visite. Comme je n'ai pas d'argent, je ne dis rien. Mais je voudrais bien sortir de cette situation.

HÉBERGÉE.

La solution à vos problèmes me paraît assez claire : elle consisterait à accepter la vie telle qu'elle est. En toute chose, il y a du bon et du moins bon ; il s'agit d'avoir assez de philosophie pour s'en accommoder. Vous êtes pauvre et votre belle-fille consent à vous héberger : n'est-ce pas déjà un beau geste ? Car c'est une charge assez lourde et il n'y a pas beaucoup de jeunes femmes qui acceptent des tiers dans leur ménage. Il serait donc de votre meilleur intérêt de rendre votre présence dans la maison de votre fils aussi agréable que possible. Vous n'y réussirez qu'en acceptant quelques sacrifices. Votre bru est dans sa maison et elle doit rester libre de la gouverner à sa guise. Vous pouvez lui donner des conseils, mais avec quel doigté, quelle discrétion, et seulement si elle vous en demande. Et rappelez-vous qu'entre deux générations, il y a toujours un fossé qu'il n'y a pas lieu d'élargir par de maladroits essais.



En juin dernier, le 8e Salon de la Jeune Sculpture ouvrait ses portes au public dans le Parc de Bagatelle, près de Paris. On y voyait plus d'une centaine d'œuvres de caractères dans un cadre de feuillage et de verdure. Un garde du parc examine ici une "Perspective Sonore" de Mairée Tannik.

compris). Pour l'Afrique noire, aux mêmes dates, ces chiffres sont de 2,186 et 94, puis de 2,616 et 227, et, enfin, on arrive à 9,104 et 1,784. Il y a maintenant dans toute l'Afrique 46 grands séminaires avec 1,887 étudiants, dont 40 établissements et 1,734 grands séminaristes pour l'Afrique noire. L'agence précise en outre que l'on compte aujourd'hui 229 circonscriptions (latines) au lieu de 91, en 1900, et de 128 en 1927. Dans ce nombre sont compris 191 diocèses ou vicariats apostoliques, dont 8 pour les rites orientaux, et 38 préfectures apostoliques. La hiérarchie a été instituée presque partout à l'exception de la Lybie, de l'Egypte, du Soudan, du Congo belge, du Nyassa et de la Rhodésie du Nord. Au 30 juin 1956, on comptait 16 évêques d'origine africaine, dont 12 sont à la tête d'un diocèse ou d'un vicariat apostolique et quatre sont auxiliaires.

● On estime que pendant les Jeux Olympiques, la population de Melbourne augmentera de 70,000 personnes. Ce nombre se décomposerait ainsi : 10,000 touristes internationaux, 15,000 marins des 30 bateaux de guerre devant mouiller à Melbourne à l'occasion des J.O., 35,000 visiteurs des autres Etats de l'Australie et 7,000 compétiteurs, officiels et journalistes. Le Comité organisateur dispose de 12,000 lits environ pour accueillir les visiteurs ! Les personnes se rendant aux J.O. auront tout intérêt à acheter leurs devises australiennes en Europe et réaliseront ainsi des économies. Ce système est adopté par les immigrants qui s'embarquent à destination de l'Australie. En effet, le cours de la livre australienne est beaucoup moins élevé en Europe qu'ailleurs. Signalons qu'il est possible d'importer n'importe quelle quantité de devises étrangères en Australie, à l'exception de la livre anglaise sévèrement réglementée.

● Récemment, M. C. E. Lewis, a abattu son berger allemand puis l'a éventré pour retirer un morceau d'oreille que la bête avait arraché à un de ses neveux en visite. Le morceau d'oreille a été promptement transporté à un hôpital, où la victime, le jeune Theodore Kohr, 10 ans, de Columbus, Ohio, en larmes, attendait en compagnie de médecins. M. Lewis a expliqué aux médecins que le chien avait arraché un morceau d'oreille du garçonnet comme ce dernier approchait. M. Lewis conduisit en hâte son neveu à l'hôpital, où on lui apprit que le morceau de chair pourrait être greffé à l'oreille du garçonnet. Des adjoints du shérif ramenèrent Lewis à sa maison, où le chien fut abattu et éventré. Le morceau d'oreille fut retiré du corps de l'animal et rapidement transporté à l'hôpital, où il fut cousu à l'oreille du jeune Theodore.

Carmen Côté est née pour le technicolor, si cruel d'habitude aux artifices de la femme. Son teint de rose, le bleu tendre de ses yeux et ses cheveux blonds et souples ont besoin de la lumière et de la couleur pour être mis en valeur. Sa jeunesse éclatante semble donner un démenti aux chiffres de ses débuts, mais il faut se rappeler qu'elle a commencé à jouer pendant son adolescence et ses études.

Sous ses airs enfantins, Carmen Côté est extrêmement sérieuse et intéressée à une carrière pour laquelle elle a longuement travaillé. Après son cours universitaire à l'Académie Sainte-Philomène et à l'Académie Madeleine d'Aillebourgs (la première tenue par les RR SS de la Congrégation et la seconde par les Franciscaines de Marie) Carmen Côté suivit un cours commercial afin de gagner les cours d'art dramatique, de danse et de piano, qu'elle prit tout en travaillant comme sténodactylo dans un bureau. Ses parents l'encourageaient et elle me dit: «Je ne sais pas ce que j'aurais fait si je n'avais pas été soutenue par Maman». Quant à son père, il voyait un rêve de jeunesse réalisé par sa fille, car il dansait et chantait avec les troupes qui parcouraient la Gaspésie et le bas de Québec autrefois.

Elle étudia le piano pendant six ans avec Madame Fontaine; la danse avec Mlle Gabrielle Cyr et Madame Ludmilla Chiriaeff, et l'art dramatique avec Mia Riddez et au Conservatoire Lassalle, où l'un de ses professeurs, Henri Poitras, la fit débiter (encore étudiante) à son Théâtre du Rire, dans «Né un dimanche» et «Le bouillant Achille», au Monument National de Montréal et au Palais Montcalm de Québec. Elle étudia également les claquettes avec Mme Evans et continue, encore aujourd'hui, à prendre des leçons de Chiriaeff et de Liliane Dorsenn; ce qui est un bel exemple de conscience professionnelle.

Madame Jean Desprez lui donna, comme à tant d'autres, sa première chance il y a deux ans, dans «Jeunesse Dorée» (CBF) et dans «Carré Saint-Louis» (CKVL). Elle a participé depuis à «L'ombre du clocher» (de Roger Marien) et «Gare Centrale» (de Pallasio-Morin) à CKAC et «Le calvaire d'une mère» à CKVL. Citons à CBF: «Nouveautés dramatiques», «Tante Lucie» (où elle joue et dont elle lisait l'annonce commerciale au moment de notre interview), «On en fait une chanson», «Pinocchio», «Le testament d'un excentrique», etc.

Pendant ses études, elle avait joué dans «Les Innocentes» avec le Rideau Vert et sa formation lui permettait d'aborder la télévision avec assurance. L'année 1955 fut assez chargée avec «Quatuor» de Robert Choquette et «Rendez-vous avec Michelle» où elle lui servait de secrétaire. Elle eut également un magnifique télé-théâtre avec «Liliom» et le rôle de Louise, la petite fille de seize ans qui avait marqué, sur la scène, les débuts de Ginette Letondal avec L'Equipe et le même réalisateur, Pierre Dagenais. Cette saison, on la vit dans «Nérée Tousignant», «La boutique fantasmagique», «Le Cap aux Sorcières», «C'est la vie», «L'île aux trésors», «La famille Plouffe» et «Je me souviens» ainsi que dans la version anglaise de ce programme, «Date Line».



## CARMEN COTÉ

par LUCETTE ROBERT

Ses divers talents lui permettent autant de rôles variés et vous la verrez danser un solo dans «Paillettes» sur l'air du «Petit rat de l'Opéra», comme vous l'entendrez dans les opérettes montées, pendant la saison estivale, par Lionel Daunais. Elle fut une des jumelles (avec Myrielle Lachance) de «Il faut marier Maman»: rôle qui marqua les débuts de Thérèse Laporte à Paris, et participa à la production «La Margoton du bataillon» dans sa 2e partie, le 19 août dernier. Elle regrette parfois les innombrables rôles de petite fille qu'on lui confie trop souvent, à cause de sa taille toute mignonne.

Carmen Côté habite chez ses parents, dans le quartier de Rosemont. Parmi ses distractions, elle me nomme le tennis, mais avec modération, car on sait que le sport donne des muscles qui ne vont pas toujours avec la danse. Elle a conçu l'ambitieux projet d'ouvrir un studio d'enseignement, et cela prend tout son temps libre avec une centaine d'élèves et des classes de diction pour enfants, de ballet et de claquettes. Jeanne Couet l'aide pour la chansonnette et le projet est devenu réussite puisqu'elle vient de donner son 6e récital d'élèves.

Elle a quelquefois les déceptions des débutantes: un beau rôle qu'elle avait travaillé avec amour, qui convenait à son tempérament, et qu'elle voit décerné à une autre... mais c'est la vie, et Carmen l'envisage avec tant d'ardeur qu'elle finira bien par la vaincre.

## Jeunesse des vieillards espagnols

«Riz à la Valencienne, médaillons de colin, poulet rôti, pudding aux liqueurs, café, cognac, et quelques discours bien sentis, le tout accompagné de vins fins divers...» Tel a été le menu servi et dévoré jusqu'à sa dernière miette et sa dernière goutte par les 28 joyeux participants d'un banquet qui s'est déroulé dernièrement à Palma de Majorque, aux Baléares, et qui à eux tous totalisaient l'âge respectable de 2,500 ans! Age moyen des convives: 89 ans!

Pour assister à ce banquet, outre d'être une bonne fourchette dotée d'un bon estomac, car le «riz à la Valencienne» — la célèbre «paella» du Levant espagnol — n'a jamais passé pour un plat léger, il fallait en effet prouver d'avoir dépassé l'âge de quatre-vingts ans.

Et son président, et doyen d'âge, José Casasayas en comptait 94. Propriétaire d'une importante pâtisserie de Palma, Don José continue à y travailler chaque jour et ne peut prétendre que son excellente santé provient de ce qu'il ne mange jamais de ses propres gâteaux. L'énorme pudding aux fruits confits arrosés de rhum qui clôtura le banquet des «Joyeux Octogénaires Mallorquins» avait en effet été confectionné de ses propres mains.

## Joueuses de football de... 60 à 70 ans!

Une autre preuve d'optimisme et de vitalité des vieillards espagnols avait été donnée quelques semaines plus tôt, également sur les côtes méditerranéennes de la Péninsule Ibérique, à Alicante.

Sur le terrain de football de San Miguel de Salinas, une bande de jeunes énergumènes de dix ans plus jeunes il est vrai que les Joyeux Octogénaires de Majorque se réunissent pour disputer un match. Le coup d'envoi fut bien entendu donné par une beauté locale du même âge que les joueurs, tous âgés d'entre soixante et soixante-dix ans.

Au grand étonnement des nombreux spectateurs plus jeunes qui étaient venus assister à cet extraordinaire spectacle, les vétérans du football alicantien d'il y a quarante ans montrèrent de chaque côté une technique impeccable, bien que leur jeu soit évidemment un peu lent. Et si, finalement, le score s'inclina en faveur de l'une des équipes avec le résultat impressionnant de 5 à 0, c'est que le garde-but d'en face, oubliant qu'il n'avait plus vingt ans, s'agitait tellement entre ses buts, au début que, complètement épuisé, il lui fut ensuite impossible de rien arrêter au cours du second mi-temps.

## Le mariage d'un vétéran de la Guerre de Cuba.

Quant aux mariages entre «plus que majeurs», ils abondent, en Espagne. C'est ainsi, par exemple, qu'à Orense Don Ramon Vazquez Nieto, vétéran de la Guerre de Cuba, vient de convoler en justes noes à l'âge de 78 ans, avec une «jeunesse» de 61 automnes, Mlle Luisa Alvarez. Et Don Ramon est un dangereux récidiviste. Un peu même inquiétant pour sa nouvelle femme, puisque dans un pays où le divorce n'existe pas, il en est à son quatrième mariage carillonné.

MARTIN BUNVELT.

Dans le bureau d'un impresario entre un petit homme, maigrichon, chiffonné, insignifiant.

— Je suis l'artiste qu'on appelle «Le roi des oeufs», dit-il.

— Et puis après? demande l'impresario, nullement impressionné.

— J'ai un numéro sensationnel dans un sketch d'une durée de douze minutes, j'avale successivement trois douzaines d'oeufs de poule, deux douzaines d'oeufs de cane, et une douzaine d'oeufs d'oie. Tout cela cru. Je...

— Pas mal, interrompt l'impresario. Mais je vous fais remarquer que la tournée que j'organise donnera quatre représentations par jour.

— Cela ne me gêne pas, j'en suis capable!

— Et le dimanche nous donnerons six représentations, sauf pendant les vacances où nous donnerons un spectacle toutes les heures, de neuf heures du matin jusqu'à minuit!

— Ah! non, proteste alors le roi des oeufs, faudra quand même me laisser le temps pour aller manger quelque chose.



Carmen Côté dans son studio de Rosemont où elle enseigne la diction, le ballet et la chansonnette aux enfants.  
(Studio Lausanne)

# Nos goélettes et le transport fluvial

par ROBERT PREVOST

Pendant que la plupart d'entre nous s'affairent dans les villes et mènent une existence trépidante au bureau ou à l'usine, il est un certain nombre de citoyens qui passent toute la belle saison à naviguer sur le Saint-Laurent et le Saguenay, à bord de braves petites goélettes aux cales souvent regorgeantes de cargaisons mixtes, mais la plupart engagées dans le transport du bois de pulpe, de la « pitoune », pour reprendre une expression fort répandue dans la région du Bas-St-Laurent et sur la côte nord.

L'estivage qui s'attarde sur les quais du Bas-St-Laurent ou le citadin qui profite de l'heure du lunch pour flâner quelque peu au milieu des installations portuaires groupées autour du pont Noir, à Montréal, s'étonnent toujours de tout ce que peut recevoir la cale des goélettes. Car c'est au pont Noir qu'elles viennent prendre charge du fret qu'elles distribueront sur le chemin du retour à de nombreux petits havres échelonnés sur les deux rives du fleuve. La route et le rail ont depuis longtemps supplanté le transport fluvial, mais il reste encore une certaine clientèle qui ne s'objecte pas à la lenteur des livraisons, et la côte nord compte encore de nombreux hameaux pour lesquels la goélette reste le seul moyen de communications avec l'extérieur.

Il n'entre pas dans le cadre de ce court article de retracer, même brièvement, l'histoire de notre navigation fluviale depuis l'humble canot d'écorce des premiers explorateurs jusqu'aux gros cargos d'aujourd'hui, mais il convient de noter que l'avènement des goélettes semble dater de l'époque de l'intendant Talon qui, dès le dix-septième siècle, établit les premiers chantiers maritimes en Nouvelle-France. Ces petits navires servirent tout d'abord au transport des fourrures et autres marchandises entre Montréal et Québec, mais il y en eut sûrement de belle taille, car certains d'entre eux assuraient même les communications entre notre colonie et les Indes occidentales

françaises. Ils nous quittaient chargés de bois et revenaient avec du sucre et du rhum.

L'avènement de la vapeur ne devait pas reléguer la goélette à l'arrière-plan, car jusqu'au début du siècle, les transatlantiques accostaient à Québec, où s'effectuait le transbordement des marchandises pour Montréal. Lorsque le chenal du St-Laurent, entre les deux villes, put accommoder les vaisseaux de fort tonnage, elle parvint à survivre grâce surtout au transport général entre les ports fluviaux. Survint l'amélioration des communications terrestres, et c'est l'essor de l'industrie papetière qui lui évita de disparaître complètement. Voilà pourquoi la plupart des goélettes que l'on rencontre de nos jours sur le St-Laurent transportent presque exclusivement du bois de pulpe. Certains avaient pensé que la mise en valeur des ressources naturelles de l'Ungava et le développement prodigieux de la côte nord leur vaudraient un sursaut de prospérité, mais c'est surtout à l'avion que l'on eut recours pour le déplacement des passagers, de l'équipement et des marchandises entre les deux rives du fleuve.

Nous disions donc que, malgré la discrétion dont elles s'entourent, les goélettes continuent de jouer un rôle aussi rude qu'essentiel. Nous avons eu l'occasion de nous en convaincre lors d'un voyage effectué le long de la côte nord. Au moment de nous embarquer à Montréal, l'équipage venait de terminer le chargement : des denrées, du goudron à bitumer les routes, quelques pièces de machinerie, des tonneaux métalliques remplis de pétrole, etc. Un coup de sifflet : le pont Noir pivote sur lui-même et les écluses du canal s'ouvrent. Quelques minutes plus tard, la tour de l'horloge, qui marque l'extrémité du quai Victoria, disparaît dans le crépuscule. Longtemps, nous restons sur la passerelle. Les rives scintillantes du fleuve se déroulent inlassablement à bâbord comme à tribord, et le capitaine, la main rivée à la roue du gouvernail, guide sa nacelle à travers

le chapelet des bouées. Mais il faut s'arracher à ce spectacle de rêve, car le soleil se lèvera tôt, demain, et nous souhaitons en voir surgir le disque écarlate au-dessus de Trois-Rivières.

Il serait téméraire de vouloir relater la descente du Saint-Laurent, car comment, en quelques phrases, pourrait-on décrire une journée passée sur le pont, à identifier les clochers qui jalonnent les côtes, à observer les gracieuses évolutions des marsouins qui viennent paresseusement exposer leur ventre blanc au soleil, à examiner les phares qui, ici et là, rappellent aux équipages la sournoise présence des récifs ? Dès ce soir, d'ailleurs, notre goélette viendra effleurer silencieusement le quai de Baie-Comeau, sa première escale, puis commencera une série de visites à tous les hameaux situés sur la côte jusqu'à Sept-Iles et Rivière-Moïse : Franquelin, Baie-St-Nicolas, Godbout, Pointe-des-Monts, Baie-de-la-Trinité, les Îlets-Caribou, Pointe-aux-Anglais, Rivière-Pentecôte, Isle-de-Mai, Baie-de-l'Abri et Clarke-City.

Ce ravitaillement en denrées et autres marchandises des petits villages tapis au fond des anses de la côte nord s'appelle communément « la traite », et les goélettes-magasins qui s'en acquittent ont reçu le nom de « traiteurs ». Certains de ceux-ci s'approvisionnent en Gaspésie, mais plusieurs, comme nous le signalons plus haut, profitent de la livraison à Québec ou à Montréal d'une cargaison souvent constituée de bois de construction ou de pulpe pour se munir d'articles variés nécessaires à la « traite » ; autrement, le voyage de retour serait une perte sèche. La saison est trop courte pour que le propriétaire de la goélette se permette une telle fantaisie ; et puis, il y a les frais d'entretien du navire, les gages de l'équipage, qui se compose généralement de cinq à sept hommes, etc.

La visite du « traiteur » est un événement d'importance pour chacun de ces hameaux. Les goélettes accostent partout [Lire la suite page 30]

## PROBLEMES DE L'ENFANCE

### LES "VILAINS PETITS MENTEURS" ONT QUELQUEFOIS DROIT AUX CIRCONSTANCES ATTENUANTES

Le mensonge enfantin trouble profondément les parents. Que de punitions, que de gifles, que de « Cet enfant finira sur l'échafaud » il a suscités ! C'est l'un des principaux griefs des familles. Peut-être parce qu'il est très répandu ; peut-être aussi parce qu'il porte une atteinte directe à l'autorité, si bien que les parents se montreraient particulièrement sensibles à ce défaut, non seulement par amour de la vérité, mais aussi parce qu'il sape le pouvoir absolu.

Certes, c'est chose déplorable que l'éclosion du mensonge sur des lèvres qui devraient toujours être innocentes. Mais faut-il le condamner en bloc ? Ne peut-on en distinguer plusieurs catégories, plus ou moins graves, et d'abord en fonction de l'âge du menteur ?

Il y a une période de la petite enfance où le prétendu mensonge n'en est pas un du tout. C'est celle où beaucoup de bébés, enivrés par la possession de cette merveilleuse faculté qu'est le langage, l'emploient à raconter à tort et à travers faits réels et faits imaginaires. Leur seule faute est d'être incapables de marquer le départ entre les uns et les autres. Votre enfant a vu, vous dit-il, un cheval qui volait au-dessus des maisons. Vous lui dites qu'il ment, vous avez tort : il ne ment pas, il romance, il vous raconte une histoire... Que faisiez-vous donc, vous, l'instant d'avant, quand vous entamiez quelque récit de ce genre : « Il était une fois une chèvre qui, tout en mettant son bonnet pour aller au marché, disait à ses petits chevreux... » etc ?

N'attachons donc que peu d'importance aux propos fabuleux de nos tout-petits, et surtout ne créons pas de trouble et de crainte en punissant ce que nous croyons être des entorses à la vérité... A notre vérité du moment.

Plus tard, l'enfant a appris à distinguer entre le rêve et la réalité : il ne « mentira » plus de cette façon. Mais il a découvert le vrai mensonge, le mensonge « utile ». Nous l'y avons, la plupart du temps, aidé par notre mauvais exemple. Ou encore,

ce qui est à mon avis plus grave, nous l'y avons poussé en créant chez lui la peur, cette conseillère de toutes les lâchetés. La puissance de dissimulation dont les enfants témoignent lorsqu'ils sont animés par la crainte, fondée ou non, d'un châtiment, est déconcertante. J'ai vu ce cas tout récent : des parents voulaient absolument que leur fils, un enfant d'une douzaine d'années, subit un examen de son âge. Il n'y était pas suffisamment préparé, et l'instituteur eut le tort de n'en avertir que l'enfant : « Je ne te présenterai pas, lui dit-il, tu n'es pas prêt ». Le petit bonhomme ne souffla mot de ce verdict à sa famille. Il avait peur. Il demanda au contraire à ses parents les pièces et signatures nécessaires, rôda toute la journée, le jour de l'examen, dans les jardins publics, rentra chez lui quand il vit rentrer ses camarades, et se déclara, avec assurance, pas trop mécontent du résultat des épreuves, sur lesquelles il donna des détails, improvisant notamment le récit qui avait fait l'objet d'une dictée. C'est ce qui fit découvrir l'imposture. Les parents, par des conversations avec d'autres enfants, apprirent qu'une toute autre dictée avait fait l'objet de l'examen, enquêtèrent, et tout se termina, m'a-t-on dit, car le fait m'a été rapporté, « par une formidable volée ».

J'avoue que cette « formidable volée » m'incline à l'indulgence pour le petit menteur. Si ce sont là les méthodes éducatives de ses parents, il était excusable de chercher à les éviter par tous les moyens en son faible pouvoir...

On a cité récemment le cas d'un gamin qui, blessé d'un coup d'arme à feu par un camarade, a dissimulé sa blessure à ses parents pendant plusieurs jours, tant il avait peur d'être puni pour avoir joué avec ce camarade, ce qui lui était interdit, et joué avec des armes à feu, ce qui n'était pas permis davantage. En le voyant souffrant, fiévreux, bizarre, ses parents le questionnaient, et il décrivait toutes sortes de maux imaginaires pour cacher ce qui le faisait très réellement souffrir.

MARTHE DESBUISSONS.



Ci-dessus. C'est généralement l'hiver que l'on entreprend la construction de goélettes. Quelques ouvriers posent ici la quille d'un caboteur qui parcourra les eaux du Saint-Laurent et du Saguenay. — Ci-dessous. Projetée avec violence contre le quai de Ste-Anne-des-Monts, il y a quelques années, cette goélette de fer n'a pu être renflouée que par le déchargement de sa cargaison constituée de bois de construction.





## LA FEMME EN DANGER

par  
MARTIN REBIERE

**“E**XCUSEZ-NOUS, MESDEMOISELLES, mais nous nous trouvons avec deux places de loge en trop pour le spectacle. Nous les avions prises pour des amis qui ont été empêchés en dernière minute. Il est trop tard pour les rendre : nous permettez-vous de vous les offrir ?

Les jeunes filles n'hésitèrent qu'une seconde, le temps de se concerter du regard. Le couple qui venait de les aborder aussi courtoisement à l'entrée du théâtre était d'une allure respectable et distinguée : la femme, d'âge moyen, était vêtue avec une élégance sobre, l'homme était grisonnant : un ménage de bourgeois confortables.

Acceptation, remerciements, quelques instants plus tard les deux étudiantes se trouvaient dans la loge, aux côtés du couple. A un moment donné, la dame offrit des caramels à ses « invitées ».

Quelques minutes après en avoir mangé, l'une des jeunes filles se trouvait prise d'un étrange et subit malaise. Avec bienveillance, la dame lui conseilla de sortir un instant prendre un peu d'air, et son mari lui offrit de l'accompagner. Au bout d'un long moment, ne les voyant pas revenir, la dame dit à l'autre étudiante, qui montrait des signes d'inquiétude :

— Ne bougez pas, je vais voir ce qui se passe.

La jeune fille attendit longtemps, puis sortit à son tour. Devant le théâtre, il n'y avait personne. Il ne lui restait plus qu'à se rendre à la police. Cela s'est passé il y a quelque temps. On n'a retrouvé aucune trace de la jeune fille enlevée et des deux personnages. Il est fort peu probable que l'on en retrouve jamais.

Un autre fait-divers, plus banal et plus rapide : une belle jeune fille traverse la rue. Surgit une voiture dont le conducteur ne parvient pas à freiner à temps, mais parvient néanmoins, d'un habile coup de volant, à éviter le désastre. La victime a été heurtée, jetée à terre, mais ne souffre que de légères contusions.

Le chauffeur descend de voiture, se montre navré, désolé, se morfond en excuses, se déclare prêt à rembourser les dommages causés, demande à l'accidenté son nom et son adresse :

— Mais nous habitons le même quartier, et je rentrais chez moi ! s'écrie alors l'automobiliste. Permettez que je

vous raccompagne chez vous. C'est bien la moindre des choses, ajoute-t-il avec un sourire confus.

La jeune fille accepte. Sa famille ne la reverra jamais plus.

Selon les rapports de police, plus de 120,000 personnes ont disparu de leur domicile de 1945 à la fin 1954, sur lesquelles 60,000 seulement sont revenues ou ont été retrouvées après un certain temps. Les autres, littéralement volatilisées, étaient pour moitié du sexe féminin, dont une majorité de femmes très jeunes, ou de jeunes filles. Sur ces dernières, les mêmes rapports de police comptent une inquiétante proportion de jeunes femmes et de jeunes filles sorties de milieux respectables, et pourvues d'un passé irréprochable. Pour l'année 1955, pour laquelle les statistiques de la police n'ont pas encore été publiées, il ressort des renseignements qui m'ont été fournis par divers organismes de protection de la femme et de la jeune fille, par des prêtres et des personnalités des lettres et du journalisme qui se sont astreintes à de minutieuses enquêtes, que dix à quinze mille jeunes filles ont mystérieusement disparu du territoire français, dans des conditions qui font écarter d'emblée l'hypothèse de la fugue.

Cet article a pour but de vous faire pénétrer dans le monde cruel et souterrain de la traite des blanches, telle qu'elle se pratique en Europe. L'expression même, née dans le « milieu » et vulgaire à souhait, a contribué à jeter un voile trouble sur des faits que la police elle-même évite de diffuser, en raison du petit nombre d'arrestations qu'il est possible d'effectuer à la suite de ce genre d'enlèvements.

La traite des blanches est en effet l'une des tristes spécialités de gangs internationaux puissamment organisés, au même titre que les gangs de la drogue et de l'or, avec, généralement, les mêmes chefs. Les filières, les cachettes, les ruses de ces organismes criminels sont innombrables, et ils disposent de moyens financiers énormes.

Il y a quelques mois, la police vénézuélienne, effectuant une rafle monstre dans les quartiers mal famés de Caracas, arrêtait un certain nombre de Françaises qui se livraient à la prostitution. Toutes révélèrent alors sous quelles contraintes elles avaient été réduites à cette condition, après avoir été enlevées par les moyens les plus

divers quelques années ou quelques mois auparavant.

Parmi elles il y a avait des ex-concurrentes n'ayant pu accéder à des titres de reines de beauté, des étudiantes ayant échoué à leurs examens, de pauvres filles de province venues à Paris pour se placer comme domestiques, serveuses, vendeuses, dactylos.

La plupart avaient été les victimes faciles du piège classique de la petite annonce, offrant à l'étranger une « situation honnête et bien rétribuée ». Dans de luxueux bureaux un contrat leur avait été signé, comprenant l'avance du prix du voyage. Arrivée à destination, la malheureuse apprenait que son « employeur » venait de faire faillite. Comme par hasard, elle s'était aussitôt trouvée entourée d'individus prêts à la tirer d'affaire... ou à aggraver encore sa situation si elle refusait leurs offres. Pour toutes ces jeunes femmes d'un caractère déjà faible et crédule au départ, le désarroi, le dépaysement, la crainte de la faim sur une terre inconnue dont elles ignoraient la langue, et par-dessus tout la peur, avaient joué au maximum. Quand elles comprenaient dans quel engrenage elles se trouvaient prises, la peur pour leur propre existence continuait à jouer au maximum. Elles savaient que, le cas échéant, « on » n'hésiterait pas à les supprimer.

En 1951, la police découvrait à Reims une petite bande qui avait pour quartier général annexe un petit bar de Montmartre, et qui s'était spécialisée dans l'enlèvement des plus jolies danseuses des bals populaires de fin de semaine. En deux tours de danse, le tour était joué. Le beau cavalier offrait une consommation à sa danseuse, et l'invitait pour une nouvelle danse, tandis qu'un complice, venu s'asseoir à leur table, versait quelques gouttes d'un narcotique dans le verre de la jeune fille. Lorsque celle-ci commençait à se sentir mal, son cavalier lui proposait de la raccompagner chez elle... et elle se réveillait dans un « hôtel » réservé au rassemblement et au triage des victimes, avant d'être acheminée via Marseille en Afrique du Nord. Ces tout derniers temps, de nombreux indices ont révélé à la police des mœurs que d'autres bandes du même genre font preuve d'une activité d'autant plus redoutable que leurs moyens ne cessent d'être perfectionnés et modernisés.

C'est de l'une de ces bandes que fut victime une jeune bonne de dix-sept ans, sérieuse et intelligente, fiancée à un ouvrier. Son fiancé ne sachant pas danser, elle ne put résister, le 14 juillet 1953, à l'envie d'aller danser dans un local proche de la maison de ses patrons. Avant même de l'inviter, son cavalier la vendit pour 50,000 francs à une bande qui se trouvait là au grand complet. Sans avoir le temps de comprendre ce qui lui arrivait, la jeune fille se trouva poussée dans une voiture qui la conduisait à grande allure vers un petit restaurant paisible du centre de la ville, qui dissimulait une « maison » clandestine.

Contrainte à travailler le jour comme domestique, elle était obligée de se prostituer le soir. Ses sursauts de révolte furent maîtrisés à force de coups, d'alcool et de stupéfiants. Après deux mois de cette existence, elle se trouva enceinte.

Alors elle décida de s'échapper, et n'eut plus qu'une idée fixe : guetter l'occasion propice. Un jour, elle entendit ses geôliers discuter vivement à son sujet : en septembre elle serait expédiée soit en Amérique du Sud soit dans le Proche-Orient. A moitié folle de désespoir, elle demeura dès lors durant le jour des heures entières derrière une fenêtre, dans l'espoir de voir passer un agent de police. Son atten-

te fut enfin récompensée : sans hésiter, elle brisa alors la vitre et hurla au secours. Son audace permit de mettre toute la bande sous les verrous, car durant ses mois de détention, elle avait pris soin de noter dans sa mémoire les noms de tous les individus qui s'y trouvaient affiliés.

Mais il lui fallut désormais vivre en permanence éloignée de cette ville où elle avait toujours vécu, la police l'ayant prévenue que dans le « milieu » sa tête était désormais mise à prix. Toute femme enlevée de force pour être livrée à la prostitution est en effet dès lors considérée comme appartenant au « milieu », et toute dénonciation de sa part est tenue pour une trahison.

Et pourtant, face à de tels faits, beaucoup de gens ne peuvent réprimer un sourire de scepticisme.

Il est certain que des cas tout récents comme celui d'une jeune fille de bonne famille qui avait accepté de porter une lettre à l'adresse indiquée par un vieil aveugle, mais non sans prévenir son père, et que l'on avait retrouvée chloroformée ; et comme celui de cette lycéenne qui avait suivi une religieuse venue l'avertir à son domicile que sa mère se trouvait dans une clinique, gravement blessée dans un accident, de cette enfant de seize ans qui n'est jamais rentrée chez elle, il est certain que de tels cas semblent relever du pire style de romans-feuilletons. Mais ces romans-feuilletons, pour la plupart tragiquement inachevés, grossissent les archives du Quai des Orfèvres.

Devant un danger aussi réel, seule la prévention apparaît efficace, une prévention qui consiste par tous les moyens à informer les Chaperons Rouges d'aujourd'hui des diverses façons de les manger dont disposent les Grands Méchants Loups de notre époque.

MARTIN REBIERE.

## JEUNESSE D'ALLURE

Beaucoup plus que les artifices de maquillage ou de toilette, ce qui ôte des années à une femme, c'est sa démarche, ou, quand elle est au repos, son attitude générale. Vous qui avez dépassé la cinquantaine, surveillez-vous à ce sujet. Considérez comme votre « soin de beauté no 1 » de pratiquer régulièrement, quoique modérément, des exercices physiques, parmi lesquels la marche au grand air, en apportant toute votre attention à vous tenir droite, à poser les pieds légèrement. Car ce sont les pieds qui trahissent les premiers l'âge d'une femme. Vous ne le croyez pas ? Pourtant, il arrive qu'en voyant de dos une silhouette féminine bien proportionnée on ne puisse déterminer si c'est la silhouette d'une femme jeune ou celle d'une femme qui l'est moins. Où se portent alors les regards ? Aux chevilles. Leur épaissement, et des pieds qui se posent péniblement comme si, horreur ! des cors douloureux les déformaient et leur rendaient pénible le contact du sol, donnent un démenti certain au reste de la silhouette, à la taille fine, aux épaules dégagées, à la petite tête portée fièrement. Soignez donc vos pieds attentivement, évitez qu'ils ne se déforment, fuyez également talons aiguilles et talons plats. Les premiers vous feraient trébucher, les seconds alourdiraient votre démarche.

# Les confidences de GEORGES GUÉTARY

recueillies par GUY DE BELLET



**J**e suis probablement un être favorisé par le destin puisque dans ma vie j'ai eu deux naissances. La première, qui n'a fait du bruit que dans le cercle de la famille Worloou, ne me laisse aucun souvenir précis... Et l'autre, celle de ma naissance à la vie artistique, qui date du jour où Mistinguett m'a remarqué.

Mais j'aurai l'occasion de revenir sur cette naissance un peu particulière. Pour l'instant, c'est le matin d'un 8 février qu'à Alexandrie, Lambros Worloou poussait ses premiers cris dans le monde.

N'allez pas croire en apprenant mon lieu de naissance que je suis Egyptien. Non, mon grand-père était grec et habitait Constantinople. Comme par hasard, ma grand-mère qui était de même nationalité, habitait la même capitale. Ils ne se connaissaient pas et ne se seraient sans doute jamais rencontrés si la guerre n'avait éclaté à la fin du siècle dernier entre les Grecs et les Turcs.

Les Grecs furent expulsés de Constantinople. Mes grands-parents se réfugièrent au Caire, se rencontrèrent, se plurent, se marièrent...

Puis, mon père vint au monde, devint un homme, se maria, eut quatre fils, deux filles, et son septième enfant qu'il appela Lambros.

Mes premiers souvenirs précis ne datent que de l'époque où je commençai à aller à l'école.

Ayant tous les jours à résoudre des problèmes ménagers et à diriger l'éducation de dix enfants (trois étaient nés après moi) turbulents et pleins de vie, ma mère, que nous adorions, menait sévèrement son petit monde.

Nous nous levions chaque matin à six heures, et le soir à huit heures nous étions couchés. A la table familiale, il nous était interdit de parler jusqu'à la fin du repas.

Le reste du temps, nous étions à l'école. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre, avec leur petit crâne rasé. Là-bas, tous les garçons sont rasés jusqu'à l'âge de quinze ans (il fait si chaud).

## Champion de course à pied

Dans ce temps-là j'avais un flirt... mais bien innocent. Avec deux ou trois camarades nous allions vers l'école des filles au moment de la sortie. Nous suivions... de loin notre « élue ». Ce n'était pas bien grave.

Cela suffit à illuminer certains jours de mon enfance.

Mes parents étaient très pauvres. Mon père travaillait dur dans les hangars de coton; il nettoyait le textile et passait toutes ses journées dans la chaleur à respirer les poussières. Il les respira pendant toute sa vie et rien ne pouvait jamais guérir la soif qui le torturait. Mon père buvait comme coule un robinet, fumait comme un sapeur et jouait aux cartes comme un Grec. Jamais il ne nous a interdit un seul de

ses... passe-temps. C'est peut-être pour cette raison qu'aucun de nous ne boit, ne fume, ni ne joue aux cartes.

J'ai toujours eu pour ma mère qui porte le joli prénom de Sophie (du grec: Sophia: sagesse) une grande admiration.

Elle avait un courage extraordinaire. Pour aider mon père à nous élever, elle se mit à faire des chapeaux.

Je n'ai jamais été, à l'école, ce qu'on appelle une forte tête. Je n'en ai aucun mérite: ma nature était d'être sage. Je travaillais donc en classe, mais j'avais une grande passion: le sport. J'ai été champion universitaire d'Egypte du 110 mètres haies dans le temps de 16 secondes.

## Théodora

De mon père, j'ai appris très jeune à aimer la musique. Souvent, le soir, il chantait, en s'accompagnant de sa guitare. Je l'écoutais toujours avec admiration et de temps en temps lorsque j'avais été très sage, il me permettait d'en jouer.

Bien sûr, moi aussi je chantais. Là-bas, tout le monde chante.

Plus tard, nous partions presque tous les soirs, mes camarades et moi, et en nous accompagnant de nos guitares, nous chantions des sérénades sous la fenêtre de quelques belles.

Je me souviens encore d'une jeune fille très brune et aussi très belle: j'en étais follement amoureux; elle s'appelait Théodora.

Je crois que je ne lui ai jamais parlé.

## Paris!

Cependant j'achevais mes études. La dernière année, je décrochai tous les prix. Le conseil de famille, en l'occurrence mes frères plus âgés que moi, décidèrent de m'envoyer en France pour poursuivre mes études commerciales. Plus tard, je devais revenir les aider dans leurs affaires.

Ma mère, elle, acceptait mal cette séparation. Elle me laissa cependant partir à la condition que mon oncle Tasso Janopoulo, son frère, veillât sur moi.

L'oncle Tasso était depuis de longues années déjà l'accompagnateur du célèbre violoniste Jacques Thibaud. Il habitait Paris, près de Saint-Philippe-du-Roule, mais voyageait fréquemment.

Un matin de 1934, je débarquai à la gare de Lyon, une valise d'une main et ma guitare de l'autre.

A cette époque, j'étais loin de penser que dix ans après mon nom serait affiché sur les murs de la capitale.

## Jacques Thibaud: "Ce garçon a une jolie voix!"

Me voici donc arrivé à Paris.

J'habitai comme convenu avec mon oncle Tasso qui, aussitôt mon arrivée, s'embarquait pour l'Amérique du Sud, à moins que ce ne soit pour l'Europe Centrale. Il avait pris soin, avant de me quitter, d'organiser ma vie.

Chaque jour, je devais suivre des cours de comptabilité et de langue française. Mon emploi du temps était strictement établi.

De temps en temps mon oncle faisait un séjour à Paris et l'appartement retentissait alors d'accords et d'arpèges. Puis c'était de nouveau le silence et le calme.

Un soir de Noël, nous nous étions tous réunis à la maison. Au cours de la soirée, je chantai en m'accompagnant sur ma guitare.

Ce soir-là Jacques Thibaud était à la maison. A la fin de la chanson, il dit à mon oncle:

— Pourquoi veux-tu faire de ce garçon un commerçant? Il a une jolie voix, il doit travailler le chant.

Mon oncle n'y avait pas pensé, mais comme il adorait Jacques Thibaud, le lendemain il me confiait à Ninon Vallin qui a été le plus merveilleux professeur.

## 600 francs par mois

Un jour, mon oncle m'avait envoyé chez Valmalette (un bureau d'organisation de concerts) pour une affaire concernant Jacques Thibaud.

— Je suis bien ennuyé, me dit le directeur-impresario, Valenti vient de tomber malade et je n'ai personne pour chanter avec Jo Bouillon. Il paraît que

vous étudiez le chant? Voulez-vous le remplacer? Allez voir Jo Bouillon.

J'allai voir Jo Bouillon, surtout pour ne pas contrarier le directeur.

Jo Bouillon m'écoute et, tout de suite, me dit:

— Bon, vous débutez ce soir à l'Européen avec nous!

Pendant trois jours, je restai dans l'orchestre comme guitariste, pour m'habituer.

Le quatrième, je débute sur scène avec la « Chanson de Marinette ».

J'étais devenu chanteur au cachet de 600 francs (\$1.50) par mois. C'était en 1947.

Tout cela s'était passé le plus simplement du monde. On était pour ainsi dire venu me chercher, simplement par hasard, parce que je m'étais trouvé là au moment où l'on avait besoin de moi.

## A l'école de Mistinguett

Je restai un an avec Jo Bouillon.

Et puis un jour à l'Alhambra, Mistinguett me remarqua.

Elle m'engagea comme partenaire dans la revue qu'elle jouait au Casino de Paris. Je gagnais 100 francs par jour et mon nom était en minuscules sur le programme. C'est là que j'ai appris le métier. Miss était exigeante. Elle me faisait souvent répéter plus de vingt fois une simple entrée en scène. Quelquefois j'ai pleuré de rage et de fatigue, mais aujourd'hui je me rends compte que Miss m'a tout appris.

Je chantais avec elle. J'apprenais la danse et même un peu d'acrobatie.

Je prenais l'habitude des planches.

En 1939, Miss me dédiait une photo: « A Georges Lambros je prédis un très grand avenir ». J'ai toujours cette photo, que je regarde avec une grande reconnaissance.

## La guerre

En septembre 1939, j'étais avec mon oncle à St-Jean-de-Luz où Jacques Thibaud possédait une propriété. La guerre éclatait. Tasso et moi nous nous engageons dans l'armée française.

A Bayonne, nous étions immédiatement incorporés dans le 196<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde. Mais nous avons attendu des mois avant de revêtir l'uniforme.

A peine arrivés à la caserne de Pau, c'étaient les journées tragiques de 1940, l'armistice, l'occupation.

Je retournai à St-Jean-de-Luz où j'eus l'imprudence de déclarer un peu trop haut que je n'aimais pas les Allemands. J'ai dû rapidement me mettre à l'abri, de l'autre côté de la ligne de démarcation, à Toulouse.

[ Lire la suite page 28 ]



GEORGES GUÉTARY s'en donne à cœur-joie avec sa partenaire de danse, RITA RENOIR. A Paris, évidemment!



# SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

## 'Athalie' et les Festivals de Montréal

Jamais « Les Festivals de Montréal » n'ont obtenu si grand succès.

L'organisation générale, les foules qui se sont rendues au St-Denis, l'enthousiasme soulevé par cette initiative, ont donné à Montréal ce caractère intellectuel, purement français, qui lui manquait. L'été qui s'écoulait normalement dans la monotonie et l'inertie quasi totale, s'est révélée une saison fructueuse et intéressante. Il ne faut évidemment pas ignorer les efforts accomplis les années précédentes, mais ceux de 1956 ont semblé doubler... Illusion? Peut-être.

On aura beau dire, on aura beau critiquer le spectacle de Jan Doat, il reste que les représentations d'« Athalie » ont attiré un des plus gros publics jamais vus dans notre ville et satisfait pleinement les trois quarts des spectateurs. La saison prochaine, on exigera davantage, ce sera normal.

J'ai vu « Athalie » dans les meilleures dispositions du monde. On m'en avait dit, je dois l'avouer, énormément de mal. Je n'ai pas été déçue, ni emballée.

Je n'ai certes pas les qualifications nécessaires pour faire une critique de l'oeuvre de Jean Racine, ni pour discuter de la conception de la mise-en-scène de monsieur Jan Doat. Tout ce que je puis dire, c'est que mon admiration pour Guy Provost a doublé, que Denise Pelletier m'a éblouie par sa classe et son allure, que Denise Provost a campé ce rôle ingrat de Josabeth avec maîtrise et sensibilité.

Je n'ai pas connu ces sentiments d'ennui et d'impatience et suis sortie du théâtre contente d'avoir vu une représentation propre et d'assez bon goût.

Il reste à souhaiter que la saison 1957 nous apportera semblables satisfactions.

## Le concours du Rideau Vert

C'est monsieur Jean Dufresne qui remporte la palme pour le monogramme qu'il a dessiné à l'intention du « Rideau Vert ». Le prix de \$100.00 lui a été remis le soir de la première représentation des

Dans « Voir et entendre », un rôle de composition tenu par BOUDHA BRADON.



NEREE TOUSIGNANT est disparu, mais nous espérons quand même revoir MADELINE TOUCHETTE et GUY L'ECUYER au cours de la saison d'hiver.



Dans « Voir et entendre », une excellente émission, on a pu voir entre autres artistes de talent JEAN-CLAUDE DERET et MARCEL CABAY.

« Amants Terribles », le 5 septembre dernier. Cette pièce continue à charmer tous ceux qui se rendent au Théâtre Anjou.

Après « Les Amants Terribles », le « Rideau Vert » donnera, toujours sur la scène de la rue Drummond, une pièce de Roussin : « La Petite Hutte », mise-en-place de Jean Faucher. Les interprètes sont déjà choisis : Gisèle Schmidt, Pierre Boucher et Jean-Paul Dugas. On voit qu'Yvette Brind'Amour remplit ses promesses et crée un précédent. Jamais une même troupe n'a présenté deux spectacles à la fois. N'oublions pas, en effet, que le Monument National ouvrira ses portes le 12 octobre avec « Anastasia », direction Jean Desprez.

Je parle souvent du « Rideau Vert » et c'est toujours avec grand plaisir que je le fais. Je crois que ses deux directrices sont dignes d'admiration pour la hardiesse de leurs projets et le parachèvement de leurs entreprises. Combien bâtissent des châteaux en Espagne... ou construisent un bel édifice de rêves en oubliant de poser les fondations.

## La Clé des Champs

Ce dimanche 2 septembre réunissait à « La Clé des Champs » le groupe le plus dynamique qui soit. Olivette Thibault, Huguette Oligny, Marjolaine Hébert, Dominique Michel, Paul Berval, Guy Godin, Edgar Fruitier et Gilles Pellerin. Jamais l'émission n'a été aussi amusante, gaie et aussi rapide. Philippe Fisette sait faire les distributions.

## Claude Seguin

Annonciateur à CKVL, partenaire de Jacques Desbaillets, disque-jockey, Claude Seguin est certainement une des meilleures acquisitions des postes privés. Très « commercial », il a une bonne diction, beaucoup d'esprit et se tire admirablement d'un travail ingrat et difficile. Il n'est pas toujours agréable de se voir confier la mission de présenter des disques. C'est une tâche ardue, même si, à prime abord, elle semble aisée. Bravo, Claude Seguin !

## Voir et entendre

Le but de l'émission est amusant, la formule agréable, le maître de cérémonies fort sympathique, les textes inégaux, les comédiens en général fort bien.

Paul Alain a de la finesse, de l'esprit, ses répliques sont pleines d'élégance et leur tournure franchement plaisante.

Pourquoi alors s'attaque-t-il à des sujets où sa plume semble faire des accroc et des pâtés? Pourquoi des « cow-boys », des fusils et de la dynamite,

alors que la fantaisie du cirque, le charme des romans de Jules Verne ou la poésie toute pure s'adaptent tellement mieux à sa personnalité?

Nous aimons tous cette émission et voudrions la voir toujours parfaite.

## Petites nouvelles

On nous promet de bonnes émissions pour la saison d'automne. Espérons que les jeunes seront employés. On oublie des gens comme Vony Guillaud, Jani Pascal, Hélène Bienvenue, Lucile Gauthier, Louise Marleau, etc, etc, etc.

Raymond Laplante est parti en voyage avec ses enfants et sa femme. Direction Etats-Unis. Beaucoup, beaucoup, beaucoup de pluie... Heureusement que Raymond, prudent comme toujours, avait emporté son réfrigérateur portatif ce qui a permis à toute la famille de manger dans la voiture sans se faire inonder...

Pierre Thériault revient lui aussi d'un voyage en Gaspésie. On attend le retour de Roland Chenail parti depuis déjà trois mois. Il rapporte un camion d'agathes!...

Janine Fluet a révélé ses talents de fantaisiste dans « La Mascotte » au Théâtre Lyrique. Elle fut surprenante de vitalité et de spontanéité... Quant au texte... vaut mieux ne pas en parler. C'est triste...

Suzanne Langlois, prototypée dans le rôle de Phon-sine, a pourtant plus d'une corde à son arc. Ceux qui la connaissent bien apprécient son sens de l'humour, sa gaité, sa jovialité. Quand la verra-t-on dans un rôle comique?

Une autre qu'on oublie trop souvent : Janine Mignolet. Deux courtes apparitions au « Théâtre Populaire » ne permettent pas de juger des possibilités d'une comédienne. Janine est pourtant excellente.

Francis Coleman réalisera le programme « Chez Pierrot ».

Denys Gagnon et Roger Fournier se sont vu confier la réalisation conjointe de « Music-Hall ».

Lucile Dumont s'est révélée speakerine de talent à « La Clé des Champs ». Sa grande qualité : la simplicité.

Françoise Faucher reprendra avec Marthe Choquette l'émission consacrée aux adolescentes : « Sophie Magazine ».

Pourquoi a-t-on enlevé « Musée Intime » des émissions régulières de Radio-Canada? Pourquoi Nérée Tousignant disparaît-il?

Sur ces points d'interrogation, je vous quitte. Bonne Semaine!...



# DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

## Quand les brisera-t-on ?

Parmi les nombreux records des séries mondiales de 1903 à 1956, voici quelques-uns d'entre eux, qui ne tomberont pas de sitôt: Le fameux Babe Ruth, des Yankees de New-York, expédia la balle par-dessus la clôture trois fois, au cours de la joute du 6 octobre 1926, contre les lanceurs Flint Rhem (2) et Herman Bell, des Cardinals de St-Louis. Il cogna trois autres coups de circuit, le 9 octobre 1928, contre les lanceurs Willie Sherdel (2) et Grover Alexander, des Cardinals de St-Louis. Il accomplit ces deux exploits à St-Louis.

Casey Stengel, aujourd'hui gérant des Yankees de New-York, cogna un coup de circuit, à la septième manche de la partie du 12 octobre 1923 contre le lanceur Joe Bush, des Yankees de New-York. Il fit gagner son club au compte de 1 à 0. Tom Henrich, des Yankees, fit de même, à la neuvième manche de la joute du 5 octobre 1949, contre le lanceur Don Newcombe, des Dodgers de Brooklyn.

Babe Ruth participa à dix séries mondiales, au cours desquelles il cogna 15 coups de circuit. En 7 séries Lou Gehrig en frappa 10 et Duke Snider, du Brooklyn, 9 en 4 séries.

Frankie Frisch a frappé 58 coups sûrs, en 8 séries mondiales, 37 avec les Géants de New-York et 21 avec les Cardinals de St-Louis, de 1921 à 1934.

Le 5 octobre 1936, le receveur Gus Mancuso, des Géants de New-York, accepta 16 chances, dont 14 retraits, 2 assistances, sans erreur, en 10 manches.

En 1916, alors qu'il lançait pour les Red Sox de Boston, Babe Ruth gagna une joute de 14 manches au compte de 2 à 1, contre le Brooklyn, le 9 octobre. Il n'accorda que 6 coups sûrs. Le Bambino possède aussi le record suivant: il empêcha ses adversaires de compter un point, pendant 29 $\frac{1}{2}$  manches d'affilée, soit les 13 $\frac{1}{2}$  manches de la joute du 9 octobre 1916, les 9 manches de la joute du 5 septembre 1918 et les 7 $\frac{1}{2}$  manches de la partie du 9 septembre 1918.

La série mondiale de 7 joutes de 1947 attira 389,763 personnes payantes, entre le Brooklyn et les Yankees de New-York. Entre les deux mêmes clubs, la série de 1955 rapporta la somme globale de \$3,512,515.34 en sept joutes, y compris \$150,000 de la radio, \$925,000 de la télévision et \$100,000 de certains programmes de la vidéo donnés avant les joutes.

On ne verra plus une joute des séries mondiales se disputer, en une heure, 25 minutes, comme celle du 14 octobre 1908, que gagnèrent par 2 à 0 les Cubs de Chicago sur Detroit. La plus longue joute prit 3 heures, 28 minutes, 12 manches, entre les Cubs de Chicago (8) et le Detroit (7), le 8 octobre 1945.

Il ne faudrait pas oublier les 14 frappeurs des Yankees de New-York que le lanceur droitier du Brooklyn Carl Erskine retira au bâton sur trois prises, le 2 octobre 1953, à Brooklyn... Les six victoires, sans aucune défaite, du lanceur gaucher Vernon Gomez, des Yankees de New-York, en 1932 - 36 - 37 et 38...

Les joueurs de baseball des ligues majeures, appelés par Oncle Sam pour fins militaires, envient le sort du jeune FRANK BOLLING, second-but et joueur d'utilité des Tigres de Detroit, de la Ligue Américaine. Le matin, de neuf heures à midi, à l'Université Wayne, il suit des cours spéciaux d'art militaire. L'après-midi ou le soir, sur le losange du Detroit, il fait de son mieux. De plus, il s'applique à pincer les signaux que donnent les gérants ennemis à leurs joueurs. Il réussit fréquemment, à tel point qu'on le compare aux rusés Charlie Dressen et Léo Durocher, passés maîtres en cette matière, dans les grandes ligues. Lui est-il arrivé de capter le signal du coup de circuit du gérant Casey Stengel (alors, Casey frictionne la malléole de son pied droit), lorsque le redoutable Mickey Mantle se présente au marbre ? Nous badinons, n'est-ce pas ?

Les 4 blanchissages du lanceur droitier Christy Mathewson, des Géants de New-York. Trois en 1905, une en 1913... Les 86,288 personnes payantes, qui ont assisté, le 10 octobre 1948, à Cleveland, à la victoire des Braves de Boston contre les Indiens, au compte de 11 à 5... Les 104 joutes, en 18 séries, du fameux arbitre Bill Klem.

**Tous les poissons, à l'exception de ceux qui vivent hors de l'eau, sont plus intelligents qu'on ne le croit !**

Allez et pêchez tant que vous voudrez ! Attention, monsieur le typo ! Couronnez l'e d'un accent circonflexe et non pas d'un accent aigu !

Un grand nombre de vieux pêcheurs vous affirmeront jusqu'au bout de la ligne que, pour prendre du poisson à la ligne munie d'un verou d'une mouche, le silence est de rigueur. Ce n'est ni tout à fait vrai, ni tout à fait faux. Il s'agit de s'entendre sur la signification, pour les poissons, du mot silence, et sur la nature des bruits qu'ils peuvent percevoir.

Certains bruits se propageant dans l'air ne se reproduisent pas, à la ribambelle, sans doute, dans le milieu plus dense qu'est l'eau.

Ainsi, deux pêcheurs peuvent causer bruyamment et chanter dans leur barque, sans que cela empêche les poissons de mordre. Toutefois, ceux-ci fuient souvent, si les pêcheurs remuent fortement leurs souliers, pointures 11 surtout, sur le plancher de la barque ou heurtent du pied une souche quelconque. Le bruit paraît n'être qu'un accessoire indifférent. Il semble que, seules, les vibrations fortes aient effrayé les poissons.

Les poissons, dépourvus du sens de l'ouïe tel que nous le concevons, possèdent cependant un système nerveux très développé, qui leur rend sensibles les ondes vibratoires, produites par un choc quelconque. Ils le ressentent, comme vous et moi, mais dans des conditions très opposées, parfois.

Il est indiscutable que les poissons viennent au bruit. Ils s'intéressent à tout objet tombant à l'eau,

et qui peut être pour eux une nourriture: ver, insecte, fruit, etc. Le savent fort bien les pêcheurs, qui souvent jettent un petit caillou juste sur le coup, où ils vont étendre la nappe de leur filet. Le prince des annonceurs de la radio Roger Baulu et les toujours en pleine forme Jean Rafa et Errol Malouin l'ont appris, cette saison. Mieux vaut tard que jamais !

Les pêcheurs à la mouche, ne sachant pas, par un temps absolument calme et lourd, faire tomber leur appât un peu fort, comme en fouettant, pour attirer l'attention des poissons, ne seraient pas de bons pêcheurs devant l'Eternel. Qu'ils ne prennent pas la mouche !...

Donc, si le choc vous nuit, le bruit vous sert, quoique le bruit ne fasse aucun bien, dans d'autres domaines... Dans les bruits, il y en a d'inoffensifs, en pêche, bien entendu. Parlez, sans gesticuler ! Chantez, mais pas de chansons de gestes, de *cha cha*, de *rock and roll*, qui mènent directement à une dépression nerveuse ! Nous n'avons pas dit à la folie, remarquez-bien ! Nous aurions dû aller aussi loin ! Marchez, mais n'ébranlez pas la barque, d'un pas pas pesant et martelé, comme le font les mastodontes ou les pachydermes, faits à crédit !

## Ce que l'argent n'achète pas

Dans nos hôpitaux, le silence règne. C'est une chose frappante. A n'en pas douter, les grandes douleurs sont muettes. La souffrance physique manifeste bien l'une des plus émouvantes pudeurs de l'homme.

Nous ne voyons pas pourquoi certains hôpitaux ne sortiraient pas de leur apparente léthargie... si nos artistes de la radio, de la télévision et du sport professionnel se mettaient en tête d'organiser l'une des œuvres les plus touchantes qui soient, comme les Américains le font, fréquemment: l'aumône d'une chanson, d'un récit quelconque, d'une conversation sportive, où nos Jean-Pierre Masson, Emile Genest, Odette Oigny, Guy Provost, Maurice Richard, Jean Béliveau, Jacques Plante, Juliette Béliveau, Juliette Huot, Gérard Delage, Roger Baulu, etc., feraient

[Lire la suite page 28]



# LA CHATTE NOIRE

Notre roman d'amour par DENYSE MAI

No 5

«**M**AIS non, voyons, tu sais bien que Patrice... je veux dire, reprit-elle en se mordant les lèvres, M. de Bramont, m'avait accompagnée.

L'embarras de sa soeur sembla tirer un instant le jeune homme de sa mélancolie inquiète. Il sourit non sans malice et, prenant le menton d'Aurore entre deux doigts, il la força à tourner la tête vers lui.

— Regardez-moi un peu, mademoiselle... Était-ce seulement le soleil et le beau temps que vous alliez chercher en vous promenant ainsi ? ou le plaisir d'une agréable compagnie ? Il me semble que notre charmant secrétaire a fait une conquête... Allons, ne rougis pas ainsi, j'ai beau être un misérable malade, j'ai encore de bons yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Il y a déjà pas mal de temps que j'ai compris que ce jeune homme ne t'était pas indifférent.

— Oh ! Gilles, nous nous aimons tant, si tu savais !

— Tant que cela, vraiment ! Mais c'est très grave, ma petite Aurore. Et grand-père, est-il au courant ?

— Pas encore, avoua la jeune fille en baissant la tête. Tu comprends, Patrice n'a aucune fortune, il craint d'être repoussé et il voudrait aborder grand-père quand il le sentira bien disposé. Pour l'instant, il se fait du souci pour toi, il vient d'être malade et le Dr Soubeyran nous a recommandé de lui éviter toute émotion.

— A défaut, M. de Bramont peut s'adresser à moi, j'imagine, reprit Gilles en se redressant sur ses coussins avec une dignité inhabituelle. Je suis ton frère aîné, donc ton protecteur naturel.

Deux coups discrets frappés à la porte l'interrompirent.

— C'est moi, Patrice, puis-je entrer ?

Aurore se tourna vers son frère, alarmée, les mains jointes, les yeux suppliants.

— Tu me promets de...

— Entrez, Patrice, cria Gilles, lui coupant la parole.

Il considéra un moment le jeune homme arrêté sur le seuil, admirant, non sans mélancolie, son air de force, de santé, de jeunesse presque insolente d'éclatante vitalité, tout ce qu'il avait autrefois en partage et qui lui faisait défaut depuis bien des années.

Patrice, sentant une atmosphère insolite et cherchant la raison du silence qui l'accueillait, regardait à tour de rôle Gilles, renversé sur ses coussins et Aurore, debout devant le feu, qui pétrissait un mouchoir de dentelles entre ses doigts nerveux.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il en refermant la porte. Vous ai-je dérangés ? Je m'en excuse.

— Du tout, du tout, mon cher Patrice. Nous parlions de vous, justement et de l'agréable promenade que vous avez faite ce matin, en compagnie de ma soeur. A ce propos... Avez-vous réfléchi, monsieur de Bramont, que vos assiduités pouvaient compromettre cette jeune fille ?

— Gilles, supplia Aurore, tu m'avais promis...

Patrice s'était redressé. Son beau visage au teint clair qui rougissait si

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Patrice de Bramont arrive au Château de Roquesaltes pour remplir la fonction de secrétaire du marquis de Roquesaltes. Celui-ci a épousé en secondes noces une Asiatique, Thy-ah, d'une beauté extraordinaire et maléfique, disent les bonnes gens, qui l'ont surnommée « la Chatte noire ». Il y fait aussi la connaissance d'Aurore et de Gilles, les petits-enfants du marquis. Gilles est victime d'une maladie mystérieuse de langueur causée, dit-on, par la passion fatale qu'il éprouve pour Thy-ah.*

facilement s'était empourpré sous le reproche formulé par Gilles. Maintenant, il pâlisait au contraire, tandis que ses yeux noirs devenaient graves.

— Vous avez raison, monsieur de Roquesaltes, et je serais indigne de vivre sous ce toit si mes intentions n'étaient pas celles d'un honnête homme. J'aime mademoiselle votre soeur, elle me fait l'immense honneur d'éprouver pour moi quelque affection et mon plus cher désir est qu'elle accepte de porter mon nom.

— Enfin, voilà qui est clair, s'écria Gilles, soudain détendu et riant de la petite mine inquiète de la pauvre Aurore. Donnez-moi votre main, Patrice, je serai fier et heureux de vous avoir pour beau-frère, car je suis sûr que ma petite soeur ne pouvait faire un meilleur choix.

— Ouf ! soupira Aurore, quelle peur tu m'as faite, méchant garçon !

— Vous faisiez tout à fait père noble, dit Patrice en riant, et je m'y suis laissé prendre, vous le voyez. Souhaitons seulement que M. de Roquesaltes m'accueille comme petit-fils avec autant de bonne grâce et de facilité.

— Grand-père vous aime beaucoup, assura Gilles, et je ne le crois pas très attaché à l'argent. Mais il vaut mieux, je pense, ne pas reculer davantage pour faire votre demande. Il n'y voit presque plus, mais comme tous les aveugles, il possède une sorte de divination et puis... il peut y avoir des comérages, des rapports plus ou moins bien intentionnés et le fait d'avoir été tenu en dehors de vos accords l'indisposerait à votre égard.

— Nous avions pensé attendre ton départ pour ne pas lui donner toutes ces émotions en même temps.

— Pourquoi ? Mieux vaut que je sois là, au contraire, pour faire pencher la balance en votre faveur, Patrice, si le besoin s'en fait sentir. Et... à propos de départ, reprit-il en baissant la voix, tout est changé. Mais il est plus prudent de ne rien dire ici, Soubeyran vous mettra au courant.

— Il m'a demandé de venir le voir aujourd'hui et nous pensions y aller ensemble, Aurore et moi.

Gilles promena autour de lui des yeux inquiets. Toute gaieté avait fui, il semblait de nouveau nerveux, agité et les deux jeunes gens se regardèrent un peu étonnés par ce changement si brusque.

— Si j'osais te demander... Ne me laissez pas seul, supplia-t-il, sur un ton plus bas encore. Martin est absent cet après-midi et moi...

« Oh ! vous devez me trouver lâche, mais j'ai peur ! Je sens toujours ce danger qui rôde, cette mort lente qui me menace... »

— Je t'en prie, ne t'agite pas ainsi, mon pauvre Gilles. Je resterai près de toi, je ne te quitterai pas un seul instant. Patrice ira seul chez Soubeyran et nous dira ce soir le résultat de sa visite.

Le soulagement visible du pauvre garçon dédommagea Aurore du sacrifice de cette promenade dont elle escomptait tant de plaisir. De son côté, Patrice, tout en regrettant ces doux moments de tête-à-tête, n'était pas mécontent de pouvoir être seul avec Antoine pour parler librement.

Il ignorait ce qu'allait lui apprendre son ami et peut-être la présence de la jeune fille aurait-elle été un obstacle à des révélations alarmantes et cependant indispensables.

Il fit donc seller Jupiter tout de suite après le repas qui s'était prolongé plus que de coutume, en raison du menu de gala soigneusement réalisé par Rosalie.

Comme il montait à cheval, devant l'écurie, la vue d'une petite frimousse noire levée vers lui le fit sourire.

— Hé, bonjour Sattigui. Voilà quelques jours que je ne t'ai pas vu. Que deviens-tu, galopin ?

La bouche lippue se fendit jusqu'aux oreilles sur des dents étincelantes.

— Sattigui travaille avec M. Benoît, très content, tout le monde bien gentil avec Sattigui.

— Et toi, tâche d'être sage, hein ? Ne fais pas de sottises.

— Non, non, Moussu, moi pas méchant. La demoiselle donné beau costume à Sattigui.

— C'est ma foi vrai. Tu es superbe, s'exclama Patrice en ébouriffant d'une main amicale la tête crépue du petit nègre. « Et au moins, il ne gèle pas comme sous son ridicule accoutrement, continua-t-il en lui-même en rendant les rênes à Jupiter. Cet enfant a des yeux de bon chien fidèle. Qui sait d'où il vient ? A quel marché d'esclave il a échoué, pauvre petite épave misérable, avant d'être achetée pour le compte de Thy-ah... Il faudra que je l'interroge là-dessus, mais saura-t-il me répondre ? »

Dès qu'il fut sur la route, il lança son cheval au galop, car l'après-midi était déjà avancé et la nuit tombe vite en décembre.

Il trouva Antoine bouquinant à côté de son feu, un peu somnolent après les deux nuits à peu près blanches qu'il venait de passer. Comprenant le désir de Patrice de rentrer à Roquesaltes avant l'obscurité totale, il entra tout de suite dans le vif du sujet. Il lui fit part de la tentative nocturne du cuisinier pour nuire à Gilles, des révélations du pauvre garçon et termina en conseillant vivement un départ immédiat, si possible secret.

— Mais, ton ami de Marseille ne l'attend pas encore ? objecta Patrice.

— Détail sans importance. Je puis héberger Gilles chez moi pendant quelques jours. Cela me permettrait de l'avoir sous la main, de le surveiller et peut-être de le remettre d'aplomb avant le voyage. Le principal est de l'arracher des griffes de cette adorable sorcière et de son complice. Vois-tu, il ne faut pas se leurrer de mots. Gilles

est un charmant garçon, mais c'est un faible à qui a manqué trop tôt la poigne virile d'un père. Exalté, tendre, imaginaire, à l'âge où le cœur s'éveille, il a connu Thy-ah, princesse de contes, parée de l'auréole du mystère et de l'inconnu. J'ai beaucoup réfléchi au drame qui se joue au château, drame auquel nous avons été mêlés, toi et moi, bien involontairement.

Il bourra sa pipe, l'alluma avec une braise du foyer posée sur le fourneau, aspira deux ou trois bouffées, sans que Patrice songe à l'interrompre.

— Je ne crois pas, reprit-il, que Thy-ah ait songé dès le début à se débarrasser de lui. Il semble en effet, qu'un an ou deux se soient écoulés avant que Gilles commence à sentir ses forces diminuer.

— Peut-être ignorait-elle encore la teneur du testament, fit remarquer Patrice.

— C'est possible. Mais il est certain que chez cet adolescent, l'éveil des sens, la révélation d'un sentiment violent qui n'était plus uniquement cébral, déclenchèrent une sorte de nervosisme, d'exaltation qui influa gravement non seulement sur son caractère, mais même sur sa santé. Que Thy-ah, femme trop jeune d'un mari trop vieux, ait tout fait pour attiser cette flamme qui brûlait pour elle, je le crois sans peine. C'était une distraction comme les autres et je suppose que la charmante créature n'a pas plus de sens moral que ses chats ou ses oiseaux.

« Ensuite quand elle sut que Gilles était un obstacle entre elle et le fabuleux diamant rose, elle résolut de le supprimer, non d'une façon brutale qui aurait pu être dangereuse et éveiller les soupçons, mais sans doute avec un de ces poisons lents connus des peuples orientaux dont nous autres, Européens, nous ignorons tout.

« Maintenant, comme, il me l'a avoué lui-même, il a tout deviné, il sait qu'elle veut le détruire, il en a peur et en même temps elle l'attire, comme la flamme fascine le papillon qui va s'y brûler les ailes, comme le gouffre aspire vers le vide les imprudents qui veulent y jeter les yeux. Tu l'as vu, hier soir. Il était blême, méconnaissable, il tremblait de crainte et pourtant, il s'est jeté sur sa main tendue comme une aumône avec une frénésie qui a fait rougir Aurore de trouble et de honte.

— C'est insensé, s'exclama Patrice. Comment peut-on à ce point manquer de volonté ou de simple dignité ?

— N'oublie pas que durant ses années d'adolescence, celles qui marquent à jamais une vie, il a pris l'habitude de l'esclavage. De plus cette drogue qu'on lui administre a peut-être pour effet d'annihiler toute énergie en même temps qu'elle ronge l'organisme. Bref, ceci étant, et nous ne pouvons qu'accepter le fait accompli, notre devoir est de soustraire Gilles à ses bourreaux.

— Il me paraît difficile de l'enlever du château sans en avertir son grand-père.

— Evidemment, admit Antoine, l'air soucieux. Mais comment justifierons-nous ce brusque changement de programme ?

— En lui disant la vérité, tout simplement. Il est impossible de laisser ce malheureux vieillard vivre à côté

Commencé dans l'édition du 1er septembre 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

d'une aventurière qui tente d'empoisonner son petit-fils. Nous devons l'éclairer sur sa nature véritable.

— Ce serait précipiter un double dénouement. Se voyant démasqués, Chu-en-li et sa complice risquent d'achever Gilles et cette révélation brutale tuera le vieux marquis dont le cœur, je te l'ai dit, est loin d'être brillant... Non, mieux vaut mettre d'abord le jeune homme à l'abri. Après sa majorité, quand il sera en possession du secret de Roquesaltes, nous aviserons. Qui sait si, d'ici là, ces misérables ne se seront pas trahis eux-mêmes ?...

### XIII

**P**ATRICE, malgré son désir de rentrer à Roquesaltes avant la nuit, fut surpris par le crépuscule alors qu'il se trouvait encore tout près de Saint-Chély.

Dans ces gorges sauvages encaissées entre des falaises abruptes, l'obscurité venait plus vite que dans la plaine et malgré le train rapide qu'il imprimait à Jupiter, le jeune homme se convainquit bientôt qu'il trouverait la nuit profonde sous les arbres de la montée.

Il ne s'en soucia pas outre mesure. Le chemin carrossable, plus long que le petit sentier, était aussi beaucoup plus large, plus découvert et ne comportait aucun obstacle. Le tout était d'aller lentement, mais il avait en tête assez de pensées de toutes sortes pour ne pas s'ennuyer le long du trajet.

Dès qu'il eut quitté la grande route, il ralentit l'allure de Jupiter et le laissa marcher de lui-même, se fiant à son instinct qui le ramènerait vers l'écurie chaude et le râtelier bien garni.

Il faisait beau, mais assez froid. Le ciel noir brillait de millions d'étoiles et il émanait de tous ces astres une vague clarté diffuse qui permettait tout juste de discerner la blancheur du sol entre les deux haies touffues qui bordaient le chemin.

Patrice rêvait à Aurore, dont le nom seul eût suffi à emplir son âme d'une radieuse clarté. A la pensée d'être aimé d'une aussi délicieuse créature, si belle, douée de tant de charmes, il se redressa, gonflant sa poitrine avec un immense soupir de bonheur. Il savait, avec une certitude inébranlable, que cet amour si pur, si profond, était entré dans son cœur à jamais et pour la vie entière. Aurore était bien la femme élue qu'il prendrait un jour par la main pour la mener à sa mère afin qu'elle bénisse leur union, la femme qui continuerait la lignée des épouses sans taches et lui donnerait des fils pour perpétuer son nom.

Comme il avait hâte de se sentir sûr de l'avenir, comme il aspirait au moment où elle serait dans ses bras, heureuse, soumise, et liée à lui par un lien indestructible.

Tout à ses pensées, il ne s'était pas rendu compte de la fin de la montée. Il était arrivé sur le plateau qui couronnait le piton rocheux où s'élevait Roquesaltes et Jupiter, de lui-même, hâtait le pas sur ce sol plat, plus favorable à la marche.

Brusquement, Patrice le sentit buter sur un obstacle invisible, le cheval trébucha sur ses antérieurs et tomba, envoyant rouler à terre son cavalier surpris par cet incident inattendu. Il put se dégager à temps des étriers, évitant de justesse un coup de sabot et vint heurter rudement un arbre sur le côté du chemin. Fort heureusement, ce fut son épaule qui reçut le choc et non sa tête, car il risquait de s'ouvrir le crâne, tant la secousse avait été violente.

Sur l'instant, il ressentit une vive douleur mais sa première pensée fut pour Jupiter qu'il entendait se débattre à quelques pas de lui.

Se relevant, non sans peine, il essaya de se rapprocher de son cheval mais

dans l'obscurité il risquait fort de recevoir une ruade du malheureux animal. Et par comble de malchance, cet endroit de la route, complètement sous les arbres, était plongé dans une nuit profonde que même la lumière des étoiles ne parvenait pas à percer.

Il allait se décider, en désespoir de cause, à aller chercher du secours, quand il entendit le bruit d'une course précipitée et une voix qui appelait : « Moussu Patrice ! Vous, blessé ! Moi, Sattigui, venir tout de suite... »

L'organe zéayant du petit nègre parut au jeune homme plus mélodieux qu'un chant céleste.

— Viens ici, dans l'allée, attention au cheval.

— Moi avoir lanterne, Moussu.

Et, en effet, il vit une petite lueur dansante apparaître au milieu des bois, comme un feu follet, une flamme jaune qui montait et descendait à chaque bond que faisait Sattigui pour courir à travers les broussailles.

Cette bienheureuse lumière découvrit à Patrice, qui poussa un profond soupir de soulagement, un Jupiter encore tout tremblant de sa chute, mais debout sur ses quatre membres. Seule, une assez profonde plaie à l'un des antérieurs saignait abondamment, attestant la violence du choc.

— C'est extraordinaire, s'écria Patrice, je ne vois rien qui ait pu causer cette culbute. Il n'y a pas de pierre, ni de racines, le sol est plat...

— Moussu, regarde, fit le jeune nègre d'une voix étouffée.

Et penchant sa lanterne, il lui montra, encore enroulée autour de l'arbre l'extrémité d'une cordelette de soie noire, extrêmement fine, mais solide comme un câble d'acier.

Patrice, le cœur grondant d'une colère grandissante, alla jusqu'au chêne qui se dressait de l'autre côté du chemin et y découvrit l'autre bout de la corde meurtrière.

— Ils passent à l'attaque, dit-il entre ses dents, et, cette fois, c'est moi qu'ils voulaient supprimer, cela ne fait aucun doute, je suis le seul du château à être sorti aujourd'hui à cheval. Ils savaient

que je rentrerais par cette route, sinon par la nuit noire, du moins par le crépuscule, et entre chien et loup, cette cordelette tendue au travers du chemin est pratiquement invisible. Nous avons de la veine de nous en tirer à si bon compte, mon vieux Jupiter.

Il voulut lever le bras pour caresser la croupe du cheval, mais son mouvement à peine esquissé s'acheva dans une grimace de douleur. Il se rendit compte alors que son épaule droite meurtrie lui faisait un mal atroce et il dut s'appuyer quelques secondes sur Sattigui pour reprendre son souffle.

— Toi blessé, Monsieur ? demanda le garçon, reprenant, dans son émoi, le tutoiement qui lui était familier.

— Oui... J'ai heurté l'arbre en tombant. Mais ce ne sera rien, ne t'inquiète pas. Reste à côté de moi pour éclairer la route, je vais mener Jupiter par la bride.

Saisissant les rênes de sa main valide il se mit en marche, traînant le cheval derrière lui, Sattigui à quelques pas devant, balançant sa lanterne au bout de son bras.

Malgré la douleur lancinante qui traversait son épaule comme un trait de feu, Patrice réfléchissait rapidement et il était de plus en plus convaincu que ce lâche attentat avait été dirigé contre lui. C'était donc que Chu-en-li et sa complice entendaient brusquer le dénouement et voulaient se débarrasser d'un témoin trop clairvoyant.

A cette idée, il pressa le pas, saisi d'une frayeur subite.

Aurore était seule au château, en l'absence des domestiques partis dans leur famille ou chez des amis en cette journée de fête. Elle était seule avec un vieillard aveugle et un malade condamné à mort par des meurtriers implacables. L'épargneraient-ils s'ils la trouvaient sur leur chemin ?

Une folle inquiétude qui grandissait de minute en minute serrait le cœur de Patrice. Que s'était-il passé en son absence ? Qu'allait-il trouver à son arrivée ?...

Aussi, à peine parvenus devant la grande porte, il se tourna vers Sattigui

dont les bons yeux ronds brillaient à la lueur de la lanterne.

— Te charges-tu de conduire Jupiter à l'écurie ?

— Oui, Moussu Patrice.

— Tu le feras boire, tu chercheras un linge bien propre et tu banderas son genou. Dès que Benoît rentrera, dis-lui de regarder la plaie. Tu as bien compris ?

— Oui, Moussu Patrice. Moi, tout faire bien !

Rassuré de ce côté, il monta en vacillant de fatigue, les marches de l'entrée et poussa la grosse porte. Elle s'ouvrit sans peine, montrant le vestibule voûté, l'escalier avec sa rampe de fer forgé, le bahut de chêne où était posé le flambeau à trois branches allumé par Martin dès que tombait la nuit.

Tout semblait paisible. On n'entendait que le tic-tac régulier de la pendule dont le balancier de cuivre oscillait dans sa gaine de bois.

Patrice regarda les aiguilles machinalement. Il n'était que huit heures et il en fut étonné, car le trajet lui avait paru interminable.

De la cuisine lui arrivaient un bruit étouffé de vaisselle, un murmure de conversations...

Il respira plus facilement, soulagé soudain d'une angoisse incoercible. Il ne s'était donc rien passé de tragique ou d'anormal, puisque la vie continuait son rythme journalier.

Il n'avait plus qu'une envie, qu'un besoin : voir Aurore, lui parler, entendre sa voix, serrer ses mains, s'assurer qu'elle était bien là, vivante, intacte et se rafraîchir l'âme à son sourire tendre. Il voulait courir, aller vite, mais cette douleur à l'épaule le paralysait, provoquait en lui une sorte de nausée et faisait danser devant ses yeux un brouillard rouge.

Il se mit à gravir les marches de l'escalier, lentement, en s'accrochant à la rampe de sa main valide, trouvant de minute en minute les degrés plus hauts, plus pénibles et s'élevant de sentir son front se couvrir d'une sueur froide qui coulait le long de ses joues.

Aurore sortait de la chambre de Gilles où elle était restée tout l'après-midi et descendait à la cuisine pour voir si Rosalie était rentrée, quand elle entendit des pas lourds et hésitants monter l'escalier.

Etonnée, elle se pencha sur la rampe, reconnut Patrice avec un sursaut de joie et allait l'appeler, quand elle resta saisie, le souffle coupé par l'aspect inusité qu'offrait le jeune homme.

Lui, toujours soigné dans sa mise, arborait une redingote couverte de poussière et de boue séchée, dont une des manches s'ornait d'un énorme accroc à l'épaule.

Ses cheveux blonds emmêlés tombaient sur son front, son jabot de linon pendait, tout déchiré, sur les revers de son costume.

Et que dire de cette marche hésitante, traînante, si peu conforme à son habitude de gravir les degrés deux par deux, comme un collégien, avec une souplesse de jeune fauve ?

— Patrice, appela-t-elle à mi-voix, la gorge serrée par l'inquiétude.

Il leva la tête, une immense expression de joie, de soulagement se répandit sur son visage fatigué. S'appuyant au mur, il leva la main et sourit pour la rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, Aurore, fit-il, je suis tombé de cheval comme un débutant et je me suis démolie l'épaule. Mais ce n'est rien du tout... une bonne nuit de repos arrangera ce bobo très vite...

Elle était déjà près de lui, haletante, tremblante et passait son bras sous le sien.

— Je vais vous conduire à votre chambre, appuyez-vous sur moi. Mon

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3 | 6 | 2 | 4 | 7 | 3 | 5 | 8 | 2 | 6 | 4 | 3 | 7 | 5 | 2 | 8 |
| U | V | P | F | J | N | U | T | L | O | A | E | O | N | A | O |
| 8 | 5 | 3 | 6 | 4 | 7 | 2 | 8 | 3 | 8 | 4 | 6 | 2 | 5 | 3 | 7 |
| U | L | N | U | I | I | C | T | O | V | T | S | E | O | U | E |
| 6 | 5 | 2 | 7 | 3 | 8 | 4 | 6 | 2 | 7 | 3 | 5 | 4 | 2 | 3 | 6 |
| E | N | M | E | V | O | E | T | E | T | E | G | S | N | L | E |
| 8 | 4 | 2 | 5 | 3 | 6 | 2 | 8 | 4 | 3 | 6 | 2 | 5 | 4 | 3 | 7 |
| U | D | T | V | L | S | S | E | E | I | A | O | S | P | A |   |
| 8 | 3 | 6 | 2 | 7 | 4 | 3 | 8 | 5 | 2 | 6 | 3 | 4 | 7 | 2 | 6 |
| S | R | D | V | R | H | O | O | Y | A | E | S | E | G | N | A |
| 8 | 4 | 6 | 3 | 7 | 5 | 2 | 8 | 4 | 3 | 6 | 5 | 2 | 4 | 3 | 7 |
| U | U | L | P | E | A | T | R | R | E | I | G | A | E | R | N |
| 8 | 4 | 2 | 6 | 3 | 7 | 4 | 2 | 6 | 3 | 8 | 2 | 5 | 3 | 2 | 6 |
| I | U | G | S | I | T | X | E | T | T | T | U | E | E | X | E |

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Dieu, que vous êtes pâle... Vous souffrez, Patrice ?

— Un peu, mais beaucoup moins depuis que vous êtes là. Il ne s'est rien passé ? Vous n'avez aucun mal ?

Elle le regarda, un peu inquiète, sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?... Non, il ne s'est rien passé. Je suis restée près de Gilles pendant votre absence. Là, asseyez-vous, fit-elle en l'installant dans un fauteuil près de la cheminée, je reviens dans un instant.

Il obéit, laissa aller sa tête contre le dossier, ferma les yeux, épuisé, mais heureux. C'est alors qu'il comprit combien il avait tremblé pour elle, à quel point Aurore lui était chère, et que sa blessure si douloureuse fût-elle, ne l'avait pas fait autant souffrir que l'idée qu'elle était peut-être en danger.

Tout ce qui suivit ne lui laissa qu'un souvenir assez confus.

Il vit Martin s'affairer autour de lui, il sentit qu'on le déshabillait et il entendit, comme dans un rêve, l'exclamation étouffée d'Aurore quand elle vit la plaie toute saignante de son épaule. La tiédeur de l'eau lui fit reprendre, pendant un instant, toute sa lucidité.

Il sourit à la jeune fille penchée vers lui, qui lavait avec douceur l'assez profonde déchirure causée par son choc contre l'arbre.

— Attention ! Monsieur, dit une voix qu'il ne connaissait pas, je vais vous faire mal, mais ce sera vite fait.

Deux mains saisirent son bras et, brusquement, avec un cri qu'il ne put retenir, il sentit son épaule comme disloquée par une torsion qui lui sembla se répercuter dans tout son corps. Il sombra dans une demi-inconscience et ne se réveilla que dans son lit, après un temps qu'il ne put apprécier.

Tout était calme dans la chambre. Le feu brûlait dans la cheminée, la petite flamme de la veilleuse tremblait dans son vase de porcelaine.

La mémoire lui revenant, Patrice porta la main gauche à son épaule blessée. Il la trouva soigneusement bandée, son bras était maintenu contre sa poitrine par un mouchoir de toile passé autour de son cou et, à part la légère brûlure causée par la plaie, il ne ressentait plus aucune douleur.

Au bruit des draps remués, une ombre qui somnolait dans un fauteuil près du feu, se leva aussitôt et vint près du lit.

— Vous souffrez, Monsieur Patrice ? demanda la voix assourdie du vieux Martin.

— Plus du tout, c'est extraordinaire. Que m'a-t-on fait ?

— Vous pouvez dire que vous avez de la chance. Le frère de Rosalie l'avait accompagnée jusqu'ici et Mademoiselle lui avait offert, très aimablement, de passer la soirée au château. Or, le brave Siméon est le meilleur rebouteux de toute la région. Pensez qu'il y a des gens de Toulouse, de Carcassonne et de plus loin encore qui viennent se faire soigner par lui.

« Il a vu tout de suite que vous aviez le bras démis et, ma parole, il vous a remboîté ça en un tour de main.

— Je me souviens, fit Patrice avec une grimace. J'ai cru qu'il voulait m'arracher le membre, le gaillard ! En tout cas, je ne sais ce que me réserve l'avenir, mais pour l'instant, c'est merveilleux, je ne souffre plus du tout. Seulement, me voilà avec mon bras droit immobilisé et pour combien de temps ?

— Siméon dit que ce ne sera pas long, d'ailleurs il reviendra vous voir aujourd'hui, ne serait-ce que pour tranquilliser Mademoiselle qui l'a traité de tous les noms quand il vous a fait crier, bien involontairement, et s'est mise ensuite à pleurer toutes les larmes de son corps en vous voyant sans connaissance.

— Ma pauvre Aurore... murmura Pa-

trice, attendri. Il ne cherchait pas à cacher à ce brave homme clairvoyant la tendresse infinie qui faisait trembler sa voix. Leur amour était trop évident, il éclatait trop aux yeux lucides pour qu'on puisse plus longtemps le dissimuler.

— Martin, reprit le jeune homme, vous pouvez me laisser seul maintenant. Je ne risque plus rien et si vous êtes assez bon pour me monter une tasse de lait ou un bol de bouillon, je sens que je vais m'endormir comme un loir jusqu'à demain. Mais, ajouta-t-il en le retenant par la manche et en baissant la voix, instinctivement, il ne faut pas laisser M. Gilles tout seul. Vous connaissez nos inquiétudes, Martin, je vous dirai plus longuement tout ce que nous craignons pour lui. Pour l'instant, sachez que mon accident qui aurait pu avoir des suites beaucoup plus graves, a été préparé de main de maître.

Il mit brièvement le majordome au courant de l'attentat manifestement dirigé contre lui. Le vieux Martin, horrifié, promit à Patrice de s'installer sur le sofa de la chambre de Gilles et de condamner avec un meuble la petite porte du couloir.

La nuit fut calme. Le jeune secrétaire se réveilla assez tard dans la matinée après un sommeil réparateur. Il était un peu moulu et courbaturé, mais son épaule ne le faisait presque plus souffrir.

Néanmoins, après de longues réflexions, il résolut de ne pas faire état de son amélioration sensible, au moins ostensiblement. Mieux valait garder un bras en écharpe et paraître ainsi physiquement handicapé aux yeux de ceux qui guettaient dans l'ombre.

Done, sa toilette faite avec l'aide de Martin qui était venu le rassurer sur l'état de Gilles, il remit le grand foulard de soie qui servait à soutenir le membre malade et parut ainsi devant Aurore qui l'attendait dans le couloir.

— Patrice, fit-elle en s'avançant vers lui vivement, comment vous sentez-vous ? Ah ! j'ai tellement tremblé pour vous...

Il jeta autour d'eux un regard prudent, puis ces yeux rieurs revinrent se poser sur le visage pâli qui se levait vers le sien.

— Je vais le mieux du monde, souffla-t-il tout bas, et si je ne craignais d'être surpris, je vous le prouverais sur l'heure en vous serrant dans mes bras. Mais, ajouta-t-il tout haut, j'ai beaucoup souffert cette nuit et sans mon épaule incapable du moindre mouvement.

Aurore, étonnée, ouvrait des yeux incompréhensifs...

La vue de Chu-en-li, passant dans le couloir, sa natte battant son dos et les mains chargées de paquets, lui fit saisir la raison de ce langage à double sens.

Justement, le Chinois venait de faire tomber son panier rempli de légumes et s'affairait à les ramasser, à quelques mètres à peine des deux jeunes gens.

— En vérité, s'écria-t-elle, avec un rapide clin d'oeil à Patrice, je suis désolée de ce que vous m'apprenez, je pensais que ce rebouteux dont on dit tant de bien...

— Un charlatan, voilà ce qu'il est ! Il m'a fait horriblement souffrir et je n'ai pu trouver le sommeil une minute. Croyez-vous, mademoiselle, que je suis encore à me demander ce qui a causé cette chute ? Jupiter a pourtant le pied très sûr...

Chu-en-li, ayant fini de ramasser la dernière carotte, reprit l'anse de son panier, se releva et passa tout à côté des jeunes gens, avec un profond salut et les marques d'un respect servile.

Tant qu'il fut en vue dans le couloir et jusqu'au moment où ils entendirent se refermer la porte qui menait aux appartements privés de Thy-ah, Patrice

et Aurore continuèrent leur conversation sur le même ton. Mais dès qu'il se fut assuré de sa disparition, le jeune homme se baissa et posa un long baiser sur les lèvres de sa fiancée.

— Au diable cette figure jaune, s'exclama-t-il. J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais, j'avais envie de le coiffer de son panier !

— Il me fait peur, Patrice. Il a l'air si faux, si cauteleux...

— Bah ! dans quelques jours, le plus tôt possible, Gilles sera en sûreté. Dès que Soubeyran nous fera signe, nous l'embarquerons rapidement dans une voiture...

— Et grand-père ? Vous ne pouvez emmener Gilles sans lui en parler.

— Nous l'aviserons une heure avant, pas davantage, pour qu'il n'ait pas le temps de faire part de nos projets à sa chère épouse. S'il fait des difficultés, tant pis ! Nous lui dirons la vérité, s'il le faut, mais nous devons sauver votre frère, c'est la seule chose qui compte.

Le marquis de Roquesaltes accueillit son secrétaire avec de grandes marques de sympathie. Aurore et Martin l'avaient mis au courant de l'accident en apparence inexplicable survenu à Patrice, sans toutefois lui en révéler la cause qu'ils ne connaissaient que trop bien. Il s'informa de son état avec beaucoup d'intérêt, lui offrit de faire chercher le Dr Soubeyran ou même un chirurgien s'il le jugeait utile. Patrice, tout en maintenant la fable de la douleur persistante et de son incapacité à remuer le bras, déclina son offre en l'assurant que le temps et le repos seraient les meilleurs des remèdes.

Ne pouvant écrire, puisque sa main droite était immobilisée, il se contenta de lire à M. de Roquesaltes quelques parchemins mis de côté et dont ils n'avaient pas encore pris connaissance. La matinée se passa donc paisiblement.

Gilles, que Patrice alla voir après le déjeuner, avait bien meilleure mine. Il s'exerçait même à faire quelques pas dans sa chambre et paraissait tout heureux de ces progrès inespérés.

Mais son visage se rembrunit quand M. de Bramont lui fit part, à voix basse, de l'attentat dont il avait été victime et dont il avait échappé par un vrai miracle.

Mieux valait qu'il sache la vérité. Cette nouvelle offensive de leurs ennemis ne pouvait que l'ancrer dans sa volonté de quitter Roquesaltes au plus tôt.

— J'ai donné des instructions à Martin, continua Patrice, de la même voix assourdie, pour qu'il prépare vos valises sans éveiller l'attention de quiconque. Pour un départ rapide un simple sac de nuit suffira. Une fois que vous serez à l'abri, les bagages suivront sans difficultés.

— Et vous pensez que ce sera... bientôt ? Ne me méprisez pas trop, Patrice, mais j'ai tout à la fois hâte de m'enfuir et... une sorte de regret, de mélancolie absurde à l'idée de « la » quitter.

Il baissait la tête, triturant de ses doigts nerveux la cordelière de sa robe de chambre.

— Si vous saviez ce qu'elle a représenté pour moi pendant deux ans... reprit-il d'une voix sourde. Pour moi, jeune étudiant jamais sorti de sa province, élevé sévèrement, confiné dans un monde aux règles strictes, aux limites étroites, Thy-ah fut la révélation fulgurante d'une beauté dont je ne concevais même pas qu'elle pût exister. Le luxe inouï dont l'entourait mon grand-père, son exotisme, ses toilettes, le contraste étrange qui règne entre son type asiatique et ses yeux couleur d'eau claire, jusqu'à cet accent chantant, un peu nasillard, tout me semblait merveilleux, adorable ! Elle sortait pour moi d'un livre de contes aux riches enluminures avec ses oiseaux brodés, ses chats et son kinnary-

vina dont le nom barbare et les sons aigres me plongeait dans une sorte d'extase... Je sais maintenant, ajouta-t-il avec un soupir, ce qui se cache de fausseté, de cupidité, sous ces apparences trompeuses. Mais, au moment de quitter pour toujours celle qui enchantait mes premiers rêves d'adolescent, de tourner cette page d'un beau livre que je ne lirai plus... j'éprouve une tristesse amère. Vous devez me trouver un peu fou, Patrice ?

— Non, mon pauvre ami, répondit le jeune homme en posant affectueusement la main sur son épaule. C'est un sentiment humain que de regretter sa jeunesse et somme toute, du jour où vous serez libre, détaché à jamais de son influence néfaste, vous vous sentirez un homme. Croyez-moi, cela a bien son prix, aussi.

« Quant à vous dire, reprit-il en baissant la voix, la date de votre départ, je ne le puis, car tout dépend d'Antoine. Il veut venir vous chercher lui-même et vous savez combien il est occupé par ses malades en cette saison.

Deux jours passèrent sans que Soubeyran donnât signe de vie.

Patrice ne souffrait plus de son bras et pouvait parfaitement s'en servir. La plaie, assez superficielle, se cicatrisait rapidement. Néanmoins, il gardait son écharpe et affectait en public d'être toujours immobilisé par sa blessure. Pourquoi cette attitude ? Lui-même aurait été assez embarrassé pour en donner une explication satisfaisante. Il lui semblait habile seulement de laisser croire à ses ennemis qu'ils l'avaient mis, en quelque sorte, hors d'état de se défendre.

Le 28 au matin, comme il préparait le travail du jour dans la bibliothèque, en attendant l'arrivée de M. de Roquesaltes, il entendit ouvrir la porte de la chambre aux oiseaux.

Il se contraignit à demeurer le dos tourné, feignant de compulser un dictionnaire devant la fenêtre.

Un frôlement de soie contre sa manche le fit cependant tressaillir et il ne put faire autrement que saluer, en reculant d'un pas, la petite marquise debout devant lui.

Elle ne souriait pas et même, il crut discerner dans ses prunelles transparentes une sorte de tristesse angoissée.

— Mon mari m'a fait part de votre... accident, dit-elle avec une nuance d'hésitation.

Elle avança les doigts, lentement, effleura la main que soutenait l'écharpe, puis remonta le long de la manche jusqu'à l'épaule blessée.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Encore assez, oui, madame, mentit Patrice, sans vergogne. Le choc a été très rude. C'est même un vrai miracle que je m'en sois tiré sans plus de mal.

Il ne quittait pas son visage du regard. Il vit ses yeux se troubler, fuir les siens, se voiler un instant sous les paupières aux longs cils sombres. Avec un soupir, elle laissa tomber sa main, fit quelques pas au hasard, puis revint vers lui qui n'avait pas bougé.

— Pourquoi ne venez-vous plus jamais me voir ? demanda-t-elle sur un ton très bas et passionné. Vos visites étaient ma seule joie dans la vie de recluse qui est la mienne. Je ne devrais pas vous parler ainsi, je le sais... ajouta-t-elle en baissant la tête. Vos femmes d'Occident, celles que vous épousez dans votre monde, sont tenues à plus de dignité. Et nous, en Chine... nous n'avons pas le droit de lever les yeux sur l'homme que nous aimons. Est-ce que cela empêche le cœur de parler, de désirer, de souffrir ? Et puis, que suis-je après tout ? Chinoise, Française ?... Je ne sais plus ! Je ne suis qu'une femme, tout simplement, une femme malheureuse qui voudrait goûter à l'amour, une fois, avant d'être tout à fait vieille.

— Madame, je vous en prie, dit Pa-

trice qui commençait à trouver la situation embarrassante, je ne puis que vous plaindre, mais ne saurais vous écouter, et ne pourrais vous consoler... comme vous l'entendez, du moins...

— Pourquoi, jeta-t-elle avec une violence soudaine... Ne suis-je pas belle et désirable? Quel mal y aurait-il?... — Je suis désolé de devoir vous interrompre. Je ne mérite certes pas la grâce que vous voulez bien faire au modeste secrétaire de votre mari en daignant abaisser vos regards sur lui, mais j'ai de l'honneur et de la loyauté : des idées peut-être arriérées, mais tout à fait inébranlables.

Elle avait reculé d'un pas, et ses joues qui avaient la couleur des roses thé, devenaient pourpres sous l'insulte de ce refus hautain.

— Voilà deux fois que tu m'infliges la honte de me voir repoussée, siffla-t-elle entre ses dents serrées. Je sais pourquoi... Je sais que tu aimes cette petite fille insignifiante, elle est de ta race, de ton sang, tandis que moi, la Chinoise, l'enfant trouvée, je suis tout juste bonne à satisfaire la passion d'un vieillard.

— Ce vieillard, comme vous l'appellez, est le marquis de Roquesaltes, un homme de haute valeur, que je respecte profondément, madame. Il est de plus mon patron et je lui dois l'argent qui fait vivre ma mère et ma sœur. Quant à Mlle Aurore je vous prierais de la laisser en dehors du débat. Dans une conversation de ce genre, le seul fait de prononcer son nom me semble une insulte à sa vertu, madame.

Elle éclata de rire, en rejetant la tête en arrière. Toute couleur avait disparu de ses joues et elle tremblait convulsivement.

— Tant pis pour toi, jeta-t-elle avec un accent de haine indicible. Tu pouvais encore les sauver et te sauver avec eux. Il est trop tard maintenant, Thy-ah ne permet pas qu'on la repousse ni qu'on en aime une autre qu'elle!

Avant que Patrice, vaguement alarmé, ait deviné ses intentions, elle s'était précipitée vers la chambre de M. de Roquesaltes et frappait la porte de toute la force de ses petits poings.

Le battant s'ouvrit aussitôt et le marquis parut sur le seuil.

Il était encore en veston d'intérieur et n'avait pas pris le temps de mettre ses lunettes. Ses yeux à demi morts qui regardaient droit devant eux, étaient pénibles à voir dans cette noble figure aux grands traits aristocratiques.

— Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Qui a frappé?

— Moi, moi, mon cher seigneur, cria Thy-ah en se jetant dans ses bras. Par pitié, songez enfin à me défendre!

— Et contre qui, grand Dieu? Qui vous veut du mal, mon enfant chéri?

Patrice, révolté, comprenant enfin sa ruse, allait parler mais elle lui coupa la parole.

— Cet être infâme, ce M. de Brumont, qui me poursuit de ses assiduités, cherche sans cesse à me tenter, à m'embrasser...

— C'est faux, cria Patrice, hors de lui. Je vous en supplie, monsieur, ne croyez pas...

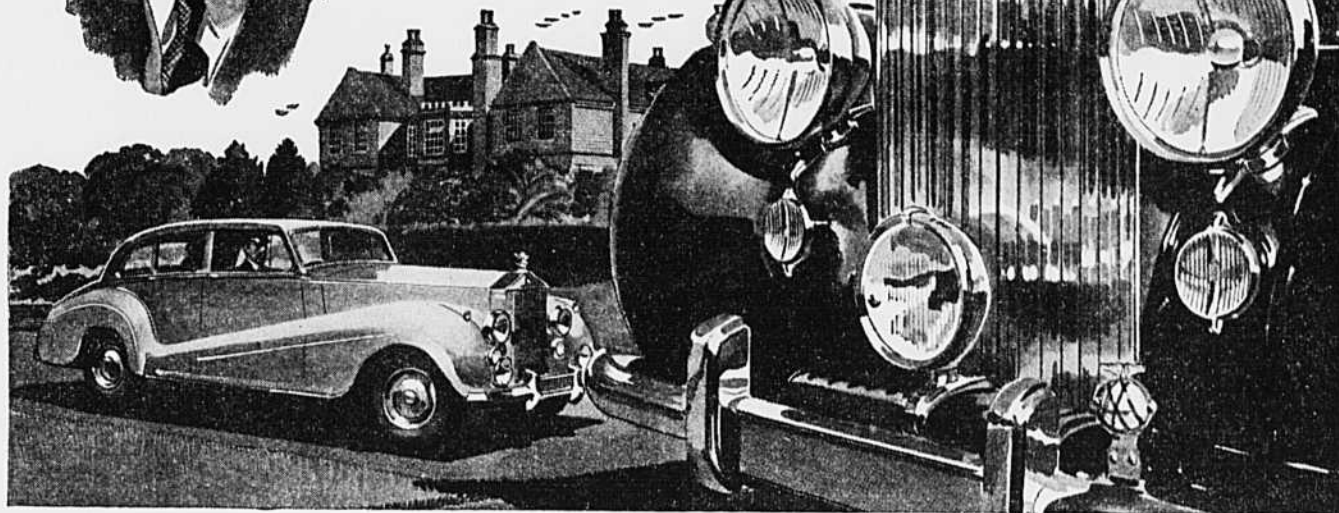
— Et qui dois-je croire, monsieur? répondit le marquis avec hauteur, en se redressant de toute sa taille. Qui, si ce n'est cette pure créature qui vient implorer ma protection? Ainsi, vous, que je traitais comme un fils, que j'honorais de mon affection, de mon estime, vous profitez de mon infirmité pour tenter d'introduire le déshonneur dans ma maison?...

— Je vous jure, monsieur, que je n'ai rien fait pour mériter votre mépris. Il y a là, de la part de madame, une manoeuvre odieuse...

— Taisez-vous, ordonna le marquis d'une voix cassante, n'ajoutez pas la bassesse à l'indignité de votre conduite.



—dit le Dr F. Llewellyn Smith,  
Directeur-Gérant, Division des automobiles,  
Rolls-Royce Limited, Angleterre



**Les experts sont d'accord—**

## Les **Champion** avec la nouvelle électrode Powerfire développent toute la puissance que tout moteur peut fournir

Les constructeurs de bonnes marques d'autos choisissent chaque élément avec un soin méticuleux... font des essais poussés pour trouver quelle marque assure le fonctionnement le plus sûr. Invariablement, ils choisissent les Champion avec la nouvelle électrode Powerfire — parce qu'elles font donner un rendement maximum à chaque goutte de carburant... et augmentent réellement la puissance sur route d'une auto.

Les Champion avec la nouvelle électrode Powerfire peuvent faire exactement la même chose pour votre auto, quelle que soit sa marque ou son modèle. Demandez à votre marchand Champion de nettoyer et de régler vos bougies au bout de 5,000 milles, de poser de nouvelles Champion avec électrode Powerfire, de fabrication précise, au bout de 10,000 milles.

**CHAMPION SPARK PLUG COMPANY OF CANADA, LIMITED,  
WINDSOR, ONTARIO**

— Et ce n'est pas tout, murmura Thy-ah, toujours tendrement appuyée sur l'épaule de son mari. Ce vilain personnage, non content de me poursuivre, de me faire une cour pressante, a su se faire aimer de votre petite-fille...

Patrice se sentait des envies de meurtre et faisait des efforts surhumains pour conserver son sang-froid.

— Monsieur, je vous en prie, une fois encore, écoutez-moi. Oui, j'aime Mlle Aurore...

— N'avez-vous donc ni pudeur, ni respect pour mes cheveux blancs, pour oser m'avouer avec calme cette mons-

truosité? Ainsi, ma femme ne vous suffisait pas? Il vous fallait séduire encore ma petite-fille, une enfant de dix-huit ans!

— Oh! c'est à en devenir fou! gronda Patrice en serrant les poings. Je ne puis pourtant me laisser accuser sans me défendre. Je n'ai en rien démerité, et si mon plus cher désir est de voir Mlle Aurore accepter de devenir ma femme, je n'ai jamais témoigné à Mme de Roquesaltes qu'une indifférence polie. Si elle cherche aujourd'hui à se venger d'une attitude qu'elle juge insultante, il serait inique de faire

retomber sur moi le poids de son amour-propre blessé.

— Qu'osez-vous insinuer? Vous l'entendez, Thy-ah, il ose prétendre... Non, mon amour, ne pleurez pas, je ne puis le supporter. Par égard pour votre mère et pour le nom que vous portez, je consens à ne pas sévir, reprit M. de Roquesaltes, d'un ton sévère. Mais il est bien entendu que vous quitterez ce toit, immédiatement, et sans revoir ma petite-fille.

Patrice sentit la colère, le désespoir l'étouffer. Jamais il n'arriverait à convaincre de son innocence cet homme aveugle, dans tous les sens du terme,

"La qualité et la sûreté de fonctionnement des bougies Champion sont reconnues", dit le Dr F. Llewellyn Smith, "nous les utilisons dans nos autos Rolls-Royce et Bentley."

ÉLECTRODE ORDINAIRE



ÉLECTRODE POWERFIRE

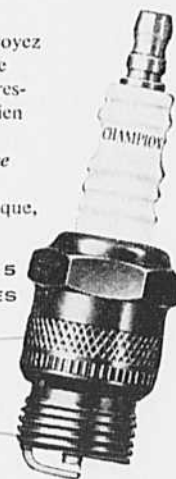


**La nouvelle électrode Powerfire fait la différence!** Les deux bougies que vous voyez ici ont été soumises à un usage identique dans un moteur moderne à haute compression. Remarquez comme l'électrode ancien modèle (à gauche) est rongée et brûlée, tandis que la nouvelle électrode Powerfire de la Champion (à droite) peut encore donner un rendement puissant, économique, pendant de nombreux milles!

RECHERCHER LES 5  
CANNELURES

BOUGIES

**CHAMPION**



si complètement dominé par cette jeune femme rusée, si sûre de sa puissance.

Il eut envie de crier la vérité à M. de Roquesaltes, d'accuser brutalement, de révéler les manœuvres criminelles de Thy-ah et de son complice, le danger que courait Gilles, l'attentat perpétré contre lui. La crainte de ne pas être cru le retint. Dans l'état d'exaspération où se trouvait le marquis, il était à peu près certain que ces révélations ne feraient qu'aggraver sa colère contre Patrice sans ébranler la confiance inébranlable en la vertu de sa femme.

Il prit donc le parti de céder, malgré la rage froide qui blémait son visage.

— Vous avez gagné, madame, dit-il en se dirigeant vers la porte, voilà un adversaire de moins sur votre route. Mais sachez qu'un Brament ne s'avoue pas facilement battu, vous me retrouverez, toujours prêt à vous empêcher de nuire. Adieu, monsieur, puissiez-vous enfin connaître la lumière, dans la nuit qui vous entoure !

Il referma la porte sans vouloir écouter les paroles véhémentes du marquis, indigné de son audace.

Il alla comme un automate jusqu'à sa chambre, s'y enferma à clef et se laissa tomber sur un fauteuil.

« La vipère, grommela-t-il en crispant ses mains sur les accoudoirs, si je la tenais !... Et ce pauvre vieux fou qui ne voit rien, qui ne comprend rien, qui accepte tous ces mensonges comme paroles d'évangile... Mon Dieu ! que va dire Aurore ? Dois-je vraiment quitter le château sans la revoir ? Oh ! non, ce serait inhumain, et peut-être pourrait-elle croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les accusations de cette maudite chatte noire... Il faut au contraire, que je la mette au courant avant que son grand-père la fasse appeler. »

Cette idée le fit bondir hors de sa chambre.

Il descendit les escaliers quatre à quatre et aperçut Martin qui sortait de la cuisine, portant un plateau.

— Où est mademoiselle ? demanda-t-il en baissant la voix. Il faut que je lui parle, tout de suite.

— Je crois qu'elle est sortie, Monsieur. Je l'ai vue passer, il y a un instant, elle avait sa grande cape et un panier au bras.

Patrice était déjà dehors et inspectait le plateau du regard. Ne voyant rien, il s'élança dans les allées, en direction du petit bois, sans se soucier de l'air vif et froid qui traversait sa redingote trop mince.

Il avait bien d'autres soucis que les rigueurs de l'hiver. Voir Aurore, lui parler, la convaincre, se réchauffer à sa tendresse innocente, étaient les seuls desirs de son cœur ulcéré, révolté par le cynisme et l'injustice.

Il parcourut en tous sens le jardin qui s'étendait autour du château, franchit la grille et se trouva dans la solitude balayée par le vent aigre de décembre.

Un soleil pâle essayait de percer les nuages mais il ne pouvait réchauffer l'atmosphère, ni dissiper entièrement le brouillard qui montait de la rivière.

Tout s'estompait à travers cette brume légère qui noyait les lointains, brouillait les formes et transformait le paysage familier en un lieu fantomatique, étrangement irréel.

Patrice, se sachant assez loin du château pour n'être ni vu, ni entendu, avait fourré dans sa poche le foulard inutile et marchait d'un pas vif, appelant Aurore à tous les échos.

Au moment où il commençait à s'inquiéter de sa disparition, il se rappela de sa prédilection pour la chapelle où reposait la douce Héloïse, des buissons de houx qui poussaient dans les allées et, pressant sa marche, il se dirigea de ce côté.

C'est seulement en entrant sous la

voûte des ruines qu'il l'aperçut, debout à côté de la tombe de marbre, occupée à rassembler les tiges des rameaux aux sombres feuilles dentelées qu'elle venait de cueillir. Dans ce jour ouaté, près de cette gisante au blanc visage qui lui ressemblait, avec sa longue cape noire qui tombait jusqu'à terre et ses cheveux soyeux qui brillaient d'un vague reflet blond, elle avait la beauté presque immatérielle de ces anges peints par Fra Angelico, aux traits suaves et innocents.

En entendant un bruit de pas, elle tourna vivement la tête et voyant Patrice arrêté sur le seuil, elle laissa tomber les rameaux qu'elle tenait en poussant un cri étouffé.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que se passe-t-il ? Gilles...

— Non, non, ce n'est rien de tout cela, s'empressa de dire le jeune homme en s'approchant d'elle. Mais... Oh ! mon amour, gémit-il en prenant ses mains, je voulais vous voir, j'avais tant besoin de me rafraîchir à votre pureté, de me convaincre de votre tendresse. Dites que vous croyez en moi, que vous repousserez avec dédain les calomnies infâmes dont on cherche à me salir !

Elle le regardait avec angoisse, effrayée de sa pâleur, de son exaltation, ne comprenant pas le sens de ses paroles.

Elle savait seulement qu'il fallait un motif grave pour altérer à ce point l'optimisme juvénile de celui qu'elle aimait ; elle savait qu'il souffrait, que quelqu'un lui avait fait du mal et son instinct d'amoureuse le dressait, toute prête à le défendre contre la terre entière. Sans se dégager des mains froides qui serraient toujours les siennes elle se blottit contre lui, rejetant en arrière sa tête nue dont les longues anglaises soyeuses ondulaient sur son cou blanc.

— Patrice, mon chéri, vous savez bien que je vous aime. Calmez-vous, dites-moi ce qui vous a mis dans cet état, ma confiance en vous est inébranlable, je vous sais incapable d'une action basse ou dégradante !

Il la serra contre sa poitrine avec emportement, baisant son visage, ses yeux, ses lèvres, et elle se laissait griser par cette frénésie qui n'était, elle le devinait confusément, qu'une réaction toute humaine après un choc trop violent.

— Patrice, fit-elle enfin en se dégageant doucement, il faut m'expliquer. Que s'est-il passé ?

Il la fit asseoir sur un fût de colonne tombé à terre, se mit à genoux devant elle, posa un instant sa tête sur les plis de sa robe, puis la regarda avec une expression désespérée.

— Votre grand-père me chasse, Aurore. Cette Thy-ah maudite... Pour se venger de moi qui venais de repousser une fois encore ses avances sans pudeur, elle m'a accusé de vouloir la séduire.

— Oh !... s'exclama la jeune fille, en portant la main à son visage soudain empourpré. Mais c'est faux, Patrice.

— Bien sûr que c'est faux, cria-t-il, repris soudain par sa colère. Je n'ai jamais dit une parole, ni fait un geste qui puissent lui faire croire à un semblant d'intérêt pour elle. Et c'est justement ce qu'elle ne peut me pardonner. M. de Roquesaltes dont vous connaissez le caractère violent et autoritaire, a cru, bien entendu, tout ce qu'elle lui a raconté et m'a jeté à la porte sans seulement vouloir entendre ma défense.

— Mais c'est infâme ! Je vais aller trouver grand-père et il faudra bien qu'il m'entende...

— Ma pauvre chérie, vous ne savez pas tout. Elle a révélé notre amour à son mari, de telle façon que je passe maintenant aux yeux de votre aïeul pour un séducteur de bas étage qui cherchait à... Oh ! rugit-il en se relevant et en marchant de long en large

sur le sol boueux, je me sens capable de l'étrangler !... Quand je pense qu'elle a osé parler de vous, mon Aurore, si pure, si intacte, que je voudrais placer sur un piédestal pour mieux l'adorer, qu'elle cherche à vous salir en me salissant, je perds la raison. Comment me justifier ? Faire éclater la vérité sans blesser à mort ce vieillard trop confiant ?

— Calmez-vous, Patrice, je vous en supplie. Il est impossible que le mal triomphe toujours. Nous sommes deux pour nous défendre maintenant et vous savez que toute cette boue ne peut nous atteindre. Devant cette mort qui fut trahie elle aussi et qui mourut en pardonnant, je vous jure d'être votre femme, de n'appartenir qu'à vous, je vous redis que j'ai foi en votre loyauté, que je vous aime, Patrice et je suis sûre que Dieu m'entend...

Qu'elle était belle en parlant ainsi ! Ses yeux pointillés d'or avaient un éclat radieux, ils étaient chargés d'une ineffable tendresse et le sourire tremblant qui entrouvrait ses lèvres communiquait à ses traits une douceur bouleversante.

Le jeune homme sentit s'apaiser la colère qui grondait en lui, il eut l'impression que son cœur ulcéré allait se fondre devant tant de beauté, tant d'amour chaste et fort, offerts avec une fierté innocente pour panser les blessures faites à son honneur.

Avec un respect infini, il prit la petite main d'Aurore, y posa ses lèvres, la laissa retomber.

— Je suis tout à fait indigne de vous, dit-il en la regardant d'un air grave, mais vous savez que ma vie vous appartient. Disposez-en comme vous le jugerez bon.

#### XIV

**P**ATRICE rentrait de Saint-Chély où il était allé prendre conseil du Dr Soubeyran, après avoir quitté Aurore. Il avait déjeuné avec son ami, tout en lui contant la désastreuse aventure survenue quelques heures plus tôt qui mettait fin, croyait-il, à tous les espoirs.

Une fois de plus, Antoine l'avait réconforté, lui promettant d'aller trouver le marquis et de lui apprendre, avec beaucoup de douceur et de ménagements, la cruelle vérité. Pour l'instant, il persistait à penser que le départ rapide de Gilles était l'objectif primordial, celui qui devait primer tous les autres soucis.

— Sois bien persuadé, lui dit-il, que Thy-ah n'a agi de la sorte que pour se débarrasser de toi. Le moyen de la corde meurtrière n'ayant qu'imparfaitement atteint son but, elle a cherché un autre stratagème.

— Moins brutal, mais tout aussi déloyal, conclut amèrement Patrice, et qui, lui, a pleinement réussi.

Néanmoins, il revenait de sa visite à Antoine un peu réconforté et bien résolu à lutter de tout son pouvoir contre ces adversaires sournois.

Comme il parvenait à l'endroit où s'amorçait la route menant au château, la vue d'une forme humaine sautant de roche en roche le long du lit de la rivière attira son attention. Retenant Jupiter, il regarda plus attentivement et reconnut la tête crépue du petit nègre émergeant des buissons qui croissaient sur la rive.

Sattigui avait dû également l'apercevoir, car il exécutait des moulinets avec ses bras et lui faisait signe manifestement de venir le rejoindre.

Patrice avait en tête assez de préoccupations pour ne pas se soucier des mimiques du négroïde, et cependant sa curiosité fut piquée par sa présence en cet endroit et ses gestes d'appel.

Sautant de cheval, il l'attacha à un arbre un peu à l'écart du chemin et, traversant la route, il descendit la pente abrupte qui conduisait au lit du Tarn.

Sattigui, enchanté d'avoir été compris, souriait de toutes ses dents et dansait sur place comme une chèvre noire.

— Eh bien ! galopin, l'interpella Patrice, dès qu'il fut à portée de voix, veux-tu me dire pourquoi tu m'as fait venir jusqu'ici ?

— Chut, Moussu, fit le gamin en roulant de gros yeux blancs, toi pas crier. Viens voir quoi Sattigui a trouvé.

Il se fraya un chemin à travers les broussailles et Patrice sur ses talons, il l'amena jusqu'à l'endroit où, sortant de sous l'énorme roche, la résurgence bouillonnait, mêlant ses eaux glacées aux flots verts du Tarn.

Escaladant des pierres moussues, emperlées d'humidité, il désigna du doigt un point dans la paroi lisse et noire où poussaient des capillaires. Patrice, étonné, aperçut une petite porte de fer, toute rouillée, dont la couleur se confondait avec le ton de la roche environnante.

Levant la tête, il vit monter droit au-dessus de lui, l'aplomb vertigineux du piton où se trouvait bâti le château de Roquesaltes, et, couronnant cette assise cyclopéenne, le château lui-même avec ses quatre tours d'angle, dont deux dominaient le vide.

Dans l'une de ces tours il y avait la chambre féérique de Thy-ah, dans l'autre, celle de gauche, directement au-dessus de la petite porte, sa propre chambre.

— Voilà donc, murmura-t-il, où aboutit, je présume, l'escalier dérobé dont Antoine a découvert l'entrée derrière la tapisserie. Comment as-tu trouvé cela ? demanda-t-il à Sattigui, arrêté à côté de lui et attentif à ses moindres paroles.

— Sattigui promène souvent, mais lui pas se faire voir de maîtresse Thy-ah et de méchant Chinois. Alors, moi être là, aujourd'hui...

Et, dans son jargon parfois difficile à comprendre, il expliqua au jeune homme qu'il était descendu près du Tarn avec l'intention de pêcher. Benoît lui avait donné une canne à pêche et appris à trouver des vers. Il était donc assis au bord de l'eau et se préparait à armer son hameçon, quand, à sa grande frayeur, il avait vu surgir Chi-en-li sur la pente qui allait de la route à la rivière.

Blotti dans les buissons, il l'avait suivi des yeux et, à son grand étonnement, le Chinois, qui portait une lanterne, se dirigea vers cette porte, l'ouvrit et disparut, la tirant derrière lui.

— L'as-tu vu revenir ? demanda Patrice, fort intrigué.

— Non, Moussu, Sattigui beaucoup attendre, toujours regarder la porte, personne.

— C'est bien, mon bonhomme, tu as très bien fait de me prévenir. Viens, rentre avec moi, il fait froid au bord de cette eau.

Sattigui en croupe, plus heureux qu'un roi, le jeune homme revint vers Roquesaltes le plus rapidement possible.

Evitant d'attirer l'attention, il laissa Jupiter aux bons soins du petit nègre et passa par les communs pour regagner sa chambre.

Dès son entrée, il jeta autour de lui un rapide coup d'œil, mais rien ne paraissait dérangé. Il fit le tour de sa penderie, ouvrit les armoires, se livra à un examen méticuleux sans déceler le moindre indice d'une visite indésirable.

En dernier lieu, il souleva la lourde tapisserie et découvrit la porte condamnée.

Il aperçut alors par terre, la trace très nette d'un pied et, sur la poussière du bois, quelques gouttes d'huile qui avaient coulé de la serrure et tracé une légère rigole grasse. Il ne pouvait conserver aucun doute. Chi-en-li était passé par là après être sorti du passage souterrain où Sattigui l'avait vu entrer.

Patrice, les sourcils froncés, laissa retomber la tenture et resta songeur, un long moment.

Malgré son réel courage, il lui déplaisait de penser qu'un ennemi pouvait s'introduire dans sa chambre, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et le surprendre sans défense.

La porte ne possédait aucun verrou. Il n'y avait qu'une serrure et Chu-en-li était probablement le seul à en détenir la clef.

Il n'avait même pas la ressource de pousser un meuble devant, car le battant s'ouvrait à l'extérieur. Pour boucher complètement l'ouverture, il eût fallu déplacer l'énorme armoire, tâche que Patrice ne pouvait accomplir seul.

«Après tout, songea-t-il avec mélancolie, en haussant les épaules, que m'importe! J'ai si peu de temps à passer encore au château... Demain, je le quitterai pour ne plus y revenir, peut-être...»

Pour tromper son énervement, son anxiété, il se mit à ranger ses affaires, à préparer sa malle, afin d'être prêt à partir, dès que Gilles serait en sûreté.

Il comptait bien ne pas aller plus loin que Saint-Chély ou même la Malène, pour rester en contact avec Aurore, continuer à veiller sur elle et être prêt à intervenir si elle courait le moindre danger.

La nuit était tombée, et il commençait à se demander comment il pourrait rejoindre Aurore sans attirer l'attention méfiante du marquis, quand on frappa doucement à sa porte.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, Martin, ouvrez, Monsieur, je vous en prie.

La voix du majordome était chargée d'inquiétude...

Quand Patrice, tournant vivement la clef dans la serrure, poussa la porte, il aperçut le vieux domestique, tout pâle et les mains jointes.

— Ah! Monsieur, je crois que vous devriez aller dans la bibliothèque. Mlle Aurore est là-bas et j'entends crier M. le Marquis depuis le vestibule. Il y a aussi Mme Thy-ah avec eux...

Patrice était déjà au bout du couloir. Il ne réfléchissait pas que M. de Roquesaltes l'avait chassé le matin même, que sa présence risquait d'envenimer une situation déjà tendue, qu'il est dangereux d'exciter la jalousie d'une femme dédaignée...

L'idée d'Aurore aux prises avec la chatte noire le remplissait de colère et de dégoût. Si on cherchait à le dénigrer près de celle qu'il aimait, à salir leur bel amour, à le perdre à tout jamais dans l'esprit du marquis, il devait être là pour se défendre et protéger Aurore de toute cette boue.

Comme il approchait de la bibliothèque, il entendit la voix irritée de M. de Roquesaltes.

— N'avez-vous pas honte, criait-il, de parler ainsi à ma femme? Est-ce là tout le respect que vous témoignez à l'épouse de votre grand-père?

— A Dieu ne plaise, monsieur, répondit le timbre frémissant d'Aurore, que je considère madame comme une aïeule vénérée!... Ma grand-mère, la seule, la vraie, est celle dont je garde le souvenir indéfectible et qui sourit avec tant de bonté, dans son cadre, au-dessus de mon lit. Celle-là, que j'ai à peine connue, je l'aime et je la vénère car elle fut la mère de mon père. Madame qui a su capter vos bonnes grâces ne sera jamais pour moi qu'une étrangère, et je dirai même une ennemie qui cherche à détruire mon bonheur par pure jalousie.

— Taisez-vous, ordonna la voix tonnante de M. de Roquesaltes. J'ai jeté à la porte cet infâme séducteur...

— Pardonnez-moi, monsieur, intervint Patrice en ouvrant la porte, je ne suis pas de ceux qui se laissent battre sans rendre les coups. J'ai cédé ce matin, pour ne pas exciter davantage votre

injuste colère, mais mon honneur de gentilhomme exige une explication loyale que vous ne pouvez me refuser.

— Ne l'écoutez pas, mon cher seigneur, dit Thy-ah dont les yeux de verre luisaient de haine. Songez que votre petite-fille est déjà dans les bras de cet homme...

— Cet homme est mon fiancé, madame, et devant Dieu qui m'entend, je jure de n'avoir jamais d'autre époux!

— Aurore, mon enfant, fit le marquis en avançant de quelques pas dans sa direction, je veux bien croire que ta jeunesse, ton innocence ont été abusées. Mais songe que M. de Bramont tout en cherchant à te séduire, essayait aussi de déshonorer ma maison en poursuivant ma femme de ses assiduités.

— C'est faux! proclama Patrice avec force. Je n'ai jamais dit à madame un seul mot d'amour et puisqu'on me force à trahir mon devoir de galant homme, j'ajouterai que c'est elle qui a multiplié les tentatives pour attirer mon attention.

— Supporterez-vous qu'on m'insulte, moi, Thy-ah, nièce de l'empereur de Chine et marquise de Roquesaltes?

— Dois-je redire à votre mari, madame, les paroles que vous avez proférées ce matin même, dans cette pièce?

— Pure invention que tout cela! Vous figurez-vous un instant que mon cher époux vous croira?

Le marquis semblait hésitant. Sa colère soudain tombée, il s'efforçait loyalement, dans la nuit qui le retranschait du monde, de discerner la vérité dans les voix qui l'entouraient.

Malgré la passion tardive qui l'enchaînait à cette ravissante créature, il ne pouvait s'empêcher de distinguer comme une fêlure dans ses véhémentes protestations. Par contre, la confiance immuable d'Aurore, le calme plein de dignité de Patrice, commençaient à ébranler ses convictions.

— Voyons, fit-il d'un ton conciliant, j'ai peut-être eu tort de m'emporter. Vous êtes jeune, M. de Bramont, un peu impulsif et votre conduite trop familière a pu faire croire à Mme de Roquesaltes que vous éprouviez à son égard des sentiments coupables. Si c'est un malentendu à la suite de légèretés sans conséquences, je veux bien passer l'éponge. Présentez vos excuses à ma femme et nous ne reparlerons plus de ce regrettable incident.

— Je suis désolé de ne pas vous satisfaire, monsieur, répliqua Patrice d'une voix glacée, mais je ne saurais m'excuser d'une faute que je n'ai pas commise. Et, au lieu de nous étendre si longtemps sur cette question assez méprisable, veuillez avoir la bonté de demander à madame de quel droit son cuisinier emprunte des passages secrets pour s'introduire dans ma chambre.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire? De quel passage voulez-vous parler?

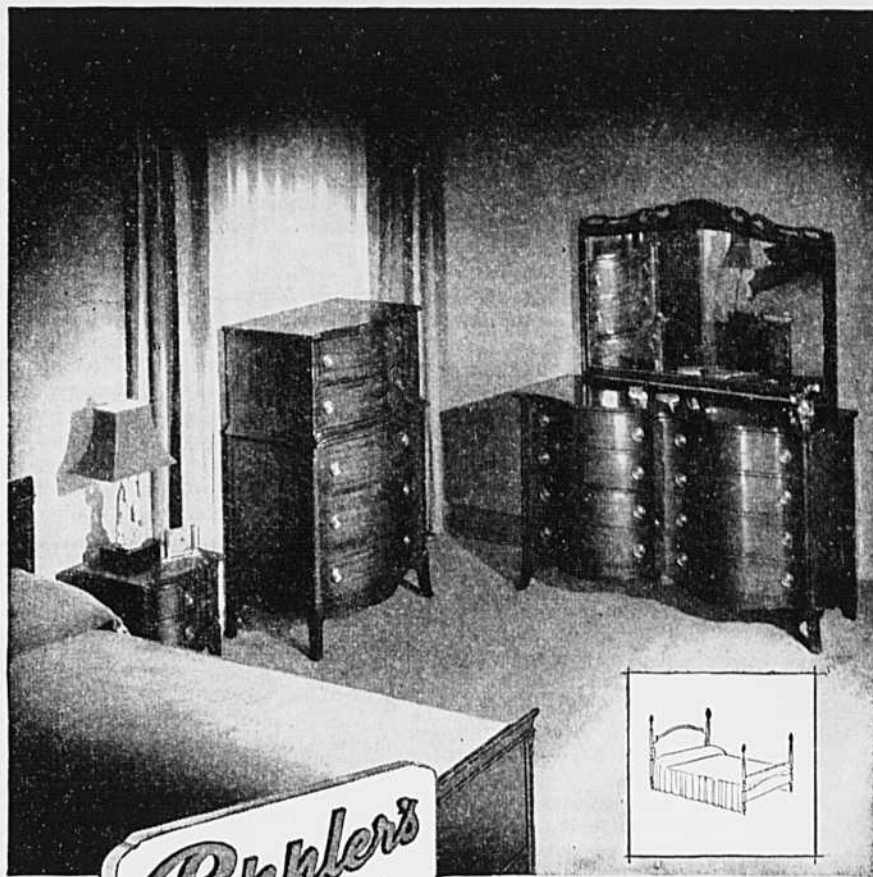
— De la porte qui est dissimulée derrière la tapisserie et qui s'ouvre sur un escalier qui va aboutir près du Tarn, tout à côté de la résurgence.

— Tiens! Vous avez donc retrouvé cette sortie? s'exclama le marquis oubliant dans sa surprise, les disputes de la minute précédente.

— Je présume que Chu-en-li, singulièrement intéressé par ces secrets qui servaient ses desseins, l'avait découverte bien avant moi et qu'il connaît le château beaucoup mieux que vous-même, monsieur. Demandez donc aussi à madame quel but il poursuivait en tendant une corde sur le passage de mon cheval.

Patrice, qui ne quittait pas des yeux le visage pâle de Thy-ah, lut dans son regard de bête traquée une lueur d'épouvante. Il la sentit touchée par cette attaque directe qu'elle n'attendait pas.

(La fin au prochain numéro)



Un charme discret et un style distinctif, joints à une exécution soignée... voilà les caractéristiques typiques de la qualité Peppler's. Quand vous demandez ces meubles de qualité, précisez-en le nom.

Peppler Bros. Co. Limited, Hanover, Ont.

Rayonnez de Santé et Beauté



## Etes-vous déprimée? Nerveuse! Sans énergie!

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

## LES TABLETTES SANO «A»

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO «A»

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

(pour le Canada seulement)

# LES TOURMENTS DU REMORDS

Notre grand feuilleton par MAXIME VILLEMER

No 10

« Oh ! je savais bien vous faire un grand plaisir ; — j'ai voulu d'abord vous laisser dîner, mademoiselle, et j'ai gardé cette lettre pour le dessert.

— Une lettre de Jean !... une lettre de Jean !

Dans ses mains, Raymonde tourne et retourne l'enveloppe — elle n'ose l'ouvrir, tellement son cœur bat violemment.

Elle lit enfin :

\* Raymonde,

« J'arrive ce matin seulement à Alger ; — et dès demain je rejoins mon poste dans le Sud, emportant dans mon cœur votre pensée et votre cher souvenir.

« Quand j'ai quitté le Paradou — ce coin d'Italie où je vous ai abandonnée encore une fois, Raymonde — j'ai senti tout mon être se briser.

« A Marseille, en regardant le grand bateau qui allait m'éloigner de vous, qui allait mettre entre vous et moi toute l'immensité de la Grande Bleue, j'ai éprouvé une des plus grandes peines de ma vie !

« Sur les quais, parmi la foule qui se pressait pour serrer une dernière fois la main de parents et d'amis, en vain je vous ai cherchée !

« L'hallucinante pensée que vous étiez là, tout près de ce navire que déjà la mer balançait, s'était emparée de moi ; — partout autour de moi il me semblait vous voir !

« Ah ! douce illusion, que n'êtes-vous restée en mon âme ! Que ne puis-je vous emporter là-bas, dans les déserts africains, blottie au plus profond de mon cœur ! Douce illusion, reviendrez-vous bercer mes nuits pleines d'insomnies, reviendrez-vous ensoleiller mes songes ?

« Sommes-nous donc séparés pour toujours ? L'amour qu'autrefois vous éprouviez pour moi se serait-il donc envolé ? Ne me rappelez-vous donc pas en France ? L'absence et une menteuse indifférence ont-elles donc tué en vous ces pures tendresses que j'avais eu le bonheur et la joie de vous inspirer ?...

« Et cependant, Raymonde, il y a entre nous de bien douloureux souvenirs : le souvenir de Madeleine, le souvenir aussi de Marcelin — cet enfant que vous me ramènerez un jour... et qui sera peut-être l'obstacle à notre bonheur !

« JEAN DE MORANGIS. »

Raymonde laissa tomber la lettre sur ses genoux. Ses yeux se fermèrent... et sous les cils bruns des larmes glissèrent lentement.

— L'obstacle ! murmura-t-elle ; l'obstacle... l'enfant ! — et c'est moi qui l'aurai dressé entre nous, cet obstacle !

Discrètement Rosa s'était retirée ; et maintenant Raymonde était seule... seule avec la joie qui emplissait son cœur.

Oh ! il l'aimait donc enfin ! — elle l'avait donc conquis !...

Et pendant de longs instants elle resta là, délicieusement émue par l'amour infini qui depuis tant d'années déjà emplissait sa vie !

Commencé dans l'édition du 28 juillet 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

## RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Jean de Morangis échappe de justesse à la tentative d'assassinat de la part de Vilfroy sur l'instigation d'Hubert et de Renault, ses demi-frères. Mais ceux-ci ont réussi en partie dans leurs desseins, car, non seulement le mariage de Jean et de Madeleine échoue, mais celle-ci, pour donner un père au petit Marcelin, consent à épouser Vilfroy qui l'a toujours désirée passionnément. Peu après le mariage, le petit Marcelin disparaît mystérieusement. Seulement, les fiançailles d'Hubert avec Raymonde de Chantemesle sont rompues lorsque celle-ci se rend compte qu'elle aime Jean ardemment. Enfin, Renault, convoitant les millions de sa femme, Hélène, la fait séquestrer sous prétexte qu'elle menace de contaminer son fils, André.

## IV

LS étaient tous deux revenus à Rolleboise — dans ce vieux château désormais en deuil — près du père que la mort du petit André avait abattu, brisé.

Ses fils étaient revenus dans la vieille demeure familiale ; — mais chose étrange, maintenant il paraissait les fuir. A table, dans la vaste salle à manger, où ils se retrouvaient tous à l'heure des repas, un silence glacial régnait, qu'interrompaient seuls le tic-tac monotone et les pas discrets du maître d'hôtel glissant sur les épais tapis.

Pas un bruit du dehors ne pouvait plus émouvoir, ni faire tressaillir ce vieux cœur d'aïeul ; — l'héritier du nom avait disparu à jamais... était mort !

Alors Renault et Hubert, quittant la salle à manger, s'enfuyaient dans le parc, gagnaient la grande allée de tilleuls conduisant à la grille, et se perdaient en pleine campagne. La solitude des routes désertes, des rives de la Seine, des vallées ombreuses, où ils allaient cacher leur effroi, leur plaisait ; — là seulement ils parvenaient à se ressaisir.

— La vie n'est plus tenable à Rolleboise, dit un jour Renault.

C'était un après-midi un peu sombre. Il avait plu toute la nuit, toute la matinée, et il restait dans l'air une humidité pénétrante.

Droit devant eux, marchant un peu à l'aventure, Hubert et Renault poursuivaient leur promenade ; — et sans trop savoir comment, ils se trouvèrent près de Haute-Isle.

Au sommet du coteau la chapelle flamboyait sous les rayons du soleil qui venait enfin d'apparaître ; — et tout près, assis sur les marches de pierre, l'abbé Jésus et Mailloche s'occupaient à confectionner des paniers.

Renault et Hubert passèrent rapidement sans même saluer ce vieux prêtre à cheveux blancs qui poliment s'était découvert devant eux ; — ils passèrent, indifférents et hautains.

Et à Biribi qui se précipitait vers eux, Hubert lança une grosse pierre.

— Ah ! la sale bête, fit-il ; quand donc sera-t-elle crevée !...

— Ce chien te fait peur ? demanda Renault en haussant les épaules ; — il te rappelle une histoire cependant bien vieille déjà, et à laquelle, crois-le bien, personne ne songe plus depuis longtemps.

— Une histoire qui nous a rudement porté malheur ! fit Hubert d'une voix sourde.

Et désignant d'un geste le château de Roche-Noire dont on apercevait la masse sombre se profiler à l'horizon, il ajouta :

— C'est Raymonde qui est cause de tout. Si je n'avais pas aimé cette femme la pensée de tuer notre frère ne me

serait point venue ! Oh ! tuer son frère... n'est-ce pas horrible ? Des années ont passé sur cet affreux drame ; et cependant, aujourd'hui encore, en y songeant je sens mes cheveux se mouiller, mon cœur trembler !

— C'est là un souvenir qui ne s'effacera jamais de ton esprit, parce que les acteurs de l'effroyable tragédie vivent toujours : Vilfroy... Madeleine... Jean — seul l'enfant a disparu !

— Vilfroy ! fit Hubert en tressaillant — Vilfroy !...

— Oui, Vilfroy, qui a épousé Madeleine, cette femme aimée de notre frère ! Quelle folie s'est donc subitement emparée de cette malheureuse ? Ce Vilfroy, ce rustre, cet homme des bois, devenir ainsi le mari de cette superbe fille aux yeux bleus ; quelle chose étrange, incompréhensible !...

— Sans doute Madeleine a voulu se venger de Jean qui semblait l'avoir abandonnée. C'est là une simple hypothèse, j'en conviens, et à moi aussi ce qui s'est passé autrefois me paraît bien mystérieux.

— En y réfléchissant bien je ne serais pas éloigné de croire que la rupture entre Jean et Madeleine a été tout simplement l'œuvre de Laurence...

— Alors elle aurait dû agir plus tôt, fit Hubert en s'arrêtant brusquement devant son frère : les Chantemesle eussent sans aucun doute hâté l'union projetée entre leur fille et moi...

— Raymonde ne t'aimait pas, ne t'a jamais aimé !...

A peine Renault achevait-il ces paroles qu'au débouché d'une clairière une amazone, montant un cheval de race, apparut aux regards des deux hommes.

C'était Raymonde.

Vêtue d'un costume sombre qui lui allait à ravir, coiffée d'un toquet Henri III, avec plume de paon, Mlle de Chantemesle était vraiment adorable.

Soit qu'elle ne reconnût pas les deux frères, soit qu'elle voulût éviter toute rencontre, elle tourna bride, laissant les deux hommes stupéfaits de cette détermination.

— Elle n'a pas désarmé ! fit Hubert dont le visage était devenu d'une pâleur de cire. Elle me hait toujours ; — et, chose étrange, moi je l'adore aujourd'hui comme je l'adorais hier, comme je l'ai sans cesse adorée !...

— Cette femme ne sera jamais à toi... jamais, dit Renault en haussant les épaules.

— Qui sait ?

— Elle aime Jean ; — tout le monde dans la région connaît ce secret d'amour ; tout le monde est persuadé que s'il l'avait voulu, depuis longtemps, notre frère aurait obtenu la main de Raymonde...

— Jean sera-t-il donc toujours sur ma route, toujours sur le chemin de mon bonheur ! murmura Hubert d'une voix sourde. Ah ! si jamais je le re-

trouve, si jamais il revient à Rolleboise... malheur à lui !

— Tu déraisonnes, mon pauvre frère ! Tu n'es plus d'un âge maintenant à t'amoûracher ainsi d'une femme qui ne veut pas de toi. Que diable, pour peu que tu le veuilles, les femmes ne te manqueront pas, toutes plus jeunes et plus jolies que ta Raymonde ; — et je m'étonne que tu désires encore cette évaporée qui se moque de toi.

— Pour posséder cette femme tous les moyens me seront bons, fit froidement Hubert. Ah ! si un jour je me retrouve seul avec elle, je ne fuirai pas comme autrefois ; — elle me céderait... ou je la tuerais !

Le lendemain et les jours suivants, c'est sur la route de Haute-Isle qu'Hubert fit sa promenade habituelle.

« Bah ! pensait-il, je rencontrerai bien Raymonde quelque jour ! »

Mais Mlle de Chantemesle demeurait invisible ; — cloîtrée maintenant à Roche-Noire entre Hélène et Rosa, elle ne sortait que fort rarement.

Un après-midi cependant elle décida de se rendre à Vétheuil pour y visiter une malade à qui elle s'intéressait.

Le temps, très beau le matin, s'était subitement voilé ; et bientôt de gros nuages noirs firent craindre un orage tout proche.

Malgré Rosa qui voulait la retenir, Raymonde se couvrit d'un cache-poussière, jeta sur sa tête un fichu de dentelle blanche, et partit.

Tout alla bien pendant quelque temps. Mais soudain un tourbillon de poussière s'éleva, enveloppant la noble femme tout entière, et des éclairs sillonnèrent les quatre coins du ciel, accompagnés de violents coups de tonnerre.

Puis les nuages crevèrent — et la pluie se fit diluvienne.

Raymonde était brave ; elle n'avait peur ni du tonnerre, ni des éclairs, et volontiers elle eût affronté le plus terrible des orages. Mais en ce moment tragique il lui eût été impossible de reculer ou d'avancer ; un véritable cyclone s'abattait sur toute la vallée, sapant les arbres, dévastant les jardins ; — et tout là-bas la Seine, subitement grossie, déversait sur les rives ses flots tumultueux.

Un instant la noble fille se demanda ce qu'elle allait devenir. Brusquement elle s'arrêta, le visage inquiet, et d'un regard anxieux fouilla les environs, scruta la longue route dévalant jusqu'au fleuve.

La solitude était absolue.

« Décidément, Rosa avait raison, pensait Raymonde ; — j'aurais dû suivre son conseil, et ne pas quitter Roche-Noire aujourd'hui. »

A ce moment quatre heures sonnèrent à l'église de Vétheuil, sonnèrent aussi à une horloge placée au sommet d'une vieille ruine — dernier vestige de ce qui autrefois avait été un château féodal.

— Si je pouvais atteindre ces ruines, je m'y abriterais en attendant la fin de la tempête, dit tout haut Raymonde.

Alors, apercevant devant elle un chemin de traverse, raviné et déjà envahi par les eaux, elle s'y engagea résolument ; — et bientôt les ruines protractrices lui apparurent, toujours debout, bravant depuis des siècles les ouragans.

Là, elle serait en sécurité ; — elle pourrait y rester jusqu'à ce que l'orage cessât. Et en admettant même que

la nuit vint l'y surprendre, Raymonde connaissait suffisamment le chemin pour rentrer à Roche-Noire sans le secours de personne.

Mlle de Chantemesle était bien toujours la vaillante fille que nous avons connue dès le commencement de cette histoire. N'ayant peur de rien, ni des ululations des chouettes qui, dans ces ruines, avaient établi leurs nids, ni des légendes fantastiques que les paysans des environs racontaient, le soir, autour de l'âtre, elle s'élança dans la direction de ces témoins d'âges disparus.

Un ruisseau lui barrait la route; — elle dut l'enjamber pour parvenir à la première salle, sorte de chapelle croulante et humide.

Tout au fond Raymonde remarqua l'emplacement d'un maître-autel, aperçut deux statues auxquelles les bras et la moitié du corps manquaient; — seules les têtes étaient intactes, avec leurs énormes yeux de pierre et leurs traits tellement accentués qu'il eût été difficile de dire si c'étaient des têtes d'homme ou de femme.

« Des saints... ou des saintes », pensait Raymonde en explorant minutieusement du regard tout ce qui l'entourait.

Et elle, artiste dans l'âme, ne pouvait comprendre qu'on laissât ces ruines s'effriter ainsi un peu tous les jours. Ne racontaient-elles pas l'histoire de cette contrée? Chaque bloc de pierre n'était-il point un souvenir d'une époque lointaine, à jamais disparue?

Dans un coin isolé de cette première partie des ruines, une Vierge se détachait d'un pan de mur. Sculptée à même la pierre, elle avait, malgré le temps et l'effritement, conservé toute sa beauté.

— Toutes ces merveilles sont maintenant oubliées, murmura Raymonde; — oubliées... comme moi-même suis oubliée en ce moment où personne n'aurait l'idée de venir me chercher ici.

Assise sur une pierre, elle regarde avec mélancolie l'eau couler dans le ruisseau qui est à ses pieds, elle écoute le coassement des grenouilles dans les bas-fonds — et vers le ciel, toujours d'un noir de ténèbres, elle lève ses yeux très doux.

Et malgré elle, elle ne peut s'empêcher de comparer ce ciel plein de brume au ciel resplendissant de l'Italie, au ciel immuablement bleu de ce petit village de Grimaldi enveloppé de toutes parts par la mer et les monts.

Là, cependant, elle a tant souffert de l'indifférence de Jean!

Oh! les longues journées passées là-bas, dans l'espoir toujours déçu de recevoir des nouvelles du capitaine de Morangis!

Puis enfin, lasse de souffrir et de pleurer, elle avait senti son cœur se fermer peu à peu; — et quand Jean était revenu implorer son pardon, lui avouer son amour, elle ne l'avait point accueilli comme elle l'eût accueilli autrefois...

C'est à toutes ces choses qu'elle songe quand soudain un bruit distinct de pas se fait entendre non loin d'elle.

« C'est Rosa », pense-t-elle.

Elle se lève pour appeler, heureuse de n'être plus seule au milieu de ces ruines que l'obscurité envahit de plus en plus; — mais subitement sa voix se fige dans sa gorge, et ses yeux s'allument d'une lueur d'effroi. Elle veut s'enfuir; mais le ruisseau a grossi, formant devant elle comme une mare.

Instinctivement, elle recule... et ce moment d'hésitation la perd!

A quelques pas d'elle un homme la regarde. C'est Hubert qui, d'un bond, s'élance vers elle.

— Depuis quinze jours je vous attends, je vous suis, dit-il en la prenant dans ses bras. A partir du moment où je vous ai rencontrée à cheval, et où vous avez rebroussé chemin, je n'ai

qu'une seule pensée: vous retrouver, vous revoir!

— Monsieur! fit-elle en se dégageant de cette brutale étreinte, quittez-moi, partez!

« Avez-vous donc perdu le souvenir du dernier entretien que nous eûmes ensemble à Roche-Noire?... »

— Vous serez, ou ma femme... ou ma proie! fit froidement Hubert qui cependant avait reculé de quelques pas.

— Je ne serai ni l'une ni l'autre... je vous hais trop profondément!

— Raymonde!...

— Oui, je vous hais, reprit-elle d'une voix sourde; et j'éprouve pour vous le plus absolu des mépris!...

— Moi, je vous adore! Voyez comme le ciel est plein de ténèbres; — dans une heure, grâce à cette brume, grâce surtout à cet orage qui n'est pas près de se calmer, il fera tout à fait nuit. A ce moment, il n'y aura personne autour de nous, et toutes les maisons de Vétheuil seront closes. Alors — comprenez-vous, Raymonde? — vous serez à moi; à moi; à moi qui vous désire depuis tant d'années, à moi dont vous avez brisé la vie, à moi qui suis devenu une véritable brute!...

« C'est vous, Raymonde, qui m'avez fait ce que je suis aujourd'hui, vous qui m'avez enjôlé par vos coquetteries! Rappelez-vous bien: — vous arriviez de Londres avec des principes d'émancipation qui me surprirent, moi l'homme des bois peu habitué à toutes ces extravagances. Je fus pour vous le premier jouet qui vous tomba sous la main.

« Chaque jour, ou presque chaque jour, je vous rencontrais, tantôt sur les routes, tantôt dans les bois de Rosny, tantôt dans les sentes fleuries... et bientôt ces rencontres habituelles déchaînèrent en moi un amour insensé! Oh! si vous pouviez vous douter de ce que cet amour m'a coûté! si vous saviez ce que j'ai fait pour vous!...

Il était dans un de ces moments psychologiques où les confessions les plus douloureuses, les plus compromettantes

deviennent un allègement à la conscience.

C'est pourquoi la pensée lui vint de tout dire à Raymonde, de lui raconter le crime de la forêt de Rosny — ce crime odieux qu'il avait médité, et qu'il avait fait exécuter par Vilfroy; — mais il hésita... il eut peur!

Et comme il craignait déjà qu'elle n'eût compris ce qui se passait dans son âme, qu'elle n'eût deviné ce secret d'infamie, il recula précipitamment dans l'ombre pour cacher la pâleur de son front, l'effroi de ses yeux!

Mais Raymonde, les regards baissés, ne vit point l'effarement de ce visage; — tous les reproches que lui adressait Hubert lui allaient au cœur, parce qu'ils étaient mérités.

Puis, enfin, elle leva sur lui ses beaux yeux pleins de douceur; et elle dit très bas:

— C'est vrai... toute votre colère était justifiée, car j'ai été inconséquente et coquette; — j'avoue cette légèreté, due à une éducation d'outre-mer.

« Pardonnez-moi, Hubert... j'étais si jeune alors! Mais depuis, j'ai beaucoup réfléchi; avec l'âge, voyez-vous, les choses apparaissent sous un tout autre jour, et bien vite on regrette ce qu'on a pu faire d'irrégulier et de mauvais... »

« C'est mon cas à présent... »

« Maintenant, je suis une vieille fille... et je ne me marierai jamais! Je me suis faite la gardienne d'une malade; et désormais ma seule perspective est de passer ma vie entre Hélène et Rosa. Certains espoirs autrefois caressés se sont à jamais envolés; — vous n'avez donc pas le droit, Hubert, d'être jaloux de ce qui ne peut plus être!...

Elle voulait parler de Jean; — il le comprit... et aussitôt une expression de rage alluma ses yeux.

— Vous avez adoré mon frère, je le sais; — et vous vous seriez follement jetée dans ses bras s'il l'avait voulu, si le souvenir de l'autre — de cette Madeleine Brémont que Jean aimait — n'eût arrêté cet élan...

— Il n'a pas voulu! fit-elle avec beaucoup de douceur. Après la rupture

qui s'est produite entre vous et moi, nous eussions pu être heureux; mais je me suis butée à un roc — à un souvenir peut-être — et pendant de longues années, j'ai été sans nouvelles de Jean...

— Ne l'avez-vous pas revu récemment?

— Je l'ai revu...

— Et maintenant, il vous aime! s'écria Hubert au paroxysme de la colère et de la passion. Et vous, délicieusement émue par cette affection que vous croyiez à jamais éteinte, à jamais perdue pour vous, vous vous donnerez à Jean, vous épouserez mon frère... et c'est ce que je ne veux pas!

Et soudain il se rua sur elle comme une bête fauve. Sur ce visage angoissé, et devenu d'une pâleur de cire, il promena ses lèvres brûlantes — et ses baisers devinrent presque des morsures!

— Je vous aime!... je vous aime!

Brusquement, elle se redressa:

— Ah! misérable!... misérable! s'écria-t-elle. Et, oubliant presque l'injure d'autrefois, je vous parlais comme à un honnête homme! Allez-vous-en... sinon j'appelle au secours!

— Les éclats de la foudre couvriront votre voix, dit-il en se rapprochant tout près d'elle — si près qu'ils sentaient l'un et l'autre leur souffle se confondant.

Il reprit, haletant:

— Tu peux crier, appeler Dieu et les hommes — peu m'importe!

« Quand les secours t'arriveront de la terre ou de l'au-delà, tu auras été à moi... tu comprends... à moi!

Elle voulut fuir; — mais il la retint brutalement, et sur elle ses bras se serrèrent comme un étouffement.

Des heures sonnèrent, résonnant presque lugubrement dans le calme de la campagne — dans ce calme profond qu'interrompaient seuls le bruit cadencé de la pluie et des éclairs, de plus en plus lointains, maintenant, de la foudre.

Puis la nuit vint, épaisse, pleine de ténèbres.

Dans le ciel, quelque peu débarrassé de nuages à présent, la lune brillait par intervalles, éclairant vaguement cet homme et cette femme isolés dans une solitude complète.

La femme, à genoux, implorait d'un regard suppliant l'homme qui, penché vers elle, dévorait des yeux l'adorable visage levé sur lui...

Et au milieu du vacarme de la nature, dans les ténèbres où s'ensevelissaient ces ruines, une voix douce murmure:

— Ayez pitié de moi!... ayez pitié de moi!

Mais l'homme reste insensible à cette prière.

Soudain un cri strident retentit... puis un silence terrifiant se fait!

Des heures s'écoulent.

Maintenant le ciel, balayé par l'orage, apparaît lumineux; des étoiles scintillent dans l'immensité bleue.

Quatre heures sonnent à l'église de Vétheuil.

C'est encore la nuit — mais une nuit qui pâlit peu à peu. Bientôt aux extrêmes horizons une bande de ténèbres se déchire; — et les premières lueurs de l'aurore viennent illuminer les vieilles ruines où s'est déroulé l'odieuse tragédie.

Sur un amas de pierres, Raymonde gît, inanimée. Le désordre de ses vêtements souillés par la pluie et la boue atteste l'âpreté du combat qu'elle a soutenu; — mais vaincue, elle est tombée dans les bras du bandit... et s'est évanouie.

Combien de temps resta-t-elle là? — Des heures... de longues heures.

Seul, le froid du matin la fit revenir à elle; — mais quand elle ouvrit enfin les yeux, elle était seule... Hubert de Morangis s'était enfui, épouvanté.

#### COUPABLE OU NON COUPABLE ?

### CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*Quelle est la portée du témoignage d'un complice, quand, dans ce même témoignage, on relève une erreur d'identification ?*

Le bureau d'une fabrique est visité, la nuit, par des cambrioleurs. On a volé la somme de \$3,000, c'est-à-dire toute la paye que les employés devaient recevoir le lendemain.

La fabrique était protégée par un système d'alarme spécial. Un agent de la Compagnie qui pourvoit le système d'alarme est arrêté et accusé de conspiration pour voler. Il dénonce deux autres individus, qui sont arrêtés à leur tour et accusés du vol.

L'agent accusé de conspiration témoigne contre les deux autres accusés. Il affirme que ceux-ci l'ont questionné à maintes reprises sur les particularités du système d'alarme de la fabrique, de même que sur la date où les employés étaient payés, puis sur l'endroit où l'argent était déposé dans le bureau de la fabrique. Le témoin affirme de plus avoir vu l'automobile des accusés stationnée à proximité de la fabrique, la nuit du vol. Il récite même le numéro du permis de ladite automobile.

D'autres témoins, dignes de foi, affirment cependant que l'automobile en question était garée dans un garage public cette nuit-là, et n'en est pas sortie. Bien plus, le numéro de permis indiqué par le témoin accusateur ne correspond pas à celui de l'automobile suspecte.

*Ce témoignage suffira-t-il à établir ou non la culpabilité des accusés ?*

NON! Plainte renvoyée. Jugement rendu en Cour des Sessions de la Paix, à Montréal, au cours du mois de mars 1956.

Vainement essaya-t-elle de se mettre sur ses jambes... elle ne put y parvenir; — et ce ne fut que longtemps après qu'elle arriva à se ressaisir.

Alors elle s'en alla, quitta ces ruines. Des bergers conduisant les bêtes aux champs, des maraîchers se rendant au marché de Mantes la rencontrèrent... mais ne la reconnurent pas.

Et les carrioles continuaient leur chemin, sans que Raymonde ait rien vu, rien entendu.

Comme une hallucinée, elle se hâta vers Roche-Noire, où elle parvint enfin.

Derrière les volets clos elle aperçoit des lumières, tout un va-et-vient de lueurs indécises; — dans la vieille demeure, chacun est sur pied.

Rosa vient de rentrer. Elle a passé la nuit à la recherche de sa maîtresse; — et, très lasse, épouvantée de l'inutilité de ses démarches, elle est tombée défaillante, sur un siège, près d'Hélène, qu'elle a brusquement éveillée.

Et, dans la chambre close, ce fut entre ces deux femmes, une crise de larmes et de sanglots.

Enfin Raymonde parut; — et, tout de suite, un sourire d'elle rassura Hélène qui, assise sur son lit, l'examinait avec inquiétude.

— Ce n'est rien... tranquillisez-vous, dit Raymonde. La pluie m'a surprise et j'ai dû me réfugier dans une vieille chapelle où j'ai passé toute la nuit. Mais, dès la pointe du jour, j'ai repris le chemin de Roche-Noire; je suis accourue vous rassurer... et me voici.

Elle reprit:

— Donne-moi vite des vêtements secs, Rosa; il faut que je me change complètement.

Cette tranquillité et ce calme rassurèrent Hélène, qui se mit à sourire au milieu de ses pleurs.

— Nous avons eu si peur! dit enfin Rosa qui, jusqu'ici, était restée immobile et silencieuse, si peur... si peur!

— Oh! toi, un rien t'inquiète, ma bonne Rosa.

Raymonde passa dans son cabinet de toilette, se lava, s'habilla à la hâte, et rejeta loin d'elle avec dégoût les vêtements de la veille.

Puis, remise quelque peu, un sanglot de désespoir soulève son sein.

La tête dans ses mains, les doigts crispés dans sa lourde chevelure, elle cherche à se souvenir; — mais dans

son esprit encore plein de fièvre, c'est le chaos, c'est le vide causé par une affolante stupeur...

— Oh! être seule, seule toujours! murmure-t-elle; — me souvenir... et mourir!

Elle se redresse, farouche; un rire étrange, et frisant la folie, crispe ses lèvres devenues blêmes.

— Me souvenir... et mourir! répète-t-elle encore en scandant ses paroles.

Et déjà, sur sa toilette, elle cherche une arme quelconque, des ciseaux, un couteau — tout lui sera bon pour en finir — quand soudain une main de femme étreint la sienne.

— Hélène! murmure Raymonde en reculant de quelques pas.

— Me souvenir... et mourir! avez-vous dit tout à l'heure, fit Hélène d'un ton de douceur triste. Mais pourquoi voulez-vous mourir? Que s'est-il passé dans votre vie? Auriez-vous donc, Raymonde, la lâcheté de vous évader de ce monde menteur et méchant, et de me laisser seule... toute seule.

— Vous avez entrepris une grande tâche, Raymonde... — mais cette tâche n'est point encore achevée... — Quelque douleur que vous éprouviez en ce moment, jamais vous ne souffrirez autant que j'ai souffert, moi... — Mal mariée, seul mon enfant me rattachait à la vie! Dieu me l'a pris... et depuis ce jour inoubliable, toutes mes pensées s'envolent vers ce petit être que je ne reverrai plus jamais!...

— Et cependant je vis! A aucun moment une pensée de suicide n'a hanté mon esprit — et je vivrai aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de me garder sur terre...

— Vous êtes un ange, Hélène; et à un ange comme vous je ne puis dire ma souffrance; — mais vous avez raison, Hélène: je dois vivre... et je vivrai; je resterai près de vous, je vous le promets!

Toutes deux étaient revenues maintenant dans la chambre de Raymonde. Sur un Christ d'ivoire, placé à la tête du lit, Mlle de Chantemesle dirigea ses regards embrumés de larmes; — puis, levant la main vers le divin symbole, doucement elle murmura:

— Je vivrai!... je vous le jure, Hélène.

Mais, malgré toutes les instances de la jeune comtesse de Morangis, qui

voulait savoir, Raymonde de Chantemesle garda son secret...

V

Le lendemain et les jours suivants, Raymonde ne sortit point de Roche-Noire.

Hélène et Rosa s'en inquiétèrent; aussi de la pâleur et de la tristesse de la jeune femme.

Raymonde, cependant, s'efforçait d'être gaie devant elles; mais dès qu'elle était seule, elle retombait dans une profonde mélancolie.

Comme d'habitude, Jean écrivait toutes les semaines; — mais ses lettres demeuraient sans réponse.

Un jour, la lettre de Jean se trouva plus particulièrement pressante; — alors Raymonde se décida enfin à adresser au capitaine de Morangis les quelques lignes suivantes:

« Depuis que je suis revenue à Roche-Noire, mon cher Jean, de grands devoirs m'incombent.

« Je me suis souvenue que mes malades et mes pauvres, depuis si longtemps abandonnés, me réclamaient... et je suis accourue près d'eux, près de ces oubliés.

« J'ai retrouvé l'abbé Jésus et avec lui je me suis concertée pour mieux, et surtout plus vite, secourir ceux qui ont besoin de notre aide.

« N'est-ce point là une noble tâche, et ne trouvez-vous pas, Jean, que depuis trop longtemps je m'en affranchis?

« Je revois donc tous les jours l'abbé Jésus, ce vieillard austère si près de la tombe. Lui seul me console; — quand il parle je sens mon cœur se régénérer et je vois la vie telle qu'elle est, telle surtout qu'elle doit être, avec toutes ses abnégations, tous ses devoirs!

« Maintenant, je suis une vieille, une très vieille fille. Mes cheveux blanchissent, Jean; — tout en moi est changé, et si je n'avais près de moi cette pauvre Hélène que j'ai promise de protéger, je crois bien que je m'enfermerais dans un cloître...

« Autrefois, il y a quelques mois encore, je voyais la vie sous un tout autre jour; — maintenant la vie m'écoeure et tous mes rêves se sont envolés! Je n'ai plus d'illusions; plus rien ne vibre en moi et de l'amour profond que je vous avais voué, il ne me reste plus que le doux souvenir — c'est une chose morte à laquelle il ne faut plus songer!

« Les chagrins de cette pauvre Hélène ont certainement beaucoup influé sur la détresse de mon âme; — ils m'ont ouvert les yeux, m'ont montré la vie telle qu'elle doit être désormais pour moi: une vie toute d'abnégation et de sacrifice!

« Comme je vous l'avais promis, je me suis rendue chez Crovetto, à l'agence du faubourg Poissonnière, et je me suis acquittée de la mission que vous m'avez confiée à Grimaldi, dans ce magnifique jardin du Paradou, où près de vous j'avais presque oublié tout un douloureux passé pour ne voir, pour m'entendre que vous!

« Là, sur cette terrasse ombreuse, entourée de colonnettes de marbre autour desquelles s'enroulaient des géraniums-lierre et des roses, j'ai été bien heureuse en écoutant vos confidences pleines de tendresse. L'amoureuse était dans l'extase, parce qu'elle oubliait le passé, oubliait surtout que cet amour nouveau était édifié sur les ruines d'un amour fini!

« Mais, de ce ciel où je m'étais élevée, je suis retombée brusquement.

« Alors, j'ai interrogé mon cœur et ma conscience... et je les ai trouvés très calmes, l'un et l'autre! Comme vous le voyez, comme vous le savez aussi, Jean, tout passe dans la vie... même l'amour.

« RAYMONDE. »

Quand Raymonde signa cette lettre, quand elle la glissa dans l'enveloppe, sa main tremblait étrangement.

Après avoir écrit l'adresse, elle courut elle-même mettre la lettre à la poste.

— Adieu, mes rêves, murmura-t-elle... je suis vraiment trop malheureuse.

Et pour elle la vie recommença triste et monotone.

Un matin le facteur lui remit deux lettres: — l'une venant de Tunisie, l'autre de Paris.

« Une lettre de Jean! pensa-t-elle; c'est sans aucun doute une réponse à celle que je lui ai adressée il y a quelques jours. »

Elle ouvrit d'abord celle venant de Paris.

Elle lut:

« Madame,  
« Notre affaire est en bonne voie. Avant qu'il soit longtemps — du moins je l'espère — j'aurai de sérieuses nouvelles à vous apprendre.

« CROVETTO. »

— Tout ça, je le comprends, est destiné à me faire patienter, murmura-t-elle tout haut; — qui sait si cet homme retrouvera jamais les traces de ce pauvre petit Marcelin!...

Raymonde serra la lettre de Crovetto dans un bonheur-du-jour placé à portée de sa main; puis elle ouvrit la seconde... celle de Jean.

Et à travers le brouillard qui obscurcissait ses yeux, elle parcourut les lignes suivantes:

« Votre lettre, Raymonde est tombée sur mon cœur comme un coup de foudre; et maintenant encore j'en suis à me demander si je ne rêve point, si je ne suis pas le jouet de quelque effrayante hallucination. Que s'est-il donc passé dans votre vie que vous me cachiez ainsi?...

« Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche; — alors certainement, Raymonde, vous devez être recherchée, adulée! Loin des yeux, loin du cœur, dit un proverbe bien connu; — or, moi, je suis loin, très loin de vous... et vous m'avez chassé de votre cœur!

« Non, Raymonde, vous ne m'avez jamais aimé... autrement vous seriez demeurée fidèle à cet amour!

« Une trop longue attente vous a lassée, me direz-vous; — mais, Raymonde, pouvais-je vous offrir autrefois un cœur encore plein d'une autre?

« Oh! oui, j'ai bien aimé Madeleine; — mais avec les années, avec le temps qui détruit brutalement tout ce qui fut le passé, cet amour n'existait plus en moi qu'à l'état de rêve. C'est vous, Raymonde, qui occupiez toutes mes pensées, c'est vous dont le souvenir me faisait vivre...

« Maintenant, tout est fini!...

« Je ne chercherai point à vous fléchir, je ne vous supplierai pas de revenir à moi; — mais je vous demanderai de rester de bons amis; et je vous demanderai aussi de ne point me chasser de votre vie... qui est un peu la mienne!

« JEAN DE MORANGIS. »

Sur ses genoux, elle laissa retomber la lettre, froissée, trempée de pleurs; — et un soupir douloureux souleva son sein.

— Il croit que je ne l'ai jamais aimé, murmura-t-elle; et pour lui, je serai toujours la femme frivole d'autrefois, aimant le flirt et les hommages! Oh! s'il pouvait savoir... s'il pouvait savoir!

« Quoi qu'il en soit, il prend mieux la chose que je ne le supposais. Les hommes se consolent bien vite — pour eux une de perdue, dix de retrouvées!...

Hélène et Rosa ne virent point, ne comprirent point la détresse profonde

## QUE répondriez-vous?

Q. — Que nous donnent les abeilles?

R. — Le miel, qu'elles cueillent sur des fleurs et déposent dans des alvéoles en cire, de forme hexagonale.

Q. — Que comprend une ruche?

R. — Une reine, des faux-bourdon (qui ne piquent pas) et des ouvrières.

Q. — De quoi est formé le nid de l'hirondelle?

R. — De boue, qu'elle apporte avec son bec et mélange avec sa salive.

Q. — L'autruche couve-t-elle ses oeufs?

R. — Elle les cache dans le sable où la chaleur du soleil les fait éclore.

Q. — Quelle est la première tâche maternelle de la poule?

R. — De couvrir un oeuf durant 21 jours, ne les quittant que peu de temps pour manger.

Q. — Qu'advient-il du cuivre sous l'action de l'air humide?

R. — Il se couvre de vert-de-gris, poison violent.

Q. — Qu'est la céruse appelée aussi blanc de plomb?

R. — Un composé de plomb servant en peinture, violent poison.

Q. — Pourquoi ne peut-on pas fabriquer des ustensiles de table avec du zinc?

R. — Parce qu'il forme avec les acides des sels vénéneux.

de ce cœur de femme ; — Raymonde s'efforça de cacher à tous sa douleur ; et dès lors elle n'eut qu'une seule et unique pensée : rendre les gens heureux autour d'elle...

## VI

UN matin, Madeleine, sortant de la chapelle de Haute-Isle, vit apparaître sur la route Vilfroy, les épaules voûtées, la démarche chancelante.

« Où va-t-il ainsi ? » pensa-t-elle.

A ce moment Vilfroy s'arrêta, comme indécis, ne sachant plus ce qu'il devait faire ; puis Madeleine le vit s'engager dans le petit chemin creux aboutissant à la Seine.

Pourquoi se dirigeait-il ainsi vers le fleuve ?...

Alors, prise de peur, Madeleine se précipita, elle aussi, dans la même direction ; — et bientôt elle parvint sur les bords de la rivière.

Assis sur un talus, Vilfroy regardait l'eau couler, comme hypnotisé par le flot tranquille qui baignait ses pieds ; — il demeurait là, immobile, les regards fixes, les mains croisées sur les genoux...

— Vilfroy ? fit Madeleine en s'approchant.

Et comme il ne répondait point, elle avança tout près de lui, lui toucha l'épaule, et doucement murmura encore :

— Vilfroy ?... Vilfroy ?...

Cette fois, l'homme tressaillit, se retourna.

— Ah !... c'est toi ! fit-il.

— J'étais à Haute-Isle quand tu es passé ; — alors j'ai voulu te rejoindre... et me voici. Si tu le veux bien, nous allons rentrer ensemble.

Péniblement, Vilfroy se leva — il paraissait brisé — et tous deux reprirent le chemin de la forêt.

Pas un mot entre eux maintenant.

En arrivant à la maison, Madeleine prépara le déjeuner, dressa le couvert ; — et comme Vilfroy ne mangeait pas elle s'inquiéta, eut peur.

Puis aussi ce silence farouche l'impressionnait.

— Pourquoi ne parles-tu pas — serais-tu malade ? demanda-t-elle anxieuse.

— Je t'imite, répondit-il. Toi aussi tu restes des jours et des jours sans m'adresser la parole ; — à table, tu t'installas en face de moi, et à peine manges-tu juste de quoi ne pas mourir de faim !

« Depuis des mois — depuis que tu l'as revu, lui, ce noble exécré — j'assiste à cette agonie de tous les jours... et de cette agonie je subis la contagion !

« C'est ce silence, c'est cette solitude, qui nous pèsent à tous deux ! Ah ! si tu voulais, nous nous en irions loin, très loin, — ici, vois-tu, jamais nous ne pourrions oublier...

— Mais il faut de l'argent pour réaliser un tel projet.

— J'en aurai...

Cette réponse imprudente fit frissonner Madeleine. Longuement elle regarda son mari, fouillant cette conscience, scrutant ces yeux ardemment fixés sur elle — et une appréhension s'empara d'elle.

— Oui, reprit Vilfroy d'un ton très calme, je possède d'assez sérieuses économies. Je ne t'en ai jamais parlé parce que je voulais te faire une surprise, te causer une grande joie plus tard — on fait tant de choses, vois-tu, avec de l'argent !...

— Ah ! tu as de l'argent ? fit Madeleine soucieuse.

— Si peu... ce sont mes économies.

La conversation en resta là.

Tandis que Madeleine enlevait le couvert, Vilfroy s'installait dans la pièce voisine.

— Ne me dérange pas, dit-il à sa

femme, j'ai des procès-verbaux à rédiger.

Quand il fut seul il s'assit à sa table de travail et, la tête dans les mains, se prit à songer.

Une révolution soudaine s'était opérée en lui.

Il prit une feuille de papier et écrivit :

« Monsieur Hubert,

« Vous êtes à Rolleboise depuis quel-que temps déjà, je le sais, et cependant vous n'avez point encore jugé à propos de venir me voir.

« Auriez-vous donc oublié que nous avons des comptes à régler ensemble ?...

« Je suis passé ce matin devant le château de Rolleboise, et j'étais presque décidé à y entrer ; — mais j'ai réfléchi qu'il nous serait plus facile de nous entendre ici.

« Je vous donne donc rendez-vous chez moi, demain, entre trois et quatre heures.

« VILFROY. »

« J'enverrai Madeleine chez la cabaretière de Rosny, pensait-il ; — la course est longue... j'aurai donc tout le temps devant moi. »

Il mit la lettre sous enveloppe et partit lui-même la jeter à la poste.

— Tu as terminé tes procès-verbaux ? lui demanda Madeleine comme il sortait de la maison.

— Oui ; et je me rends de ce pas à la gendarmerie.

« Il ment ! pensa la pauvre femme ; — il n'a pas certainement eu le temps de rédiger ses procès-verbaux... »

Alors, passant dans la pièce que Vilfroy venait de quitter, elle inspecta la table de travail du garde, les tiroirs laissés entrouverts ; — mais elle ne remarqua rien d'anormal, et elle allait se retirer quand soudain une feuille de papier buvard attira son attention.

Madeleine compta cinq lignes... et une signature.

— Mon mari vient d'écrire une lettre, fit-elle tout haut, une lettre qu'il est allé jeter à la poste — donc il me cache quelque chose !...

Elle prend la feuille de papier buvard dans ses mains tremblantes. L'encre a laissé des traces profondes qui sous son regard obstiné prennent peu à peu des formes presque nettes. Quelques mots plus distincts lui permettent de deviner les autres ; et bientôt la lettre de Vilfroy est reconstituée dans son entier...

En rentrant chez lui le garde trouva Madeleine très calme.

— J'ai rencontré la cabaretière de l'auberge du Cheval-Blanc, dit Vilfroy ; — elle t'attend demain pour passer la journée avec elle. Sa mère est à Paris, tu lui tiendras compagnie.

— Tu l'as vue ?

— Mais oui. C'est une brave femme qui a été très gentille pour toi quand tu étais malade — il faut s'en souvenir...

— On s'en souviendra, Vilfroy.

La journée se passa sans incident.

Le lendemain, Vilfroy se leva sombre et triste.

Depuis plusieurs jours, la température avait singulièrement baissé. Une pluie fine tombait presque sans interruption, creusant des ornières dans les chemins et les sentiers de la forêt.

Ce jour-là, Vilfroy fit les commissions, aida sa femme dans les travaux du ménage ; — et comme elle ne s'en allait pas assez vite, il s'inquiéta.

— N'oublie pas que tu dois aller à Rosny, aujourd'hui, dit-il.

— Quelle heure est-il donc ?

— Une heure vient de sonner.

— Alors, j'ai encore du temps devant moi, fit Madeleine avec indifférence ; — mais comme je suis prête, je vais partir — tu viendras me chercher ?

— Je te le promets. Ah ! quelle bonne

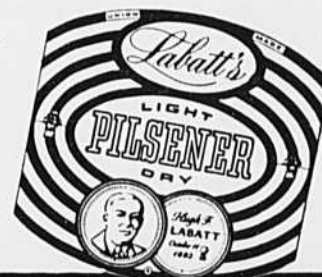


# Soif?

... GOÛTEZ DONC  
UNE PILSENER

Enragez-vous de soif comme un lion qui ne peut trouver de lieu où s'abreuver ? Ne rugissez pas, mais clamez bien fort pour un grand verre de Pilsener Labatt bien froide. Ce breuvage plus léger que les uns... éteint vite la flamme qui vous consume le gosier. Plus sec que les autres... il est vraiment délectable. Quand vous avez le gosier sec, pensez à la Pilsener Labatt—dégustez-la chez vous ou demandez-la à l'hôtel et chez l'épicier.

La seule bière au monde approuvée par les maîtres brasseurs de sept autres brasseries. Faite d'après la formule originale de Pilsen, avec de la levure transportée spécialement d'Europe par avion. Voir au DOS de l'étiquette.



## LABATT

N'Y A RIEN QUI LA BATTE !

partie de blague vous allez faire toutes deux, la cabaretière et toi — je voudrais bien être caché dans un petit coin pour entendre...

« Et moi, pensait Madeleine, je voudrais bien être cachée aussi afin de savoir pour quelles raisons Hubert de Morangis vient ici ! »

Au château de Rolleboise, la lettre de Vilfroy avait causé à Hubert une stupeur profonde.

Depuis la sinistre journée où s'était déroulé le drame de la forêt de Rosny, jamais le garde n'avait ainsi poursuivi son complice.

Hubert avait donc lieu de s'étonner, d'être inquiet.

Tout bouleversée, il consulta sa montre... et partit.

Il lui tardait de savoir...

Quand il parvint à la maison du garde trois heures sonnaient aux églises environnantes.

Sur le seuil de sa demeure, Vilfroy, inquiet, l'attendait.

Sans un mot tous deux pénétrèrent dans la première pièce dont le garde ferma la porte à double tour.

— Que de précautions, fit Hubert d'un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué.

— Soyez tranquille... je ne vous tue-rais pas — l'heure des crimes est passée !...

— Que veux-tu donc de moi ?

— En deux mots je vais vous le dire ; à quoi bon finasser entre nous ?...

— Alors parle...

— Ne vous doutez-vous pas des raisons qui m'ont poussé à vous écrire ?

— Tu veux de l'argent ?

— Oui... beaucoup d'argent. Ma femme s'ennuie ici, dans cette forêt où elle s'étiole ; — alors j'ai décidé de la conduire à Lavacourt, dans la maison où s'est éteint son vieux père ; et j'ai dé-

cidé aussi de la faire voyager, de lui procurer une existence heureuse... Or, pour réaliser ce beau rêve il faut de la galette.

Un sourire de mépris erra sur les lèvres d'Hubert.

— Combien exiges-tu ? demanda-t-il non sans une nuance d'ironie.

— Cent mille francs, pas un sou de moins, dit Vilfroy.

— Cent mille francs ! — Mais où veux-tu que je les prenne ?

— Dans le coffre-fort du marquis de Morangis. Et si vous n'osez pas vous-même crocheter une serrure, guidez-moi cette nuit dans le cabinet de votre père — je me charge de l'affaire, moi... — Ah ! misérable ! voleur !...

— Et vous, qu'êtes-vous donc, sinon un assassin ? N'avez-vous pas promis de payer le crime que vous seul aviez médité ? N'êtes-vous pas venu, au cours d'une nuit qui sera pour moi inoubliable, me tenter, me proposer de tirer sur Jean de Morangis... comme on tire sur un lapin ?

« Et quels arguments n'avez-vous pas trouvés pour me convaincre, pour m'obliger à commettre ce crime ! Vous avez invoqué le nom de Madeleine Brémond, de cette jolie fille que, depuis longtemps déjà — et vous le saviez — j'aimais en silence. En me parlant de l'amour réciproque qu'éprouvaient l'un pour l'autre Madeleine et votre frère vous avez allumé en moi la colère et la jalousie !

« Alors, sans la moindre hésitation, j'ai tiré ! Et pendant tout un jour et toute une nuit, j'ai gardé, là, dans ce lit, un agonisant ! Hanté par l'horrible pensée de l'achever ; — mais une lettre, tombée de la poche de son veston de chasse, le sauva.

« C'était une lettre de Madeleine !

« Angoissé et anxieux, je la lus...

« Il y était question de moi : la jeune femme avouait à son lieutenant l'amour qu'elle éprouvait pour moi...

Hubert gardait toujours un farouche silence.

Vilfroy reprit très bas :

— Et j'ai ajouté foi à ce mensonge ; je n'ai ni compris ni soupçonné le sublime sacrifice que Madeleine vous offrait à tous. Je ne vis qu'une chose, c'est qu'elle parlait de moi, qu'elle m'aimait — et alors pour ce moribond qui me regardait sans colère, j'éprouvai une immense pitié !

— Et ta pitié le sauva...

D'une voix stridente, Hubert reprit, implacable :

— Si Jean était mort, ma vie eût été tout autre ! Moi aussi, j'aurais épousé la femme que j'aimais ; j'aurais eu des millions à ma disposition, et tu aurais pu me demander la forte somme — tandis que maintenant...

— Maintenant, il me faut cent mille francs, dit Vilfroy d'un ton sec et assuré.

— Je ne les ai pas.

— Alors, je parlerai...

— Je t'offre la moitié de cette somme.

— Ce n'est pas assez ; — je veux rendre ma femme heureuse, je veux la mettre pour toujours à l'abri de la misère...

A ce moment, un bruit léger et presque imperceptible se fit entendre dans la pièce voisine.

— Quelqu'un est là, dit Hubert, quelqu'un nous écoute.

— Rassurez-vous, il n'y a personne — un chat sans doute...

Mais pour plus de sûreté, Vilfroy se précipita à la porte, l'ouvrit, et du regard explora la pièce voisine.

Une petite porte donnant sur la forêt était entrouverte.

Vilfroy la poussa ; — puis tous deux, Hubert et lui, examinèrent les alentours, scrutèrent la forêt qui s'étendait au loin, épaisse et profonde.

Mais ils ne remarquèrent rien de particulier.

— Sans doute, cette porte n'était-elle point complètement fermée, dit Vilfroy ; — le vent — ou un chat — l'aura poussée... de là vient le bruit que nous avons entendu.

— Donne tout de même un double tour à la serrure, fit Hubert sur un ton de commandement.

Vilfroy obéit.

Alors, tous deux regagnèrent la salle à manger ; — mais inquiets, néanmoins, ils gardèrent longtemps le silence.

— Maintenant, vous connaissez mes conditions, reprit enfin Vilfroy. Ma femme doit rentrer de bonne heure — j'ai même promis d'aller la chercher. Il faut donc conclure au plus vite cette affaire...

— Je te l'ai dit, et je le répète : je peux te donner cinquante mille francs aujourd'hui.

— Vous les avez sur vous ?

— Non.

— Comment faire alors ?

— Viens les prendre à Rolleboise.

— Mais... le reste ? — car je vous l'ai dit, il me faut cent mille francs.

— Le reste... tu le toucheras à la mort de mon père.

— Vous me signerez un papier ?

— Je te le signerai.

— Alors... tout de suite, si vous voulez bien.

— Donne-moi de quoi écrire.

Vilfroy ne se le fit pas dire deux fois ; — et aussitôt Hubert rédigea les quelques lignes suivantes :

*« Je reconnais devoir cinquante mille francs à Vilfroy — cette somme lui sera payée à la mort du marquis Antoine de Morangis. »*

« HUBERT. »

— Et jusqu'à la mort de votre père vous me paierez les intérêts, au taux de 5 % ?

— Je les paierai.

— Alors, ça va.

Sur ses épaules, Vilfroy jeta son

caban ; puis, suivi d'Hubert, il sortit de la maison.

La forêt était toujours déserte et silencieuse.

Ils obliquèrent à droite et parvinrent bientôt au sentier conduisant au village de Rosny.

De là, ils gagnèrent Rolleboise et pénétrèrent dans le parc du château.

Là, Vilfroy attendit le retour d'Hubert qui était allé demander à Renault de lui remettre séance tenante les cinquante mille francs promis, et exigés par le garde.

Une heure s'écoula ; — puis enfin Hubert rejoignit Vilfroy et lui donna la somme convenue.

Sans un mot, ils se séparèrent.

Satisfait et triomphant, Vilfroy se dirigea vers le village de Rosny pour y prendre Madeleine qui devait l'attendre à l'auberge du Cheval-Blanc.

La nuit commençait à tomber quand il pénétra dans le cabaret.

Mme Vilfroy s'impatientait, dit l'aubergiste, aussi est-elle partie...

— Il y a longtemps ?

— Un quart d'heure à peine.

Puis elle ajouta :

— Elle est d'ailleurs restée peu de temps chez nous.

Vilfroy, préoccupé, n'entendit point cette dernière parole de la cabaretière. Sa pensée était ailleurs ; elle s'élançait

Un monsieur est introduit dans le cabinet du médecin qu'il vient consulter.

— Voulez-vous vous déshabiller, dit le médecin, dans la pièce d'à côté ?

— Excusez-moi, docteur, j'aurais dû vous dire tout de suite que j'ai seulement mal à l'oeil...

— Allons, monsieur, assez de temps perdu, déshabillez-vous immédiatement... Je vous rejoins.

Résigné, le monsieur passe dans la pièce d'à côté, où il trouve un autre homme tout nu.

— Pardon, dit-il, mais est-ce que vous avez aussi mal à l'oeil ?

— Non, dit l'autre. J'étais venu pour réparer le chauffage central.

en plein rêve, en plein bonheur. Avec la somme qu'il rapportait, il pourrait assurer à Madeleine l'aisance, une vie calme et exempte de soucis.

Et c'est le sourire aux lèvres qu'il regagne sa maison, où Madeleine, éperdue, doit l'attendre.

Cachée dans un recoin de la pièce voisine, elle a entendu toute la conversation des deux hommes et dans les taillis qu'elle a traversés pour s'enfuir, elle est tombée évanouie. Son visage est déchiré, et ses mains sont ensanglantées par les ronces qu'elle a rencontrées dans sa chute.

Puis l'ombre est descendue sur la forêt. Dans la fraîcheur de cette ombre, Madeleine s'est remise peu à peu ; — alors, trébuchante, comme ivre, elle est revenue à sa maison qu'elle a trouvée fermée. Sur le seuil, assise sur un banc de pierre, elle a dû attendre le retour de Vilfroy.

Enfin, elle entend ses pas craquer dans la forêt — et son cœur bat à se rompre.

Il la voit... et se précipite vers elle.

— Pardonne-moi de t'avoir fait attendre, dit-il en ouvrant vivement la porte de la maison. Oh ! je le sais, cette rustique demeure, cette forêt, cette profonde solitude, te pèsent, pas vrai, Madeleine ? — Eh bien ! nous allons fuir tout cela... je veux tenir la promesse que je t'ai faite.

Et comme elle se tait, il s'inquiète.

— Voyons, qu'as-tu donc ? lui demande-t-il.

— Mais je n'ai rien ; — j'ai seule-

ment trouvé l'attente un peu longue, voilà tout.

— Que veux-tu, ma chère femme, c'est le métier qui commande. Toujours des rondes à opérer, des procès-verbaux à rédiger ; en ce moment, les braconniers sont légion... et nous sommes responsables de leurs méfaits.

« Le métier de garde n'est pas toujours agréable.

Tous deux pénétrèrent dans la petite salle à manger. Là, Vilfroy alluma la lampe, la posa sur la table et dit gaiement.

— Pendant que tu te reposeras, moi, je mettrai le couvert ; et tout en sou-pant, nous causerons tranquillement.

Elle se débarrassa du fichu de laine qui recouvrait sa tête — et à la faible lueur de la lampe, son visage apparut livide.

— Qu'as-tu donc ? — tu es toute pâle...

— Je ne souffre de nulle part, et je souffre de partout, répondit-elle, en retombant frissonnante, sur sa chaise.

— Tu as peut-être froid ?

— Je suis glacée.

— Alors, attends un peu... je vais allumer le feu. Ah ! cette forêt... en plein été, on y gèle comme en hiver !

Il jeta dans la cheminée une brassée de bois mort qui bientôt flamba joyeusement.

Marius joue aux cartes avec Olive. Il est nerveux — chez lui on attend un héritier.

Brusquement, une voisine vient lui annoncer qu'un Drôle est arrivé. Un moment après — vite Marius, il y en a un deuxième.

Marius dit à Olive :

— Je vais y aller. Cela devait arriver. Je le lui avais défendu de lire Les Trois Mousquetaires.

Tout à coup, Olive jette ses cartes et se met à courir. Marius le rattrape.

— Qu'est-ce qui te prend à te sauver ainsi ?

— Tais-toi. Ma femme attend elle aussi et elle lit Ali Baba et les 40 voleurs !

— Ah ! certes non, reprit Vilfroy, le métier de garde n'est pas toujours drôle ; — aussi, si tu le veux, nous partirons dès demain et nous nous irons loin d'ici — j'enverrai ma démission, et tout sera dit.

— Mais je t'ai déjà fait observer que pour partir, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, fit Madeleine défaillante.

— J'en ai... je possède des économies. Une flambée de colère alluma les yeux de Madeleine.

— Des économies... toi ? fit Madeleine. Allons donc ! — Et comment aurais-tu pu les réaliser jamais, ces économies ? Non, non ; ce n'est pas moi qui ajouterai foi à un tel mensonge !

Peu à peu sa voix s'élevait ; et maintenant un frisson agita le cœur de Vilfroy.

Il dit :

— On ne doit pas raconter toutes ses affaires aux femmes ! J'ai réalisé de sérieux bénéfices dans des spéculations heureuses dont je ne t'ai jamais parlé ; — et maintenant l'argent est là... tiens regarde.

Et devant Madeleine épouvantée par tant d'audace, il tira de sa poche la liasse de cinquante billets de mille que venait de lui remettre Hubert de Morangis.

— Tu vois, il y a là cinquante mille francs ! fit-il triomphant. C'est pour nous la vie heureuse et exempte de soucis. Nous irons nous installer là-bas, à Lavacourt, dans la petite maison de ton père, et notre existence s'écoulera

tranquille et calme, loin du monde et du bruit... Tu auras des fleurs, je cultiverai le jardin ; et chaque jour nous irons nous promener ensemble sur les rives de la Seine.

« Ce projet ne te sourit-il pas, et ne seras-tu pas contente alors ?... »

— Bandit ! fit-elle en se dressant toute pâle devant lui ; — misérable bandit !

Vilfroy se leva, livide.

— Je n'ignore rien ! reprit Madeleine d'une voix si basse qu'elle paraissait lointaine. Sachant que tu avais écrit à Hubert de Morangis de venir te rejoindre ici, je me suis cachée, là, dans la pièce voisine ; et alors que tu me croyais à Rosny, j'ai assisté, invisible, à votre rendez-vous !

« J'ai surpris toutes vos confidences, j'ai appris le crime d'autrefois ! C'est toi qui as tiré sur Jean, sur celui que j'ai follement adoré ! C'est toi, le criminel, le lâche qui dans l'ombre attend sa victime pour la frapper plus sûrement ! Pour de l'argent, tu voulais tuer ; mais tu n'as pu accomplir ton crime — Dieu ne l'a pas permis — et maintenant le châtimement est venu !

— Ah ! s'écria Vilfroy, aie pitié de moi ! Je t'aimais ; et ce n'est pas l'argent qui m'a rendu criminel... c'est mon amour !

— Lâche !... Bandit !...

« Et cet homme m'a tenue dans ses bras !... et je porte son nom maudit ! Pendant des années, j'ai dû subir les caresses de ce misérable ; pendant des années, j'ai dû vivre de sa vie !... »

— Aie pitié de moi !... aie pitié de moi !

Et aux genoux de Madeleine, il se traîne ; il baise le bas de sa robe.

Mais elle ne le voit pas, ne l'entend pas.

Debout maintenant devant la fenêtre ouverte, s'offrant toute à la fraîcheur de la nuit — car elle sent qu'elle étouffe — elle murmure doucement deux noms :

— Jean !... Marcelin !...

Et s'adressant à Vilfroy :

— Tu m'as séparée d'eux à tout jamais... tu es un misérable ! C'est toi aussi qui m'as pris mon enfant ! Oh ! ne cherche pas à nier ce second crime ; maintenant je lis dans ta vie comme dans un livre ouvert. C'est toi qui m'as enlevé Marcelin... tu es un maudit !

Et lui ne peut formuler aucune protestation. Cette accusation, si terrible cependant, semble le laisser indifférent. Il ne comprend qu'une chose : c'est que maintenant tout est fini entre Madeleine et lui ! Sous ses pas, il voit un abîme se creuser ; — et vers cette femme qu'il adore, il tend ses mains suppliantes.

— Aie pitié de moi !... aie pitié de moi !

Elle ne l'entend pas.

Elle regarde le ciel qui se voile, elle écoute les mille bruits de la forêt qui s'endorment... et des lueurs de folie allument ses yeux.

— Maudit !... maudit !...

Et avant qu'il ait pu la retenir, elle s'est enfuie, disparaissant dans la brume du soir, s'enfonçant dans les taillis qui se referment sur elle...

Lui, toujours à genoux, murmure encore :

— Aie pitié de moi !... aie pitié de moi !

## VII

Où va-t-elle ?...

Eperdue, comme folle, elle fuit dans la forêt : — et bientôt la voit-elle sur la route de Rosny, sur cette grande route qui s'allonge à l'infini, bordée de chaque côté par des bois touffus.

Pas âme qui vive.

De temps à autre, se fait entendre un bruissement de feuilles, la fuite furtive de quelque bête attardée, le vol rapide

des oiseaux de nuit ; — puis plus rien... plus rien que cette grande forêt toute noire d'où il semble à Madeleine voir surgir des fantômes.

Essoufflée, à bout de forces, elle s'arrête.

Elle écoute.

Elle croit entendre les pas de Vilfroy, le craquement de ses souliers sur la terre durcie... et une terreur folle s'empare d'elle.

Mais elle se trompe.

L'homme toujours à genoux dans sa petite maison, est demeuré dans la même prostration douloureuse, les mains tendues vers la chère vision disparue.

Et dans l'affolement délirant de cette unique pensée, il murmure encore :

— Aie pitié de moi !... aie pitié de moi !

Rassurée maintenant, Madeleine ferme les yeux. Une poussée de larmes inonde ses joues livides ; — et son esprit s'envole vers l'homme qu'elle vient d'abandonner à tout jamais...

Devant elle, il lui semble voir passer et repasser Vilfroy ; il lui semble entendre ses cris de détresse ; — mais elle n'éprouve pour lui aucune pitié. Son cœur fermé ne bat plus ; — et sans se soucier de l'immense douleur qu'elle laisse derrière elle, elle continue sa route.

Elle se reconnaît bien maintenant. Tout au loin, illuminés par un splendide clair de lune, elle aperçoit les faubourgs de Mantes et le clocheton élané de la vieille église qui se détache nettement dans la nuit.

Fébrilement, elle marche encore, marche toujours.

Enfin, elle voit des fenêtres encore éclairées, des boutiques encore ouvertes ; et bientôt elle se trouve mêlée à la cohue des gens affairés rentrant chez eux.

Elle est à Mantes maintenant.

Puis c'est la gare qu'elle aperçoit, la placette silencieuse où stationnent quelques voitures ; c'est l'essoufflement des locomotives qui parvient à ses oreilles.

Le sort en est jeté : — une nouvelle vie commence pour elle... vie de ténèbres et d'imprévu !

Un train venant du Havre est annoncé, — dans quelques minutes, il pénétrera en gare de Mantes.

Et Madeleine n'a que juste le temps de prendre un billet de troisième classe pour Paris.

Vilfroy s'est enfin ressaisi.

Maintenant il ne se fait plus aucune illusion : — Madeleine est à jamais perdue pour lui !

Un instant, il songe au suicide, car la perte de la femme adorée est pour lui pire que la mort ; — mais il rejette bien vite cette pensée : avant de quitter ce monde, il veut se venger de ceux qui l'ont perdu !...

Oh ! se venger d'Hubert ! se venger de cette race des Morangis qu'il hait profondément ! se venger de ses corrupteurs odieux, de ces semeurs de crimes !...

Oui, se venger d'Hubert ! — mais comment ?...

Le tuer... il n'y faut pas songer : la mort serait trop douce pour un tel misérable !

Et maintenant, la tête dans les mains, Vilfroy repasse toute sa vie. Il fait son examen de conscience ; — et comme seul mobile à ses pires actions, il trouve au fond de son cœur l'immense amour qui a déchaîné en lui une haine vivace et implacable !

Mais cette haine serait demeurée inassouvie si Hubert n'avait excité sa jalouse colère ; et, malgré tout, il serait resté un honnête homme !

Là, dans cette forêt, il aurait vécu toujours ; — et qui sait si avec le temps ses blessures ne se seraient pas

cicatrisées, s'il n'aurait pas oublié ce fatal amour !...

Mais le millionnaire est venu le tenter avec son argent, est venu lui offrir une revanche terrible, lui désigner du doigt le rival exécré, celui que lui préférait Madeleine, — et alors en une minute tous ses principes d'honneur ont sombré !...

Il a commis un crime... puis un autre ! — le sang attire le sang !

Il a descendu la pente de toutes les infamies !...

Déjà le jour se levait quand il sortit enfin du cauchemar de cet horrible passé. Les premiers rayons du soleil illuminèrent bientôt les vitres de la chambre, vinrent caresser le lit aux rideaux de serge et la commode remplie de petits bibelots recueillis par Madeleine.

Tout ce qu'elle avait aimé était là, rangé avec cette symétrie qui lui était coutumière. Sur une table, des travaux de couture traînant dans un désordre voulu ; et sur la descente de lit, des pantoufles appartenant à Madeleine frappèrent les regards de Vilfroy.

Il vit toutes ces choses, ces dernières épaves d'un amour fini ; et cet homme fort, ce colosse de la forêt se prit à sangloter éperdument.

L'heure du châtement — il le comprenait — avait sonné pour lui... et il ne se révoltait pas !

Mais maintenant, il ne voulait plus mourir. Il continuerait à vivre là, dans ces bois, dans cette maison, au milieu de son rêve évanoui, parmi toutes les choses que Madeleine avait touchées et aimées — et il expierait dans cette solitude toute sa vie de honte et de crimes !

Après s'être habillé à la hâte, il plaça dans une enveloppe les cinquante billets de mille francs qu'il avait touchés la veille, y glissa aussi la reconnaissance écrite par Hubert et signée de lui — et quitta sa maison.

Il traversa la forêt qui s'éveillait, et se dirigea vers Rolleboise — vers cette demeure princière où il allait jeter l'épouvante.

Bientôt il y parvint.

Pendant quelques instants il s'arrête, le cœur battant, le visage inondé d'une sueur glacée.

Puis, résolument, il avance, pousse violemment de ses mains tremblantes la grille qui n'est pas fermée à clef — et le voilà dans la grande cour solitaire, silencieuse comme la cour d'un couvent... Personne pour le recevoir, pour lui demander ce qu'il veut.

A droite, les communs ; à gauche, la maison du jardinier ; et tout au bout d'une longue allée de peupliers, le château qui se détache nettement avec ses galeries, ses colonnades de pierre, ses volets clos et sa lourde façade ornée de vieilles statues à moitié détruites par le temps.

Vilfroy se sent froid au cœur.

Néanmoins, il avance toujours ; — sans rencontrer âme qui vive, il parvient au perron qu'il gravit lentement.

Là, personne encore.

Dans le hall, Vilfroy s'arrête, indécis et troublé.

Alors tout près de lui une voix très douce murmure :

— Que désirez-vous, mon ami ?

Le garde se retourne — et à quelques pas de lui, il aperçoit une femme vêtue de noir.

C'est Laurence.

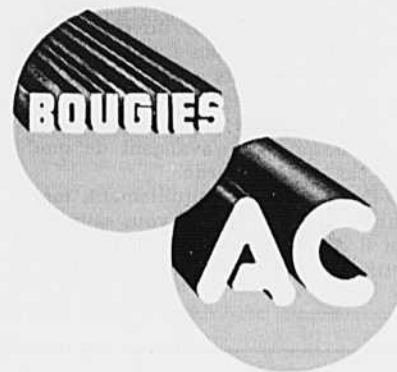
Il dit, très résolu :

— Je voudrais voir monsieur le marquis de Morangis.

— Le marquis est un peu souffrant ; — je doute qu'il puisse vous recevoir.

— A plus forte raison, fit Vilfroy d'un ton sec ; — je ne veux pas que monsieur le marquis meure sans m'avoir entendu.

— Mais il n'est nullement en danger de mort. Il est robuste comme un ché-



## Les meilleures pour votre moteur

avec le **BOUT CHAUD** exclusif

restent propres plus longtemps  
... donnent un lancement plus rapide  
... accroissent l'énergie

et voici pourquoi :

Dessin exclusif d'isolant à

**SOMMET ANTI-CRACHEMENT !**

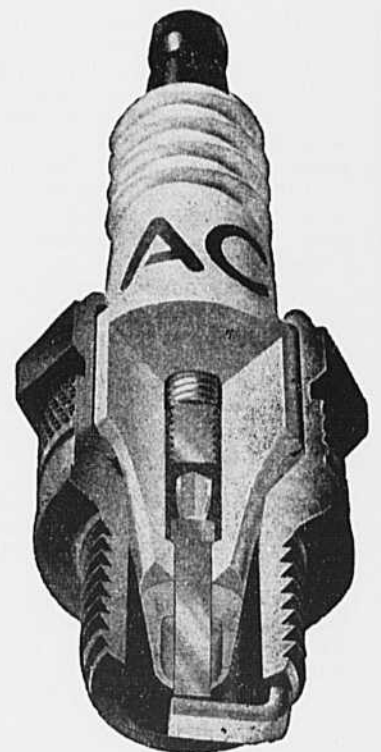
Offre une plus longue ligne de résistance que toute autre marque de bougie aux fuites d'électricité. Dans les conditions anormales de saleté ou d'humidité, ce dessin à bourlets réduit considérablement les "courts-circuits" ou "crachements".

Joint **CUIVRE-VERRE** exclusif !

L'électrode centrale de la bougie AC est scellée dans l'isolant au moyen d'un joint breveté de cuivre et de verre. Ce joint est étanche aux gaz, et le lien mécanique est plus que suffisant pour résister à toute condition d'usage. Le joint résiste au choc de chaleur et à la vibration bien plus longtemps que la durée normale de la bougie.

Caractéristique exclusive de **BOUT CHAUD !**

Non seulement AC a-t-elle produit la substance de l'isolant céramique moderne qui a rendu la porcelaine désuète — mais les techniciens AC ont trouvé le moyen de former un isolant à bout long, mince et en retrait. Ce bout chauffe plus rapidement pour brûler les sous-produits de combustion qui encrassent les bougies ordinaires. Ces bouts refroidissent aussi très rapidement, pour prévenir l'allumage prématuré ou le "cogement" du moteur.



Équipement d'usine standard sur plus de la moitié des autos, camions et tracteurs construits aujourd'hui.



**FILTRES À HUILE AC**

Pour une protection absolue installez un filtre AC neuf tous les 4,000 à 6,000 milles.



**POMPES À ESSENCE AC**

Si votre pompe à essence sert depuis quelques saisons, il serait sage de la remplacer par une pompe à essence AC neuve.

**UNITED MOTORS SERVICE — DIVISION AC**  
GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED, OSHAWA, ONT.

ne, et peut-être vivra-t-il plus longtemps que vous et moi.

— C'est possible, madame; mais on ne sait pas ce qui peut arriver... et c'est pourquoi je me permets d'insister pour être introduit auprès de monsieur le marquis.

— Alors, attendez-moi un instant, je vais lui demander s'il consent à vous recevoir.

— Dites-lui mon nom, madame; et surtout, dites-lui que j'ai une communication très grave à lui faire.

Laurence s'arrêta, défaillante et très pâle.

Elle hésitait maintenant à introduire Vilfroy auprès du marquis: elle présentait quelque catastrophe — et vers cet homme qui la fixait de ses regards perçants, elle leva ses pauvres yeux fatigués.

Peut-être cet étrange visiteur allait-il faire sur le passé maudit quelque terrible révélation où le nom de Jean serait prononcé? Peut-être aussi venait-il répéter au marquis quelque confession tardive de Madeleine?...

Elle eut la pensée de l'interroger; — mais tel était son émoi qu'elle n'en eut pas la force.

Sans un mot, elle disparut derrière une portière qui retomba lourdement sur elle.

Son absence ne dura pas longtemps. Quand elle rentra dans le hall, elle trouva Vilfroy immobile à la même place.

— Venez, lui dit-elle.

Et, lui montrant de la main un long corridor désert et une porte capitonnée de soie aux couleurs éteintes.

— C'est là — le marquis vous attend...

Résolument, Vilfroy pénétra dans le cabinet de l'opulent châtelain.

Debout près de la haute cheminée sculptée, le marquis Antoine de Morangis se tenait immobile; et son abord était tellement froid que le garde se sentit quelque peu intimidé par ce grand seigneur qui le regardait avec hauteur.

— Vous avez à me parler, paraît-il, fit Antoine.

— Oui, monsieur le marquis.

— Qu'avez-vous à me dire?

Et comme Vilfroy se taisait:

— Je n'ai pas beaucoup d'instants à vous consacrer, reprit Antoine d'un ton glacial. La communication que vous venez me faire est donc bien grave que vous n'osiez parler? Pourquoi toutes ces hésitations que je lis dans vos yeux? Voyons, Vilfroy, expliquez-vous... je vous écoute.

— Ce que j'ai à vous dire est en effet grave, très grave, monsieur le marquis. Certes, je le sais, je vais porter un coup terrible à vos illusions les plus chères; je vais briser votre orgueil de race; — et...

Il n'acheva pas.

Le marquis s'était redressé, le visage livide. Sa haute taille, quelque peu courbée tout à l'heure, paraissait maintenant comme grandie, et en ce moment ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

Pris d'un tremblement, il fut obligé de s'asseoir pour ne pas tomber.

Pendant quelques minutes, qui parurent un siècle à Vilfroy demeuré immobile devant le vieillard, un lourd silence régna dans la vaste pièce plongée dans la pénombre.

— Qu'allez-vous donc m'apprendre? dit enfin le marquis de Morangis. Je lis dans vos yeux une expression de haine et de colère; viendriez-vous donc ici pour m'assassiner? Ah! je ferai bon marché de ma vie, et je n'essaierai même pas de me défendre.

— Comme vous, je suis, moi aussi, las de la vie, répliqua Vilfroy d'un ton glacial. Mais rassurez-vous, monsieur le marquis, je ne songe nullement à attenter à vos jours... je viens me venger de vos fils!

— De mes fils? s'écria Antoine dont le haute taille se redressa brusquement, comme mue par un ressort; — de mes fils, dites-vous?...

— Oui, de vos fils qui sont des bandits, des misérables!...

— Sortez... sinon j'appelle mes gens! fit le marquis en s'avançant de quelques pas vers le garde.

— Ecoutez-moi tranquillement, monsieur le marquis. Quand vous saurez de quoi il retourne, vous me comprendrez mieux, et vous ne songerez point à

avoir recours à vos domestiques pour me jeter dehors.

« J'ai là, sur moi, des preuves terribles qui pourraient envoyer un de vos fils au bagne; — mais, comme complice, je l'y suivrais certainement. Aussi, monsieur le marquis, ne ferai-je point condamner votre fils; — à quoi bon d'ailleurs... cela ne ferait pas mon affaire.

« Mais je viens ici l'accuser devant vous, je viens vous montrer ce qu'est

devenue cette race de Morangis dont vous êtes encore si fier!

Vilfroy ajouta:

— Moi, monsieur le marquis, je ne vaudrais guère mieux, mais j'ai pour excuse d'avoir été élevé à la diable. Dans mon enfance, j'ai connu la misère, j'ai eu faim souvent — et cependant, je serais resté un honnête homme si vos fils n'étaient venus me tenter avec leur argent...

Anéanti, Antoine écoute cette confidence que cependant il semble ne point entendre; — et volontiers on le croirait mort si ce n'était le battement des paupières abaissées, le frémissement des doigts étreignant par instants l'appui du fauteuil sur lequel il était tombé comme une masse.

— Ecoutez-moi bien, reprit Vilfroy, résolu.

« Une nuit, vos fils vinrent me trouver dans ma maison; là, ils me proposèrent une chose horrible, un crime à commettre!...

« M. Jean de Morangis les gênait; — ses amours avec Madeleine Brémont, qu'il voulait épouser, rendaient impossible un mariage rêvé par M. Hubert. Alors, vos deux aînés résolurent de se débarrasser de leur frère — de votre plus jeune fils, monsieur le marquis — et c'est moi qui fus chargé de loger une balle dans la tête de ce malheureux jeune homme!

— Payé par eux! s'écria Antoine; mensonge!... mensonge! Non, non, je ne vous crois pas — mes fils ne sont pas des assassins... je n'ai pu engendrer des monstres!

— Tout à l'heure je vous donnerai la preuve que je ne mens pas, riposta Vilfroy d'un ton plein de conviction. D'ailleurs, pourquoi mentirais-je? — Si je suis venu ici, dans votre riche demeure, c'est uniquement pour vous dire la vérité, toute la vérité...

« Or, pendant l'inoubliable partie de chasse à laquelle M. Jean avait été convié par ses frères, je voulus tenir la promesse que j'avais faite... et sans pitié, je tirai sur ce pauvre garçon!

« Comme un assassin de profession, je m'étais embusqué dans un taillis... et quand votre jeune fils parut, je lui envoyai une balle!

« Il tomba.

« Il n'était pas mort! Il n'était que blessé — très grièvement il est vrai; — mais je ne voulus pas lui envoyer un nouveau coup de fusil!

« Et comme il y a une justice au ciel, ce crime demeura inutile: Hubert de Morangis n'épousa point Mlle de Chantemesle...

— Des preuves!... des preuves! fit Antoine dont les yeux, agrandis par l'épouvante, lançaient des éclairs.

— Pour acheter mon silence, votre fils Hubert m'a remis hier cinquante mille francs; — cet argent, le voici, je vous le rends... Ce prix du sang me brûle les mains!

— Mensonge!... mensonge! Misérable, tu veux perdre mon fils — tu es un bandit!

— Et cette reconnaissance? reprit Vilfroy triomphant; — n'est-elle point écrite tout entière de la main de votre fils Hubert, n'est-elle point signée de lui?...

Et sous les yeux du vieillard interdit, Vilfroy place la fatale déclaration.

— Prenez-la — je vous la donne. Je ne veux rien de vos fils, rien de vous! Je subis moi aussi le plus terrible des châtements: ma femme s'est enfuie... parce qu'elle a tout appris! Alors, j'ai voulu que vous sachiez tout; c'est pourquoi je suis venu vous crier l'infamie de vos deux fils aînés.

« Ah! cette race des Morangis; cette race de fratricides, d'hommes qui sans pitié enferment des femmes pour hâter leur mort... comme je la hais! — et comme je les méprise, ces bandits!

— Ces maudits! murmure Antoine de Morangis.

## Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE

Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

### CASSEROLE AUX BOULETTES DE VIANDE

- 2 livres de pommes de terre pelées et coupées en quatre
- 1½ livre de petits oignons blancs
- 1 paquet de petites carottes
- 1 paquet de pois verts congelés
- 2 livres de bœuf haché
- 1 oeuf
- 1 tasse de mie de pain coupée très finement
- ¾ de c. à thé de marjolaine
- 2½ c. à thé de sel
- ¾ de c. à thé de sauce Worcestershire
- ¾ de tasse de lait
- ½ de tasse d'huile à salade
- ½ livre de champignons frais
- 1 boîte de crème de champignons
- ¾ de c. à thé de muscade
- 1 c. à thé de bovril ou ozo

Dans une grande casserole, cuire durant 20 minutes dans 1 pouce d'eau bouillante salée, les pommes de terre, les carottes et les oignons; ajouter les pois verts, couvrir la casserole et éteindre le feu. D'autre part, mélanger dans un bol, à l'aide d'une fourchette, la viande, l'oeuf, la mie de pain, la marjolaine, le sel et la sauce anglaise; façonner délicatement ce mélange en boulettes. Chauffer une grande poêle, ajouter l'huile et y faire dorer les boulettes. Mettre ces boulettes de côté dans un plat; dans la même poêle, sauter les champignons coupés en deux. Chauffer la crème de champignons avec la muscade et le bovril. Dans un grand plat allant au four, déposer les légumes et les boulettes, arroser le tout avec la sauce; dresser tout autour de la purée de pommes de terre bien assaisonnée et badigeonner de lait. Cuire à 400° F. durant 35 minutes. Servir avec des pommes glacées. (8 services)

### Pommes glacées

Laver et peler 8 pommes moyennes. Enlever le cœur. Les déposer dans un plat de pyrex et les arroser d'un mélange de sirop de maïs et de sauce Chili (¼ de tasse de sauce Chili et ¼ de tasse de sirop de maïs). Cuire au four à 400° F. jusqu'à ce que les pommes soient tendres mais non défaits.

### LAITUE A L'ANCIENNE MODE

- 1 tasse de crème claire
- 2 c. à thé de sucre
- ½ tasse de vinaigre
- ½ c. à thé de sel
- 2 pommes de laitue (iceberg)
- 1 tasse d'échalotes hachées finement

Mélanger la crème, le sucre, le vinaigre et le sel; mettre au réfrigérateur.

Laver et égoutter la laitue, la déchiqueter dans un bol et ajouter les échalotes coupées finement. Juste au moment de servir, ajouter la crème, bien mélanger à l'aide de deux fourchettes. (8 services)

### GATEAU GLACE AU CITRON

- 1½ c. à tb. de gélatine
- ½ de tasse d'eau froide
- 6 jaunes d'œufs
- ¾ de tasse de jus de citron
- ¾ de tasse de sucre
- 1 c. à tb. de zeste de citron
- 6 blancs d'œufs
- ¾ de c. à thé de sel
- ¾ de tasse de sucre
- 2 douzaines de doigts de dame cassés
- 1 tasse de crème à fouetter
- ½ tasse de noix de coco (coconut)

Gonfler la gélatine dans l'eau froide. Dans la partie supérieure du bain-marie, battre les jaunes d'œufs, le jus de citron et ¾ de tasse de sucre; cuire au-dessus de l'eau bouillante en brassant jusqu'à ce que le mélange colle à la cuillère. Enlever du feu. Ajouter le zeste et la gélatine; brasser pour dissoudre cette dernière. Laisser prendre à demi au froid. Incorporer les blancs d'œufs montés en neige avec ¾ de tasse de sucre. Couvrir le fond d'un moule à gâteau avec 12 doigts de dame cassés, les couvrir avec la moitié de la quantité du mélange au citron, mettre une autre couche de biscuits et terminer le moule avec la balance de crème au citron. Mettre au réfrigérateur. Au moment de servir, démouler et garnir de crème fouettée et décorer de noix de coco. (8 services)

### CREME A L'ERABLE

- ¾ de tasse de lait
- 1 tasse de sirop d'érable
- ¼ de tasse de lait froid
- 2 c. à tb. d'amidon de maïs (corn-starch)
- ¼ de c. à thé de sel
- 2 œufs battus
- Noix hachées

Dans la partie supérieure du bain-marie, chauffer le lait et le sirop. Dans un bol, mélanger le ¼ de tasse de lait froid, l'amidon de maïs et le sel, ajouter au mélange chaud, et cuire durant 25 minutes au-dessus de l'eau chaude en brassant continuellement. Battre les œufs, les réchauffer avec un peu de la préparation chaude et les ajouter au tout. Cuire durant 5 minutes. Verser dans un plat de service, parsemer de noix hachées. Refroidir au réfrigérateur et servir avec de la crème fouettée sucrée et vanillée.

D'un geste, le marquis congédie Vilfroy; — et resté seul, il pousse un cri de désespoir farouche.

Il veut fuir cette pièce où il vient d'entendre toutes ces ignominies; — mais une main de femme qui se pose doucement sur son épaule l'en empêche.

C'est Laurence qui est devant lui maintenant — Laurence d'une pâleur de suaire, Laurence frissonnante.

— J'étais là, dit-elle; j'étais accourue pour vous secourir — car cet homme me faisait peur — et j'ai tout entendu!

— Alors, vous savez?...

— Je sais tout! répondit-elle à voix basse. Depuis longtemps déjà j'avais des doutes, mais à présent ces doutes n'existent plus...

— Mes fils!... mes fils!...

— Le crime est dans leur sang... et votre race est à jamais maudite! Un seul de vos enfants — celui que vous avez chassé de cette maison, celui que vous avez presque renié — est resté digne de vous!...

— Jean! murmure le marquis d'une voix éteinte. Où est-il maintenant? — il faut le rappeler tout de suite, Laurence... je veux le voir!

— Il est trop tard...

— Je veux le voir, vous dis-je, s'écria Antoine de Morangis. Je lui demanderai de se marier, de nous donner des enfants; — que deviendrons-nous sans enfants, dites, Laurence?...

Très grave, elle répète:

— Il est trop tard...

— Ah! Laurence!... Laurence!...

— Vous avez chassé Jean de votre présence, le déshéritant même presque complètement. Vous avez vendu vos terres, vos immeubles, réalisant ainsi de nombreux millions destinés uniquement à vos autres enfants. A votre mort, Jean n'aurait eu pour tout héritage que sa part de ce que vous n'auriez pu vendre: ce château de Rolleboise et ses dépendances, dont il n'aurait touché que le tiers.

« Ah! vos affaires étaient bien faites par-devant notaire; et Jean n'aurait pu formuler aucune revendication. D'ailleurs, en aurait-il eu le droit, qu'il n'aurait certainement pas soulevé la moindre objection.

« Pour oublier la femme qu'il aimait, il s'est exilé de France... et cette femme était mère! Elle lui avait donné un fils — un enfant sain et robuste qui eût perpétué votre race!

« Mais vous n'avez voulu recevoir dans votre maison ni la mère, ni l'enfant... et dès le premier jour, contre ces deux êtres, une ligue se forma.

« Puis la mort de Jean fut décidée; — n'était-ce pas là la meilleure et plus sûre manière de briser à tout jamais une liaison qui certainement finirait par un mariage?

« Alors un complot s'ourdait contre mon fils!...

« Aussitôt Hélène me prévint; — elle avait entendu elle-même Hubert et Renault condamner leur propre frère à une mort prochaine qui serait certainement mise sur le compte d'un accident de chasse.

« Je perdis la tête — et alors, savez-vous ce que je fis?

— Qu'avez-vous donc fait? demanda Antoine, la voix blanche.

— Je vais vous le dire, Antoine.

« J'allai trouver cette femme chez elle et je lui demandai de renoncer à Jean; je la suppliai de briser son cœur, son amour, lui affirmant qu'à cette seule condition la vie de Jean serait sauve!

« Oui, j'ai fait cela!...

« Et, les mains jointes, cette femme admirable accueillit favorablement ma démarche, exauça ma prière; — mais, vous le savez comme moi, son sublime dévouement demeura inutile, car le lendemain même du jour où je m'étais rendue chez elle, le crime prémédité

par vos aînés fut accompli... et mon fils tomba sous la balle de Vilfroy!

— Et l'enfant?... l'enfant? s'écria Antoine en comprimant à deux mains son front brûlant. Il faut arracher cet enfant à sa mère et l'amener ici! Il est à nous, ce petit... c'est le seul qui nous reste!

— Je ne sais ce qu'il est devenu...

— Le châtement! murmura le marquis. Tout croule autour de moi... je n'ai plus de fils!

— Hubert et Renault vous restent.

— Je n'ai plus de fils! répéta Antoine de Morangis d'une voix sourde.

— Il vous reste aussi Jean...

— Jean, je le comprends, je le sens, ne reviendra jamais habiter Rolleboise!

— Jean, lui aussi, est donc perdu pour moi!...

Alors, Laurence s'en fut, écrasée elle aussi par tant de désastres; — et Antoine demeura seul dans la vaste pièce silencieuse et morne.

Il se sentait étouffer.

Il ouvrit une fenêtre; — et pour rafraîchir la brûlure de son front, il pencha au-dehors sa tête blanche.

Là, il demeura longtemps, perdu dans la contemplation de l'immense parc que n'égayaient plus depuis des mois les rires sonores d'André — et de grosses larmes glissèrent une à une sur ses joues livides.

Puis il se demanda s'il n'était pas lui-même le premier coupable. N'avait-il pas semé la haine entre ses fils?... ne méritait-il pas le châtement?

De toute la journée, il ne parut point à la salle à manger.

Le soir venu, il convoqua ses fils dans ce vaste cabinet, où, le matin même, Vilfroy lui avait fait la plus terrible des confidences.

Sur le seuil, il les attendait.

Quand ils parurent, d'un geste froid, il les engagea à entrer.

Là, face à face maintenant, le marquis leva la main vers les portraits d'aïeux, et dit d'un ton glacial:

— Nos ancêtres et moi, nous allons vous juger...

— Que signifie toute cette mise-en-scène? firent en même temps Hubert et Renault.

— Oh! ce jugement sera vite rendu. Je n'ai point à chercher les preuves de votre crime... je les possède!

Puis il reprit:

— Vilfroy s'est présenté ici ce matin... et il vous a accusés l'un et l'autre!

— Vilfroy! s'écria Hubert devenu blême.

— Il est venu me raconter qu'autrefois vous êtes allés le trouver pour lui proposer de tuer votre frère — ce pauvre Jean qui vous gênait tous deux! Un accident de chasse est bien vite arrivé, et il ne peut donner lieu à aucune enquête approfondie!

Le marquis ajouta d'une voix tremblante d'indignation:

— Ah! vous aviez bien tout combiné; et l'accident se produisit comme vous l'aviez décidé — mais Jean ne fut pas tué... la Providence veillait sur lui!

— Vilfroy a menti! fit Hubert, qui cherchait encore à se défendre.

Alors, sans un mot, le vieillard jeta à la face d'Hubert les cinquante billets de mille francs restitués par Vilfroy.

— Cet argent ne m'appartient pas, fit Hubert, qui jusqu'au bout voulait nier.

— Mais cette déclaration, cette reconnaissance? murmura le marquis de Morangis. Regarde-la: n'est-elle pas signée de ton nom?...

« Cet argent... c'est le prix du sang. Et, véhément:

— Vous êtes deux misérables! Quittez sur-le-champ cette demeure, et faites en sorte que je ne vous retrouve jamais sur ma route! Vous êtes des monstres, des bandits!...

Et ils s'en allèrent, les épaules voûtées, la tête basse, poursuivis par cet anathème de leur père:

— Maudits!... soyez maudits!...

## VIII

« Ah! fit Gigolette en bourrant de coke son poêle, cette Margot ne s'amène donc pas! Je lui avais pourtant bien recommandé d'être à l'heure aujourd'hui: c'est la fête de bon papa Sylvain, et depuis plusieurs années déjà je n'ai jamais manqué à cette occasion de mettre la poule au pot...

— En l'accompagnant de saucisses aux choux et de brioches de la lune, fit une voix fraîche; tenez, je vous apporte tout ça, mère Gigolette.

— Ah! cette satanée Margot, tu étais donc là, ma fille?

— Mais oui; je suis arrivée sur le seuil de votre loge au moment où vous lanciez toutes vos imprécations à mon endroit.

Margot, la jolie et coquette ouvrière d'autrefois, riait.

Les années avaient passé sur ce front en y laissant de profondes empreintes; et déjà des fils d'argent pointaient dans la chevelure blonde.

Depuis son arrivée à Paris, Margot n'avait jamais quitté la rue Ramey, habitant toujours dans cette même maison où jadis elle avait élevé la fille adoptive de Sylvain, où elle avait rencontré Madeleine Brémont et Marcelin.

Elle pouvait donc se dire enfant de Montmartre, cette riieuse ouvrière qui, autrefois, avait été si jolie quand elle voulait se pomponner quelque peu.

— Alors, ma fille, tu m'apportes tout ça? fit la mère Gigolette en examinant attentivement les grosses saucisses et les appétissantes brioches étalées sur la table. Quelle noce on va faire! Sylvain — je le connais — viendra les bras chargés de deux bouteilles de bon vin; — et quant à sa « Tourterelle », elle sera munie d'un filet garni de toutes sortes de bonnes choses: des petits fours, du foie gras... tout le tremblement, quoi.

Tout en causant, la mère Gigolette épluchait ses légumes, écumait son pot-au-feu.

Margot, elle, s'occupait de la salade...

— Il est déjà tard, fit Margot en déposant le saladier sur la table; aussi, si vous le voulez bien, je vais mettre le couvert.

— C'est une bonne idée, ma fille. Mais je tiens à te dire qu'on ne soupera pas avant huit heures: Régina sort tard de son atelier, et Sylvain ne mangerait pas une bouchée si sa tourterelle n'était pas là.

— Il éprouve pour elle une telle adoration...

— Dame, il n'aime qu'elle au monde.

— Bah! les amoureux la lui souffleront bien un jour, fit Margot en riant franchement.

— Surtout pas un mot de ça devant Sylvain, dit Gigolette en se retournant effrayée; — il ne digérerait pas ma poule, le pauvre homme. C'est sa seule crainte, vois-tu. Quand Régina part à son travail, il la suit longtemps des yeux; il la guette comme une soupe au lait. Et la petite le sait — mais c'est un ange que cette enfant-là! Déjà très bonne brodeuse, elle gagne de quatre à cinq francs par jour; mais elle ne garde rien pour elle — elle donne tout au vieux.

— Elle ne fait que son devoir.

— Comme tu dis ça! — serais-tu donc jalouse d'elle?

— Oh! pas du tout. Je prétends simplement que Régina est bien forcée d'apporter son argent à la maison, car enfin Sylvain ne pourrait pas se tirer d'affaire s'il n'avait que son seul gain. On ne joue pas du violon tous les jours; d'autre part, les noces et les banquets sont parfois très rares, et ça fait que ce pauvre Sylvain reste souvent toute une longue semaine sans toucher un sou.

« Puis aussi, il faut considérer qu'ils



## Porte-avions "emballé" dans du papier d'aluminium

On sait que les feuilles minces d'aluminium conservent la fraîcheur des aliments; mais qui aurait cru qu'on puisse s'en servir pour garder "frais" un porte-avions de 60,000 tonnes!

Un navire en chantier repose sur des blocs de bois qui absorbent beaucoup d'humidité. Pour protéger de la rouille la coque d'acier du "Ranger" pendant les 18 mois de sa construction, les ingénieurs de la marine américaine ont simplement recouvert ces blocs de bois avec des feuilles minces d'aluminium ordinaires, telles qu'en utilisent les ménagères. L'idée ne doit pas surprendre de la part d'un ingénieur naval car l'aluminium, brillant et inoxydable, est largement utilisé dans les parties importantes des navires modernes, telles que les superstructures, les canots de sauvetage, etc.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD. (ALCAN)

### REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

## LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

(Pour 12 mois)

Canada États-Unis

☐ LES 3 MAGAZINES \$5.50 \$8.00

### OU A VOTRE CHOIX

☐ Le Samedi ..... \$3.50 \$5.00

☐ La Revue Populaire 1.50 2.00

☐ Le Film ..... 1.00 1.00

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

☐ Nom..... Indiquez d'un x s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

ont un gros loyer. Songez donc... quatre cents francs ! Oh ! je le sais, on est bien obligé de représenter quand on se dit artiste ; mais c'est tout de même dur pour des gens qui souvent ne font pas leurs frais...

— Pas ses frais... un artiste comme mon frère Sylvain !

— C'est vous-même qui me l'avez dit, maman Gigolette.

— C'est possible ; — mais ça prouve alors une fois de plus qu'il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler — surtout quand on te cause à toi, qui as toujours envie de taper sur les autres...

Margot riait maintenant : elle était enfin arrivée, histoire de tuer le temps, à faire mettre Gigolette en colère ; — son but atteint, elle était satisfaite.

— Voyons, voyons, calmez-vous, mère Gigolette. J'aime tout plein votre Sylvain et sa tourterelle ; — la preuve c'est que je suis accourue de Montmartre pour leur apporter des saucisses et de bonnes brioches de la Lune.

— C'est bon... c'est bon. Là-dessus, ma fille, tu peux commencer à disposer la table ; — il y a un couvert en argent... tu le donneras à Régina.

Aussitôt Margot se mit à l'oeuvre. Elle ouvrit le buffet et y prit une pile d'assiettes ornées de larges fleurs bleues.

A ce moment sept heures sonnèrent à la petite pendule surmontée d'un Napoléon en zinc.

— Dans une heure Sylvain et Régina seront là, fit Gigolette, et ma poule n'est pas cuite.

— Bah ! on la mangera tout de même.

Mais voilà que tout à coup Gigolette entend un cri de joie : c'est Régina qui, suivie de Sylvain, vient de pénétrer dans la loge.

Et Gigolette, estomaquée par la surprise, sent deux bras l'étreindre gentiment.

— Ah ! mes enfants, comme vous arrivez de bonne heure ! — Et ma poule qui ne cuit pas ! Ce feu, voyez-vous, ne marche pas aussi bien que je le voudrais...

Tout en maugréant ainsi, la vieille concierge se laissait cajoler et embrasser par la plus jolie fille du monde.

Et Sylvain, témoin de toutes ces tendresses, murmurait :

— Elle l'aime mieux que moi... je vais être jaloux de ma tourterelle !

— Toi... jaloux ! fit Régina en se retournant brusquement pour embrasser le vieux musicien. Ah ! petit père chéri, ce n'est pas gentil ce que tu viens de dire...

— Dame, moi, je songe que sous peu tu pourrais bien nous laisser de côté ; — bientôt tu auras dix-huit ans, et alors...

— L'âge des amours, dit Margot en déposant sur la table un énorme plat destiné à recevoir la succulente poule.

— De quoi te mêles-tu, toi ? fit Sylvain en haussant les épaules.

Il était furieux, lui, que Margot osât ainsi parler d'amour devant sa tourterelle.

Margot répondit :

— Je dis ce que je pense, mon vieux Sylvain ; et j'en ai le droit puisque c'est moi qui ai élevé Régina. Quand vous me l'avez apportée, elle avait à peine six mois, et elle venait de perdre sa mère. Moi, je travaillais dans la lingerie et je n'étais pas riche. Puis je me trouvais encore sous le coup d'un grand chagrin : mon amoureux m'avait brutalement plaquée.

« Je vivais donc seule dans cette chambre de la rue Ramey que j'habite encore aujourd'hui, que j'habiterai toujours parce qu'elle me rappelle un tas de choses. Alors la venue de cette enfant fut pour moi un rayon de soleil. Je m'occupai d'elle, je la dorlotai de mon mieux. Et je l'élevai ainsi jusqu'au jour où — elle avait alors trois ans — vous eûtes la cruauté de me l'enlever !

— Ça, voyez-vous, je ne vous l'ai jamais pardonné !...

— Ma bonne Margot ! fit Régina en serrant dans ses bras l'ouvrière tremblante de joie.

— Tu étais bien jeune alors, toi aussi, dit doucement Sylvain ; — et je ne te cache pas que j'ai eu peur de ce fameux âge des amours dont tu parlais tout à l'heure... à peine avais-tu dix-neuf ans quand je t'ai confié Régina !

— Oh !... mes amours ! fit Margot devenue rêveuse.

— Voyons, voyons, nous n'allons pas nous attendre comme ça, intervint Gigolette en posant sur la table les deux bouteilles de vieux vin apportées par le musicien ; — n'oublions pas que nous sommes réunis pour fêter la Saint-Sylvain...

« A table donc, mes enfants.

— Le filet de Régina est plein de bonnes choses que vous n'avez pas regardées, dit Sylvain triomphant ; — ah ! la petite ne nous a pas oubliés...

— Du pâté de foie gras, un Saint-Nectaire, des pommes reinettes, fit gaiement la jeune fille.

Ah ! comme elle était belle, Régina, avec ses cheveux couleur de soleil, ses larges yeux d'un vert d'émeraude aux longs cils d'un noir d'ébène ; et quelle bouche adorable avec son ravissant sourire découvrant une double rangée de petites perles d'un blanc de nacre...

Grande, élancée, le buste proéminent, la démarche altière, on eût cru à la voir passer dans les rues une princesse déguisée.

Elle touchait à sa dix-huitième année. L'enfant que nous avons connue autrefois, était devenue une jeune fille accomplie, d'une saisissante beauté.

Sylvain, lui, avait beaucoup vieilli. Ses épaules s'étaient voûtées de plus en plus, ses cheveux étaient devenus tout blancs, et sa vue avait encore baissé davantage.

Serait-il donc obligé un jour d'abandonner son violon, comme autrefois il avait été forcé de quitter son métier d'horloger ?

C'était là pour lui un sujet de constante inquiétude, de profondes tristesses que vainement il cherchait à cacher à Régina.

Ils étaient si heureux tous les deux !...

Si heureux encore ce soir dans la petite loge de la bonne Gigolette où, autour de la table bien servie, ils se serraient les uns contre les autres — douce image d'une famille qui de temps en temps se retrouve, se réunit...

Ils semblaient tous unis par les liens du sang, et cependant ils étaient étrangers l'un à l'autre...

Le temps, l'affection réciproque, une sympathie instinctive, la vraie tendresse qu'éprouve toujours le misérable pour le misérable, les avaient comme enchaînés — douce chaîne qu'ils ne cherchaient jamais à briser.

La soirée fut bien vite écoulée.

A onze heures, Sylvain et Régina prirent congé de Gigolette et de Margot et partirent.

En hâte, ils descendirent la rue d'Ulm.

Comme ils arrivaient à l'angle de la rue L'homond, deux jeunes gens les croisèrent.

L'un portait sous son bras un violon ; l'autre, les bras ballants, marchait tête baissée.

Ils paraissaient las tous deux.

— Des copains, dit Sylvain en apercevant le violon ; — des chanteurs ambulants sans doute...

— Il y en a comme ça, plein Paris, fit Régina avec indifférence ; — ce n'est tout de même pas un métier...

— Petite, tu oublies que ce métier nous fait vivre...

— Ah ! c'est vrai... c'est vrai — pardonne-moi, père chéri.

— Vois-tu, mon enfant, il n'est pas de sot métier. Chacun fait ce qu'il peut dans la vie ; et on ne doit jamais jeter la pierre à qui que ce soit...

— Père, je me rappelle qu'autrefois vous avez fait la même réflexion que moi à propos du petit chanteur d'Evian.

— C'est vrai ; — mais il était enfant encore et je pensais qu'il serait préférable pour lui d'apprendre un état.

« Ceux qui viennent de passer auprès de nous sont, au contraire, des jeunes gens, presque des hommes — et alors, on peut se demander quels malheurs les ont lancés dans cette voie...

« Qui aurait pensé jamais que moi, un des meilleurs horlogers de Genève, j'en arriverais un jour à jouer dans

des beuglants, dans des noces, dans des casinos de villes d'eaux !

« Et peut-être même ne pourrai-je pas continuer longtemps cette vie : — ma vue baisse, et quand il me faut maintenant déchiffrer un morceau j'éprouve les plus grandes difficultés.

« Si cela empire encore, que deviendrons-nous, que ferons-nous ?...

— Je travaillerai pour deux, père chéri.

— Comme il faudra tout de même bien se tirer d'affaire, j'imiterai les deux jeunes gens que nous venons de rencontrer : je jouerai dans les rues... et le soir, je te rapporterai ce que j'aurai gagné.

Un peu de brume passa dans les yeux de la jeune fille.

Tout en causant, ils avaient traversé la place du Panthéon et gagné la station d'omnibus.

Mais à cette heure tardive, toutes les voitures étaient archibondées ; — aussi Régina et Sylvain furent-ils obligés de se rendre à pied à la place du Châtelet où ils prirent le tramway « Montrouge-Gare de l'Est » qui, par correspondance, les conduisit enfin boulevard Ornano.

A l'époque dont nous parlons, ce boulevard commençait seulement à se bâtir. Quelques hautes maisons à six étages s'élevaient de ci de là, séparées les unes des autres par de grands terrains vagues encombrés de baraquements en planches habités par des forains.

A l'entrée du passage du Mont-Cenis, aboutissant au boulevard, Sylvain et Régina s'arrêtèrent.

C'était une sorte d'étroit boyau bordé de chaque côté de petites maisons à un ou deux étages et dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des débits de vins, ou des boutiques de marchands de vieille ferraille.

Cette vieille ruelle était éclairée le soir par trois becs de gaz qui projetaient sur le pavé humide et les façades grises des maisons des taches de clarté douteuse. C'est alors que le passage prenait l'aspect d'un véritable coupe-gorge ; — d'une galerie souterraine éclairée par des flammes funéraires.

Et cependant, depuis de nombreuses années déjà Sylvain et Régina se plaisaient là, habitaient là. Pour une somme relativement modique, ils occupent un petit logement dans une maison dont quelques fenêtres donnent sur le boulevard ; — et la modicité même du loyer les retient dans ce quartier interlope du grand Paris.

A cette heure, cependant tardive, les boutiques de marchands de vins sont encore éclairées ; — la vie du passage est toujours plus intense la nuit que le jour, car le jour les buveurs sont rares.

Sylvain prend dans sa poche une clef qu'il introduit dans la serrure de la porte de sa maison ; — puis, suivi de Régina, il monte jusqu'au deuxième étage.

Ce fut avec une vraie joie que tous deux pénétrèrent dans leur petit logement.

— Ouf... enfin, chez nous ! fit Sylvain, en gagnant la pièce qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Là, régnait l'ordre le plus méticuleux.

Sur les étagères d'un buffet en acajou, étaient disposés avec symétrie des assiettes à fleurs et des vases gagnés aux fêtes foraines ; et, bien alignées contre le mur, toute une collection de casseroles étamées, brillantes comme de l'argent.

Régina était amoureuse de toutes ces choses achetées à la semaine chez Crépineau. Sa chambre, surtout, en pitch-pin, aux rideaux clairs, l'enchantait.

Quant à Sylvain, lui, en vieux maniaque qu'il était, il avait voulu garder son ancien mobilier ; — mais sa chambre était aussi bien tenue que celle de Régina.

Le grand lit et la vieille armoire en



— Si t'en trouve bien ainsi, pourquoi te tracasserais-tu pour les toilettes ?

noyer ciré brillait; — et sur la cheminée trônaient bien en évidence les portraits successifs de Régina à tous les âges de sa vie.

Ce modeste intérieur d'artiste pauvre était donc, grâce aux soins méticuleux de la jeune fille, presque confortable; — aussi, souvent Gigolette et Margot s'étaient-elles extasiées sur ce qu'elles appelaient du luxe, du vrai luxe.

Ce fut là que Régina grandit, au milieu de toutes ces choses si chères à sa coquetterie d'enfant et de jeune fille; — et ce fut là aussi qu'elle commença à gagner sa vie.

L'hiver, elle se rendait chaque jour à l'atelier, chez les mêmes patrons qui lui avaient fait faire son apprentissage; — et l'été venu, elle parcourait avec Sylvain les villes d'eaux où le vieux musicien allait jouer, soit dans un casino, soit dans un grand café.

C'était alors une véritable villégiature et un repos pour la jeune fille. Mais néanmoins, comme elle ne voulait point passer son temps à ne rien faire, elle emportait de l'ouvrage: quelques robes à broder, ou une chasuble recommandée par les patrons qui, connaissant les capacités de la jeune fille, lui confiaient volontiers les travaux exigeant du goût et un réel sentiment de l'art.

— Comme on s'est amusé, et surtout comme on s'est régalé, dit Régina en ôtant son chapeau et sa jaquette; — cette pauvre maman Gigolette est vraiment bonne.

— Oui, très bonne pour nous, appuya Sylvain. C'est pour moi presque une soeur, et nous nous adorons... Nous avons été si malheureux ensemble! Je t'ai déjà raconté bien des fois la douloureuse histoire de notre enfance — histoire que ni elle ni moi n'oublierons jamais...

— Cette pauvre Margot, elle aussi, m'a bien embrassée.

— C'est un cœur d'or! Sur ce... bonsoir, mignonne.

Sylvain embrassa Régina; — et la jeune fille passa dans sa chambre qu'une petite lampe à pétrole éclairait.

Elle se coucha, et bientôt s'endormit profondément.

Un rêve singulier vint ensoleiller son sommeil.

Elle se revoyait, presque encore enfant, sur cette superbe promenade d'Evian, longeant le lac de Genève — ce beau lac aux eaux bleues et moirées où des milliers de mouettes voletaient à la poursuite des grands bateaux conduisant à Ouchy.

Et soudain de ces flots bleus elle vit surgir ses deux petits amis d'autrefois: Fidès et Joël...

Ils étaient devenus très grands, très beaux — si beaux qu'elle en fut éblouie, et que de saisissement elle s'éveilla.

L'aurore commençait à éclairer le passage de reflets blafards.

Elle se souleva sur son coude, regarda autour d'elle — et il lui sembla encore voir passer devant ses yeux la douce vision du rêve: le lac argenté, les grands bâtiments, les mouettes, Joël et Fidès...

Ce rêve étrange la surprenait cependant.

Très superstitieuse, elle croyait aux songes, aux cartes, au spiritisme.

« Je reverrai Fidès sous peu, pensait-elle... ce rêve est un avertissement. Je connais une cartomancienne qui habite près du Moulin de la Galette, à Montmartre; — dès demain j'irai la trouver, et elle saura bien me dire si je retrouverai un jour mon petit ami... »

Elle se leva, s'habilla à la hâte, descendit chercher le lait pour le déjeuner du matin et prépara le café.

— Eh bien, fille, as-tu bien dormi? demanda Sylvain qui venait de sortir de sa chambre.

— Père, si je te disais le rêve que j'ai fait, tu serais bien surpris.

— Voyons ce rêve...

— Je vais te le raconter.

— Sers d'abord le café au lait. Tu sais, fille, tu n'es pas en avance aujourd'hui — on voit bien que nous avons fait la noce hier soir; — et puis tout en déjeunant tu me diras ton fameux songe.

Le café servi, les tartines de beurre confectonnées, Régina raconta son rêve.

— Alors, dit Sylvain, la bouche pleine, tu penses encore à Evian, au lac de Genève, à ce petit garnement de Fidès — un propre à rien, ma fille, et qui certainement aura mal tourné...

« S'il n'est pas revenu avec son camarade — un inutile aussi, celui-là — c'est qu'ils font de mauvais coups ailleurs... »

— Oh!... père!...

— Dame, je n'ai pas oublié, moi, ce fameux billet de cinq cents francs qui les tourmentait tant à Genève — et rien ne m'ôttera de l'idée que Fidès l'avait volé...

« Souvent j'ai songé à cette affaire-là, et aujourd'hui j'éprouve comme un remords de m'être presque fait le complice de ces galopins-là... »

— Oh! je t'en prie, père, ne les accuse pas! Fidès était incapable d'une si mauvaise action... Fidès n'était pas un voleur!

— Après tout, peu nous importe, puisque nous ne les reverrons certainement jamais.

« Qui sait? » pensait Régina.

Elle se leva, mit de l'ordre dans la salle à manger; — puis elle passa dans sa chambre et s'habilla à la hâte tandis que Sylvain, lui, prenait son violon et descendait donner une leçon au fils du marchand de vins du rez-de-chaussée.

Restée seule, Régina revêtit un costume noir qui faisait admirablement ressortir sa belle carnation et ses superbes cheveux blonds; — puis, munie du petit panier contenant son déjeuner de midi, elle partit.

Mais, chose étrange, elle n'avait pas ce jour-là sa bonne humeur habituelle.

Sombre et triste, elle suivit le boulevard Ornano, puis le boulevard Barbès, et gagna le boulevard Sébastopol.

Les rues étaient déjà pleines de bruit.

Non loin d'un grand magasin de nouveautés, elle s'assit sur un banc et se prit à jeter autour d'elle des regards chercheurs, comme si elle attendait quelqu'un.

Presque aussitôt, en effet, apparut une toute jeune fille qui s'approcha de Régina le sourire aux lèvres.

C'était une camarade d'atelier.

Ensemble, pendant le déjeuner de midi — l'été au Jardin des Tuileries, l'hiver dans un petit restaurant de la rue Montorgueil — elles avaient fait bien des projets, caressé bien des rêves d'avenir.

Cette jeune fille s'appelait Marinette Dulac.

Pas de parents — personne autour d'elle! Son père et sa mère étaient morts alors qu'elle était encore toute jeune; et pendant quinze ans elle était restée à la charge d'une vieille grand-mère, concierge rue L'homond, qui venait de mourir récemment.

Marinette avait donc été obligée de quitter cette loge où elle avait vécu toute son enfance; — mais le propriétaire, un homme bon et compatissant, lui avait loué pour la modique somme de cent francs par an une petite chambre au sixième étage.

Cette chambrette donnait sur des jardins; — et la vue des arbres avait quelque peu atténué le chagrin de la pauvre fille.

Néanmoins, son visage gardait l'empreinte profonde des larmes versées depuis la mort de l'aïeule tant respectée.

— Je suis un peu en retard, dit-elle en posant sur le banc son petit panier;



## Le plus savoureux poulet!

Est-ce qu'un poulet figurera bientôt sur votre table?

Il vous sera facile de garder de ce repas un souvenir inoubliable. Servez alors une bouteille de vin de table blanc Manor St.Davids. C'est un vin exquis qui accompagne merveilleusement toute volaille. Vous constaterez avec plaisir que sa principale qualité est d'en rehausser la succulente saveur. Ce vin de table canadien est le complément parfait d'un bon repas.

Le vin Manor St.Davids se sert en toutes circonstances. Il sera le bienvenu quand vous recevrez des parents ou des amis. Il est léger et peut être consommé par tout le monde. Son prix est très modique et il se sert si facilement: vous n'avez qu'à le faire rafraîchir et à le savourer!



\*Et avant le repas ou avec le potage, dégustez un verre de Sherry Canadien "74". C'est merveilleux!

Les bons vins canadiens

de **Bright**  
DEPUIS 1874

Pour recevoir gratuitement votre exemplaire de la brochure de 30 pages, illustrée en couleurs et intitulée "La Cuisine au Vin", écrivez à Bright's Wines, Lachine, P.Q.



## Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

### Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

**GRATIS:** Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:**  
Les jours de bureau sont:  
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
Case Postale, 1391, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.  
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

— nous ne pourrions jamais être à huit heures rue Montorgueil.

— Nous y serons dans cinq minutes, fit Régina.

« A moins, ajouta-t-elle, que tu ne sois trop fatiguée... tu es toute pâle, ce matin.

— Je n'ai pas dormi ; — et toi ?... »

— Moi, j'ai fait la noce chez maman Gigolette, à l'occasion de la fête de mon père chéri ; — et, tu sais... Margot était venue de Montmartre.

— Alors, vous étiez tous heureux ?

— Si tu avais été avec nous, mon bonheur eût été complet.

Sans un mot Marinette abaissa ses regards sur ses vêtements de deuil — et un amer sourire crispa ses lèvres blêmes.

— De longtemps je n'irai nulle part, dit-elle enfin.

— Même si je te demandais de m'accompagner chez la mère Sophie ?...

— La tireuse de cartes du Moulin de la Galette ?

— C'est une chiromancienne réputée.

— Et tu crois à toutes ces bêtises ?

— C'est amusant de s'entendre dire un tas de choses.

— Des choses qui vous bouleversent souvent, répliqua Marinette, — d'ailleurs, à quoi bon chercher à connaître l'avenir ?...

— Oh ! l'avenir peut être si beau pour nous... qui sait ?

Tout en causant, Marinette et Régina se dirigèrent vers la rue Montorgueil.

(A suivre au prochain numéro)

## LES CONFIDENCES DE... [ Suite de la page 9 ]

### Maitre d'hôtel

Il avait fallu faire vite et je n'avais pas eu le temps de me munir d'argent.

Après quelques jours d'insouciance, je me rendis compte que la vie n'était pas aussi simple que je le pensais.

Tout à coup, je me trouvai seul à Toulouse, sans parents, sans amis, sans argent, et je ne savais rien faire que chanter. Cela ne me servait à rien à cette époque. Tout était fermé dans la ville, sauf les restaurants.

J'avais heureusement emporté un habit impeccable dans ma valise. Grâce à lui, je me faisais engager comme maître d'hôtel par M. Belosi.

Au fond, ce n'était pas un mauvais métier. Je gagnais ma vie puisque je me faisais dans les quatre-vingt-dix francs par jour de pourboires.

### Chanteur ambulant

Parmi les clients qui faisaient la queue à partir de 10 heures du matin pour se faire servir à déjeuner, se trouvait l'accordéoniste Fredo Gardoni.

« Laisse tomber la limonade, me dit-il un jour ; les théâtres vont sûrement rouvrir ; on va préparer un numéro ».

M. Belosi, restaurateur, perdait son maître d'hôtel.

Sans hésiter, je suivis Fredo Gardoni.

Nous allions de ville en ville, de village en village, j'étais en contact direct avec le public. Quelquefois nous arrivions dans un village où jamais aucun chanteur ne s'était arrêté. Nous placions quelques tables dans le milieu de la salle de café le plus important... et nous montions sur cette estrade improvisée pour donner notre spectacle.

Nous avons fait deux cent vingt villes en deux ans et demi.

### La route du succès

Je remontai à Paris en 1942, appelé par l'oncle Tasso.

J'auditionnai chez Pathé. Dès ma première audition, j'obtins un contrat de quatre ans. Je faisais mon premier disque. Mes enregistrements passaient à la radio.

A la première audition aussi, Sandrini m'engagea pour « Toi c'est moi », qui devait se jouer à l'Apollo.

Après « Toi, c'est moi », c'était « La course à l'amour » aux Nouveautés, puis l'ABC, les tours de chant dans les autres salles de music-hall, les disques, la radio.

En 1944, je revenais à la salle qui m'avait porté bonheur, à l'Alhambra, en vedette.

J'y chantais quatre chansons dont trois ont été des succès : « On danse à Mexico », « Robin des Bois », « Caballero ».

Je connaissais enfin le vrai succès. On me demandait partout. L'Alhambra faisait salle comble tous les jours. On m'applaudissait, on venait pour me faire signer des photos, des carnets et des programmes...

Et les producteurs commençaient à penser que Georges Guétary pourrait faire une tête d'affiche pour un film.

### Londres-New-York-Canada

En mai 1947, je partais pour Londres afin d'y jouer une opérette : « Bless the Bride ».

J'ai beaucoup aimé cette opérette car elle était ravissante.

Une de ses chansons connaît encore dans la capitale britannique et dans toute l'Angleterre une grande vogue : « La Belle Marguerite ».

Après Londres où j'ai joué « Bless the Bride » pendant dix-sept mois, je revenais à Paris où j'ai tourné deux films : « Jo la Romance » avec Ginette Leclerc et « Amour et Cie » avec Gaby Sylvia.

J'ai fait ensuite mon tour de chant au Théâtre de l'Etoile et je suis parti en tournée au Canada.

Sur le chemin du retour du Canada à Paris, je passai par New-York où l'occasion m'était offerte d'auditionner pour la maison de production « Theatre Guild » et j'étais immédiatement engagé pour revenir quelques mois après créer l'opérette « Arms and the girls » avec Nanette Fabray.

Je suis resté quatorze mois à New-York et c'est là que j'ai eu la joie d'être désigné comme le meilleur interprète d'opérette de Broadway en 1950 par les critiques dramatiques qui se réunissaient pour décerner des prix aux meilleurs acteurs, chanteurs et fantasistes de Broadway.

Juste avant de quitter New-York pour Paris, les derniers jours de mon séjour dans l'opérette « Arms and the Girls », Gene Kelly, le célèbre danseur-acteur, est passé à New-York, m'a vu dans l'opérette, et m'a engagé pour le compte de la Metro-Goldwyn-Mayer pour interpréter le rôle de Pierre dans « Un Américain à Paris » à côté de Leslie Caron et sous la direction du grand metteur en scène Vincente Minelli.

### 1,200 fois "La Route fleurie"

Enfin le 9 décembre 1952, je créais au théâtre de l'ABC une nouvelle opérette d'un style complètement différent pour Paris, style moderne et léger, plutôt comédie musicale qu'opérette, avec un des plus célèbres comiques français, Bourvil. Cette opérette, « La Route fleurie », a été également un triomphe et, aujourd'hui encore, nous continuons à jouer devant des salles archi-combles et nous ve-

nons de fêter la 1,200e représentation.

Pendant « La Route fleurie » j'ai tourné au cours de mes six semaines de vacances à Belgrade la version française du « Baron Tzigane » et en juin 1955, une autre coproduction franco-allemande « On n'aime qu'une fois », puis un remake du « Chemin du Paradis » qui va bientôt sortir.

Avant de vous quitter, je voudrais dire que mon seul but a été et sera toujours de m'efforcer de satisfaire tous ceux et celles qui m'ont fait confiance. Je remercie « Le Public » de m'avoir donné tant de joies et je souhaite pouvoir le plus longtemps possible chanter pour lui.

GUY DE BELLET.

## DANS LE MONDE SPORTIF [ Suite de la page 11 ]

fleurir d'un sourire le visage émacié de certains malades. Alors, les rires, les frénétiques applaudissements et les trépignants rappels d'une centaine de convalescents et de convalescentes acclameraient nos étoiles canadiennes-françaises.

Tiens ! Nous parions que notre Napoléon Plouffe, qui n'est pas aussi dur-à-cuire qu'il veut le faire paraître, ici et là, se mettra à la tête d'un semblable mouvement, des plus louables, d'ici un mois ou deux !

Les malades s'y rendront. Ce sera une procession de groupes : hommes en bras de chemises écrues et immaculées, aîeuls septuagénaires s'appuyant à l'épaule des plus jeunes en instance de guérison. Des gars simples, des blessés au crâne momentanément immobilisé par des pansements, sous lesquels ils sont pareils à des momies vivantes. Des contagieux guéris, rescapés joyeux de revivre, après un stage, plus ou moins prolongé, à l'hôpital du Lac Edouard — n'est-ce pas, Emile Genest, espèce de jeunet ?

Tous ces gens sont venus au médecin dans la détresse. Ils iront, pour adoucir leur mélancolie, applaudir chaleureusement nos artistes du théâtre et du sport, alors que régnera plus qu'une seule contagion : celle d'une demi-heure de gaieté franche, si vite passée.

### Choses et autres

■ Les partisans du Red Sox, de Boston, qui lancent des épithètes malsonnantes à l'adresse du grand Ted Williams, ne méritent pas un jet de salive du célèbre cogneur gaucher, mais un séjour au pavillon des agités. On peut être assuré que le plus haut salaire des joueurs de baseball ne soit affecté d'aucune dépression mentale, comme la chose est arrivée, en 1952, à l'un de ses coéquipiers, Jimmy Piersall, l'un des meilleurs voltigeurs du baseball majeur... Durant sept mois, Jim perdit le souvenir d'une série d'excentricités, peu goûtées des arbitres et de certains de ses coéquipiers. Quand il courait prendre sa position au champ droit, il ôtait sa casquette et l'agitait, en s'inclinant dans toutes les directions. Il exécutait un numéro compliqué de danses rythmiques, des plus burlesques. Le public, à prime abord, applaudissait à tout rompre. Ces encouragements l'incitaient à de nouvelles pitreries. Quand il réussissait un coup magnifique, il haussait les épaules avec dédain, comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfant. Le public riait à pleines gorges. Cette comédie prit fin, dans une clinique privée, près de Boston, puis dans un hôpital d'Etat, à Westborough, une espèce de Charenton. La direction du Red Sox paya tous les frais médicaux, versa plein salaire à son épouse, durant les sept mois de sa dépression nerveuse. Le cas de Piersall est unique au sein des ligues majeures.

### ■ Réponses à M. C. Lacroix, Montréal.

1° Vous avez raison. M. Robert Wagner, maire de New-York, partisan des Dodgers de Brooklyn, est catho-

que. Brooklyn fait partie de la ville de New-York, tout comme Rosemont, moins un pont, est un quartier populaire de Montréal.

2° L'importance numérique des catholiques, aux Etats-Unis, malgré leurs 30,000,000 d'adeptes, est des plus minces, en politique, dans la vie de leur pays. Ne vous vexez pas ! Vous voulez savoir notre opinion !

■ Les joueurs de baseball organisés, surtout ceux des ligues majeures et de la classe 3A, subissent, cette saison, de plus fréquents maux de bras. De plus, le « charley-horse » est venu, plus souvent qu'à son tour, troubler la parfaite condition physique des athlètes. Le « charley-horse », expression bien américaine, est un nouage de muscles de la cuisse plus spécialement. Il occasionne une contraction violente et douloureuse parfois. Les blessés prennent, d'ordinaire, un repos d'une ou deux semaines. Certains entraîneurs qui ont des procédés, bien à eux, emploient des traitements très simples, qui remettent sur pieds, en trois ou quatre jours, les joueurs blessés. Ils ne veulent pas dévoiler la nature de leur traitement. Mais souvent, pertinemment, que de solides notions d'anatomie sont nécessaires. En principe, c'est une chose très simple pour les physiothérapeutes et les chiropraticiens. Un tour de main, un instinct, une affaire de doigté et d'inspiration, de l'eau très chaude, de grandes serviettes de bain, des rayons infra-rouges et ultra-violets combinés, une application de liniment « vous ne saurez pas le nom ». Puis, en deux ou trois jours, le « charley-horse » est disparu et renvoyé dans le placard aux vieux violons... Pour votre gouverne, l'expression « charley-horse » est originaire de la ville de Sioux, Iowa, dont le club faisait partie de l'ancienne ligue de baseball Western, vers 1890. Walter McCredie, du Portland d'alors, fut le premier joueur de baseball à se plaindre d'une violente crampe à la cuisse, durant des exercices d'entraînement. A cette époque, pour gratter et niveler le losange de Sioux City, on se servait d'un cheval vieux comme la terre. Ce cheval avait nom Charley ; il pouvait à peine se tenir sur ses pieds ; il avait, en effet, les jambes en si mauvais état que, lorsqu'il arrivait à un joueur de marcher avec peine, en clochant un peu, on disait de ce joueur : « Tiens, voilà Charley ! » C'est donc de cette expression que vient cette autre : « You have a Charley in your leg », et éventuellement : « You have a « charley-horse ».

■ Nos oreilles ne sont plus écorchées par le tintamarre des trams, rue Ste-Catherine. Quand nos trompes d'Eustache ne seront-elles plus griffonnées par la cacophonie des instruments métalliques de musique, que l'on entend dans certaines de nos boîtes de nuit ? Une question que se posent un tas de sportsmen et d'athlètes. Nous leur répondons, sans hésitation : si vous tenez à ce que vos oreilles ne soient pas blessées, éloignez-vous de ces endroits, où vous n'avez rien à gagner, tout à perdre !

OSCAR MAJOR.

# Les Mots Croisés du Samedi

## VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

### HORIZONTALEMENT

- 1—Payer trop cher. — Espèce de cucurbitacées du genre concombre. — Sorte de pâtisserie feuilletée.
- 2—Mesure agraire. — Morceau de musique religieuse vocale. — Dernier morceau d'une chose entamée. — Parties du corps humain.
- 3—Négation. — Dommage. — Qui concerne les citoyens. — Démonstratif. — Carte à jouer.
- 4—Cheval de taille moyenne. — Nom donné par les Orientaux à un bouquet de fleurs. — Bout de cigare. — Grain du chapelet.
- 5—Qui concerne les mœurs. — Contrée d'Afrique. — Difficile à conduire. — Première pousse d'un grain.
- 6—Dépôt d'origine marine. — Corps simple doué d'un éclat particulier. — Philosophe français, né à Guingamp. — Au bout de peu de temps.
- 7—Grand lac. — Embellir d'ornements. — Sorte de cabriolet. — Eloignement nécessaire pour bien voir. — Négation.
- 8—Partie d'une voile. — L'oraison dominicale. — Le chef des démons. — Substance particulière qui se trouve dans divers produits végétaux.
- 9—Moi. — Edifier. — Produit obtenu par action d'un alcali sur un corps gras. — Fleur. — Symbole chimique de l'aluminium.
- 10—Crier, en parlant des bovidés. — Ile anglaise de la mer d'Irlande. — Qui est en vie. — Poil des paupières.
- 11—Assigner un revenu à une communauté. — Sans humidité. — Assister. — Interstice entre les molécules des corps.
- 12—Genre de mammifères carnassiers de l'Inde. — Rompre les mesures prises par quelqu'un. — Houilles menues.
- 13—Pénible. — Opérer le mutage. — Genre de légumineuses. — Déclivité.
- 14—Démonstratif. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Petit poème lyrique. — Billet d'identité.
- 15—Symbole chimique du chrome. — Qui cède facilement au toucher. — Physicien anglais, né à Swansea. — Lisse et luisante. — Article contracté.
- 16—Comble d'un édifice. — Anneau que l'on met au doigt. — Rondelle de bois au sommet d'un mât. — Unité monétaire bulgare.
- 17—Qui est à moi. — Tige du tronc qui s'élève en colonne. — Difficile à entamer. — Manque. — Jeune noble placé près d'un prince.
- 18—Sorte de massue. — Ce qu'il y a de plus distingué. — Balle de café moka. — Cordon de soulier.
- 19—Mot latin qui signifie *autrefois*. — Nom de deux personnages bibliques : l'un fils de Caïn, l'autre père de Mathusalem. — Qui sera dans un temps à venir. — Lieu pour serrer les foins.
- 20—Article contracté. — Soutirer. — Corrompue. — Situé.
- 21—Carte à jouer. — Se dit d'une difformité du pied. — Troublées. — De Lettonie. — De l'alphabet grec.
- 22—Soutirer. — Chef-lieu de canton (Mayenne). — Ancienne ville d'Allemagne (Poméranie). — Colère.
- 23—Enfourer. — Pareille, semblable. — Personne qui vend des huîtres.

DECOUPEZ ICI

|    | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| 1  | S | U | R |   | A |   | E | R |   | M  | E  | L  | O  | N  |    |    | A  | L  | M  | O  | U  |    | E  |
| 2  | A | R | E |   | M | O | T | E | T |    | T  | A  | L  | O  | N  |    | M  | A  | I  | N  | S  |    | S  |
| 3  | N | E |   |   |   | D | E | G | A | T  |    | C  | I  | V  | I  | L  |    | C  | E  | T  |    | A  | S  |
| 4  | G |   | C | O | B |   | S | E | L | A  | M  |    | M  | E  | G  | O  | T  |    | N  |    | A  | V  | E  |
| 5  |   | M | O | R | A | L |   | N | U |    | I  |    |    | R  | E  | T  | I  | F  |    |    | R  | I  | N  |
| 6  | F | A | L |   | N |   | M | E | T | A  | L  |    | B  |    | R  | I  | B  |    | T  |    | T  | O  | T  |
| 7  | E | R | I | E |   | P | A | R | E | R  |    | C  | A  | B  |    | R  | E  | C  | O  | U  | L  |    | N  |
| 8  | R | I | S |   | P | A | T | E | R |    | S  | A  | T  | A  | N  |    | T  | A  | N  | I  | N  |    | E  |
| 9  | M | E |   | B | A | T | I | R |   |    | A  |    | D  | N  |    | R  |    | L  | I  | S  |    | A  | L  |
| 10 | E |   | R | U | G | I | R |   | D |    | M  | A  | N  |    | V  | I  | F  |    | S  |    | C  | O  | I  |
| 11 |   | D | O | T | E | R |   | S | E | C  |    |    | A  | I  | D  | E  | R  |    | P  | O  | R  | E  |    |
| 12 | R | A |   | E |   |   | D | E | C | O  | N  | C  | E  | R  | T  | E  | R  |    | F  | I  | N  | E  | S  |
| 13 | A | M | E | R |   | M | U | T | E | R  |    |    |    | E  | R  | S  |    | P  | E  | N  | T  | E  |    |
| 14 | C | E |   |   | B |   | R | O | S |    | O  | D  | E  |    | E  |    | C  | A  | R  | T  | E  |    | D  |
| 15 | C | R |   | M | O | U |   | N |   | G  | R  |    | V  |    |    | P  | O  | L  | I  | E  |    | D  | U  |
| 16 | O |   | F | A | I | T | E |   | B | A  | G  | U  | E  |    | P  | O  | M  | M  | E  |    | L  | E  | V  |
| 17 | M | A |   | S | T | I | P | E |   | D  | U  | R  |    | F  | A  | U  | T  | E  |    | P  | A  | G  | E  |
| 18 | M | I | L |   | E | L | I | T | E |    | E  |    | F  | A  | R  | D  | E  |    | L  | A  | C  | E  | T  |
| 19 | O | L | I | M |   | E | N | O | C | H  |    | F  | U  | T  | U  | R  |    | F  | E  | N  | I  | L  |    |
| 20 | D | E | S |   | N |   | E | L | I | E  | R  |    | T  | A  | R  | E  | E  |    | S  | I  | S  |    | L  |
| 21 | A | S |   | B | O | T |   | E | M | U  | E  | S  |    | L  | E  | T  | T  | E  |    |    |    | P  | I  |
| 22 | G |   | E | L | I | E | R |   | E | R  | N  | E  |    |    | S  | T  | O  | L  |    |    | L  | I  | R  |
| 23 | E | N | T | E | R | R | E | R |   | T  | E  | L  | L  | E  |    | E  | C  | A  | I  | L  | L  | E  | R  |

Les réponses doivent nous parvenir avant le 6 octobre 1956.

Problème No 1292

 Nom .....  
 (M. Mme ou Mlle)

Ville .....

Adresse .....

Province .....

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

DECOUPEZ ICI

### VERTICALEMENT

- 1—Liquide rouge. — Domaine rural. — Réparation d'un meuble.
- 2—Bison d'Europe. — Mère du Christ. — Doubler un pion au jeu de dames. — Garde-boue d'auto.
- 3—Ile de l'Atlantique. — Paquet. — Morceau de musique composé sur des paroles liturgiques. — Fleur blanche. — Conjonction.
- 4—Gros poisson du genre *gade*. — Se heurter le pied contre un obstacle. — Maison de campagne. — Sert à faire le pain.
- 5—Avant-midi. — Proclamation. — Genre de poissons très répandus dans la Manche. — Coffret de bois. — Livide, sale.
- 6—Dixième lettre de l'alphabet phénicien. — Souffrir. — Qui rend service. — Pour la troisième fois.
- 7—Du verbe être. — Rendre mats des motifs brunis. — Solide. — Excroissance dure et pointue des végétaux. — Dans la gamme.
- 8—Reproduire ce qui était détruit. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie suppurante. — Ornement sacerdotal.

- 9—Construire en forme de talus. — Mort naturelle. — Étété.
- 10—Au moyen âge, vêtement de dessus. — Instrument à vent. — Fils de Jacob. — Choc.
- 11—Conjonction. — Massue de gymnastique. — Type représentatif des États-Unis. — Instrument de musique à vent. — Guide.
- 12—Etendue d'eau douce. — Se disait d'un écuyer chargé du soin des écuries d'un prince. — Condiment.
- 13—Nom donné aux anciens registres du parlement de Paris. — Long morceau de bois rond et mince. — Première femme. — Tonneau. — Article espagnol.
- 14—Renouveler une obligation. — Promesse de mariage publiée à l'église. — Mesure agraire. — Fixé irrévocablement par le sort.
- 15—Grand fleuve de l'Afrique occidentale. — Panneau de verre. — Garnitures de perles, comprenant collier, pendants, etc.
- 16—Partager par lots. — Plis du front. — Poussière fine.
- 17—Avant-midi. — Région de l'Asie centrale, à l'ouest de la Chine. — Métal d'un gris bleuâtre. — Titre de noblesse. — Tête de rocher.

- 18—Etendue d'eau. — Qui concerne le foyer des miroirs. — Branche de palmier. — Roi d'Israël.
- 19—Qui est à moi. — Capitale de la Tunisie. — Se dit d'un jour de repos considéré comme fête religieuse ou civile. — Article. — De l'alphabet grec.
- 20—Possédent. — Fleur. — Mesure pour les liquides. — Genre de graminacées.
- 21—Usages. — Adresse. — Récit court et plaisant. — Réseau de fils entrelacés. — Lui.
- 22—Nom de l'appareil inventé par Ader. — Quantité de gerbes qu'on met en une fois sur l'aire. — Fonte naturelle de la glace. — Petite prairie.
- 23—Nécessaires. — Plume légère qui garnit le corps des oiseaux. — Attacher avec un lien.

 Voyez, au verso, les noms des  
 vingt-cinq gagnants des mots  
 croisés de cette semaine.

# RIEN DE SÉRIEUX

Une sommité de la Médecine se présente chez un petit médecin de quartier, son ancien camarade d'études.

— Je ne me sens pas très bien, lui dit-il. Veux-tu m'ausculter ?

Le petit médecin est tout éberlué et tout confus de cet honneur.

— Pourquoi, diable, es-tu venu me consulter ? Tu devrais te soigner toi-même.

— Impossible, répond le grand homme... je charge trop cher...

C'est Marius qui, dans un café, raconte froidement :

— Je n'ai pas peur des fauves. Tel que vous me voyez, j'ai coupé la queue à un lion avec mon canif.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas coupé la tête ? demande quelqu'un.

— C'est que — répond Marius — on la lui avait coupée la veille.

Le plombier. — J'arrive enfin. J'ai été retardé...

Le client. — Oh ! ce n'est rien... j'en ai profité pour montrer à mes enfants comment faire la planche !

Un quidam se présente au bureau de la Société Protectrice des Animaux et dit à l'employé :

— Je voudrais m'inscrire comme membre pour témoigner ma reconnaissance à un pauvre petit pigeon.

— Très bien, monsieur, mais dites-moi au moins ce que ce petit pigeon a fait pour vous.

— Eh bien, il m'a sauvé la vie, ni plus ni moins !

— Vraiment ! Et comment ?

— C'est simple. J'étais sur le point de mourir de faim, alors je l'ai mangé.

Un docteur est appelé pour un accouchement dans une maison de banlieue. Le mari attend au bas de l'escalier. Au bout d'un moment, le docteur redescend.

— Avez-vous un tire-bouchon ? demande-t-il au mari.

Puis il remonte. Quelques minutes après, le docteur redescend, réclame un tournevis. Une troisième fois, le docteur redescend et demande une scie et un marteau. Le mari, épouvanté et tremblant, s'écrie :

— Mais, docteur, je vous en supplie, est-ce un garçon ou une fille ?

— Je ne sais pas, répond le docteur je n'arrive pas à ouvrir ma trousse.

Un Français de bonne famille, voyageant en Amérique, vient à parler d'un de ses ancêtres qui fut guillotiné en 1793.

— Laissez-moi vous serrer la main, interrompit un brave Yankee. J'ai eu moi aussi un grand-père pendu en Californie, il y a soixante ans.

La maman. — Je t'ai dit de ne pas jouer avec tes soldats le dimanche.

Jean. — Mais, maman, ce sont des soldats de l'Armée du Salut.

Marius et Tartarin se sont rencontrés à la brasserie. Vous pensez qu'ils se sont raconté des blagues hautes comme la Tour Eiffel. Eh bien, dans le tournoi, c'est Marius qui a été battu, et à plate couture, s'il vous plaît ! On causait de pêche à la ligne !

Marius. — Moi, quand je vais à la pêche, pour mettre mon poisson, j'emporte un baquet.

Tartarin. — Et moi, une cuve.

Marius. — Moi, mon cher, je les prends avec la main.

Tartarin. — Et moi, mon cher, je les appelle seulement.



— Si tu dois t'asseoir devant la fenêtre, mets au moins une cravate !

## LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 1er septembre 1956 (Problème No 1288)

Mlle Denise Arsenault,  
16, rue des Loisirs, Dorion,  
Co. Vaudreuil, P. Q.

M. Grégoire Boudreault,  
Clarke City, Côte Nord, P. Q.

M. Marcel Bournival,  
241, 8e Avenue, Apt. 3, Québec, P. Q.

Mme Alice Clément,  
C. P. 294, Timmins, Ontario.

Mme Edouard Côté,  
104, Cyr Ouest, Thetford Mines, P. Q.

M. Walter Couture,  
Armagh-Station, Co. Bellechasse, P. Q.

Mlle Lyse Cyenne,  
Bécancour, Co. Nicolet, P. Q.

Mlle Cécile Dallaire,  
109, Ste-Cécile, Jonquière, P. Q.

M. Jean-Guy Delisle,  
Barville, Abitibi, P. Q.

Mlle France Doré,  
107, Avenue Des Rosiers, Ste-Foy, P. Q.

Mlle Lise Dubois,  
Côte Sud, Ste-Thérèse de Blainville, P. Q.

Mme Gustave Gendron,  
Contrecoeur, Co. Verchères, P. Q.

M. G. C. Langlois,  
Pointe-aux-Anglais, Co. Saguenay, P. Q.

M. Lucien LeBlanc,  
19, rue Nickel, Port Colborne, Ontario.

Mme David Lebreton,  
Grand Pabos West, Co. Gaspé, P. Q.

Mme M.-Anne Marquis,  
1030, rue Worthington, Apt. 3,  
Sherbrooke, P. Q.

Mme N.-E. Matte,  
30A, St-Dominique, Lauzon, Co. Lévis, P. Q.

Mme Rose Prévost,  
24, St-Vallier Ouest, Québec, P. Q.

Mme Denise Rivest,  
2545, St-Germain, Montréal 4, P. Q.

Mme Eusèbe Roberge,  
19, St-Antoine, Victoriaville, P. Q.

Mlle Alexine Rochette,  
32, Deligny, Québec, P. Q.

Mme Alexandre Roy,  
Moffet, Co. Témiscamingue, P. Q.

M. Pierre Vaillancourt,  
145, St-Jérôme, C. P. 1365, Matane, P. Q.

Mlle Mariel Vien,  
5341, Chabot, Montréal, P. Q.

Mlle Lyse Villeneuve,  
5331, 4e Avenue, Rosemont, Montréal, P. Q.

Voyez, au verso, le problème de cette semaine.

### Solution du problème No 1288

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| B | A | C | G | O | U | T | T | E | L | E | T | T | E |
| A | N | A | L | B | L | O | U | S | E | S | E | T |   |
| P | O | S | E | R | M | U | L | T | I | A | M | E |   |
| T | I | E | D | E | S | A | L | E | A | V | E | N |   |
| E | N | R | O | B | E | S | E | F | I | O | R | D |   |
| M | E | N | U | L | E | B | O | N | D | I | R |   |   |
| E | C | T | A | O | N | S | U | S | I | T | E |   |   |
| C | A | S | M | O | Y | E | T | I | R | E |   |   |   |
| K | A | P | A | T | P | E | R | I | L | E | C |   |   |
| E | P | I | L | E | R | A | G | O | T | E | R |   |   |
| P | E | T | I | T | P | C | R | I | A | N | T | E |   |
| E | L | A | N | C | O | I | E | R | R | A | I | T |   |
| T | I | N | T | O | U | R | S | E | T | I | R | E |   |
| E | N | P | O | U | L | A | I | N | E | N | E |   |   |
| R | E | C | O | M | P | E | N | S | E | R | S | E | S |

## NOS GOELETTES ET LE... [Suite de la page 7]

où il y a des quais pour les recevoir. Ailleurs, elles jettent l'ancre au large et les villageois, qu'un coup de sirène a avertis, se précipitent dans leurs embarcations et viennent s'approvisionner à bord. Le troc des marchandises ne s'engage pas avant un abondant échange de nouvelles. Parce qu'ils ont l'occasion de rencontrer beaucoup de leurs collègues dans les nombreux petits havres qu'ils visitent, les propriétaires de goélettes sont au courant d'une foule d'événements : tel capitaine a dû immobiliser son navire pour des réparations majeures, tel moulin à scie a vendu toute sa production de l'année à un même client, tel pêcheur vient de faire l'acquisition d'une nouvelle barque, etc.

Les membres de l'équipage soulèvent ensuite les toiles qui jusque là masquaient les étalages de denrées : une caisse de pamplemousses juteux étalera son jaune tendre à côté du rouge brillant de paniers de cerises de France ; en sautant, le couvercle d'une boîte révélera une bonne douzaine de jambons fumés et dorés, tandis que dans un coin s'entassent carottes, navets et betteraves, attachés par paquets. Le moteur du cabestan se met tout à coup en marche. C'est qu'il y a un baril de gazoline à déposer sur le quai ou au fond d'une chaloupe.

Les minutes passent. Un matelot relie au cabestan la chaîne de l'ancre : c'est le signal du départ. Un vieux pêcheur s'approche du capitaine : « Dites donc, quand vous retournerez sur la côte sud, feriez-vous porter ce saumon à ma cousine, la grosse Berthe, à la Petite-Tourelle ? » Le capitaine accepte avec le sourire qui caractérise l'empressement que l'on a, en ces régions, à se rendre mutuellement service. Dé-

jà, le diesel a repris son ronronnement. Le retardataire saute dans son embarcation, en libère l'amarre et, de la main, nous souhaite bon voyage. Nous voilà en route pour un autre poste, où les mêmes scènes se répéteront dans la même camaraderie. Car si, dans les villes, on se déplace pour aller au magasin, c'est le contraire qui se produit sur la côte nord.

Pour nous qui voyageons en touristes et que la Providence a favorisés d'une belle température, le rôle du capitaine de goélette semble une sinécure, mais c'est là une fausse impression, car les dangers de la navigation s'avèrent aussi réels pour les caboteurs que pour les autres vaisseaux. Combien de cargaisons n'ont-elles pas été délibérément jetées par-dessus bord afin d'éviter que la goélette ne sombre sous l'assaut répété des vagues déchainées ? Et combien de goélettes n'ont-elles pas coulé à pic, malgré cette précaution, entraînant souvent leurs équipages avec elles.

Nous avons encore présent à la mémoire le sort du « Saint-Roi David » qui, havré à l'Île-aux-Oeufs, pendant une tempête, se perdit corps et biens, là même où, en 1711, vinrent se briser la plupart des voiliers de l'armada de l'orgueilleux amiral Walker. Comment oublier également la tragique aventure du « Perroquet-Vert », qui coula avec sa cargaison au large de l'Île Verte, par gros temps ?

Malgré les risques du cabotage, nos braves goélettes continuent de s'acquitter opiniâtement de leur tâche sans gloire. Si jamais un auteur s'avise de dresser un historique complet du transport au Canada, il devra leur consacrer un long chapitre. Elles l'auront bien mérité ! ROBERT PRÉVOST.

# L'ÉTOILE DU SUD

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUINZIÈME ÉPISODE



A l'issue du banquet qu'il a donné en l'honneur de l'Etoile du Sud, le fermier Watkins se lève pour porter un toast au fabuleux diamant. Tous les regards se tournent vers le socle sur lequel a été posé l'écrin contenant la pierre; mais un silence de mort succède au brouhaha des conversations. — Watkins, sa coupe de champagne à la main reste un instant comme pétrifié, la bouche ouverte, incapable d'articuler un mot. Puis un véritable rugissement s'échappe de sa poitrine et, bousculant sa chaise, il se rue vers le socle d'où l'écrin n'a pas bougé. — Mais

si l'écrin est encore là, par contre le lit de coton blanc sur lequel reposait l'Etoile du Sud, est vide... Pendant que les convives festoyaient, il s'est produit cette chose inouïe: le diamant de Cyprien Méré a disparu! — N'en voulant croire ses yeux, Watkins à quatre pattes explore le sol dans l'idée que le diamant a peut-être roulé à terre, mais ses recherches sont vaines, l'Etoile du Sud n'est pas perdue, l'Etoile du Sud a été volée...



La disparition de l'Etoile du Sud déclenche parmi les invités de Watkins, d'abord muets de stupéfaction, une véritable petite émeute. Tout le monde se lève, s'interpelle, s'agite, les serveurs Cafres courant en tous sens ajoutent encore à la confusion générale. — Dominant le tumulte, d'une voix de stentor, Watkins intime à ses hôtes l'ordre de rester à leurs places. L'Etoile du Sud a été volée mais quel qu'il soit, le voleur doit être parmi les convives. La seule chance de le retrouver est de fouiller tout le monde systématiquement. — Un officier de

police qui se trouve parmi les invités fait ranger tout le monde sur l'un des côtés de la salle et commence par se soumettre lui-même à une fouille approfondie. Puis, chacun des convives est soumis à une investigation minutieuse. — Malheureusement, l'Etoile du Sud ne se trouve dans aucune poche, dans aucune doublure... Restait les Cafres chargés du service et qui, groupés dans un coin de la salle attendent peureusement leur tour. Avec eux la fouille sera plus difficile car ils ont des cachettes insoupçonnables...



Connaissant l'habileté des Cafres à dissimuler un diamant fût-il de la taille de l'Etoile du Sud, Watkins n'a aucune confiance dans la méthode de fouille classique que se propose d'employer le policier. Aussi est-ce avec empressement qu'il accepte les services de Matakita. — Le serviteur de Cyprien s'offre en effet à pratiquer l'interrogatoire de ses compatriotes. Tout d'abord il commence par deux ou trois prises de tabac dans une tabatière de corne qui ne le quitte jamais, en prenant l'air profondément inspiré. — Puis s'étant fait apporter une vingtaine de baguettes, il les coupe soigneusement de longueur égale. Cela fait, il les dis-

tribue aux Cafres, rangés en ligne après en avoir mis une de côté pour lui-même. Cyprien l'observe avec curiosité car c'est la première fois qu'il voit pratiquer l'épreuve des baguettes. — Prenant la parole, Matakita annonce aux serveurs qu'ils ont un quart d'heure pour réfléchir. Passé ce délai, un tam-tam donnera le signal du rassemblement. Si le voleur se trouve parmi eux, sa baguette et seulement la sienne aura allongé de trois doigts. Ainsi parle Matakita.

[à suivre au prochain numéro]

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

# Les Pirates de l'Île du Diable

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI"  
DIX-NEUVIÈME ÉPISODE



1. En l'absence de son oncle, Jean s'est occupé de la boutique puis, le soir venu, s'est installé près du feu pour faire un brin de lecture. C'est alors que quelqu'un frappe à la porte. C'est un homme de forte taille qui se présente aussitôt : "Je suis le capitaine Baxter, du Bureau des Douanes".



2. Il déclare qu'il désire voir M. Dent par affaires. Il apprend à Jean qu'un bateau a été coulé par des contrebandiers et que toutes les vies ont été épargnées, sauf celle d'une petite fille qu'on n'a pu retrouver. Il fait enquête. Mais comme l'heure avance, il doit partir en promettant de revenir le lendemain.



3. M. Dent a vu partir le capitaine Baxter. "Nous devons être très prudents à l'avenir" se dit-il à lui-même. Puis il va rejoindre le groupe des contrebandiers pour leur apprendre l'arrivée dans les parages du capitaine douanier. "Ça n'est pas très rassurant. Soyez sur vos gardes". Puis il revient à la maison.



4. Le lendemain, petit Jean est à préparer son déjeuner et il se demande si son oncle est rentré, car il ne l'a pas entendu venir. Mais des pas venant de l'étage supérieur le rassurent. C'est son oncle qui descend. Jean s'étonne qu'il ne l'ait pas entendu rentrer durant la nuit. "Il a dû marcher avec beaucoup de précaution", songe-t-il. (à suivre)

# Le Trésor des Prairies

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIÈME ÉPISODE



1. Une grosse pierre était venue bloquer l'entrée de la caverne où Steve, Jeanne et Ti-Rouge étaient venus se réfugier pour échapper à la poursuite de Jack Morgan. De la possibilité qu'il y avait de déplacer cette pierre dépendait leur survie.



2. Ils se mirent donc à la tâche. Leurs forces réunies réussiraient-elles à déloger la pierre ? Leurs premiers efforts furent vains. Mais petit à petit, ils sentaient la pierre céder. Un, deux, trois, hop ! Et une fois encore. Et une autre. Enfin, elle céda complètement.



3. Nos amis la regardaient rouler vers le précipice avec satisfaction. Ils étaient sauvés d'une mort horrible. En sortant de la caverne, ils entrevirent les bandits de Jack Morgan qui avaient pris le chemin du retour. "C'est le temps de partir", dit Steve.



4. Laisant Jeanne et Ti-Rouge derrière, Steve se dirigea avec précaution vers le col qui constituait la seule sortie du vallon. Il savait que son cheval l'attendait toujours de l'autre côté. Il savait aussi qu'un garde était posté là et qu'il fallait d'abord le supprimer pour sortir.



5. L'homme était là, veillant au-dessus du col. Lentement, lentement, Steve s'approcha. Il se trouva enfin juste au-dessus de lui. D'un bond il se laissa choir sur le gendarme. Celui-ci fut vraiment pris par surprise, surtout qu'il croyait, comme le reste de la bande, que nos amis n'étaient plus dans la vallée.



6. Le combat fut bref. L'homme tenta de résister mais Steve, d'un coup terrible à la mâchoire, le mit hors de combat en quelques secondes. Le passage était maintenant libre. Jeanne et Ti-Rouge arrivaient justement comme l'homme tombait à la renverse. Les trois fugitifs purent reprendre leur course. (à suivre au prochain numéro)

# LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — SOIXANTE-QUATRIÈME ÉPISODE



Réunis en conseil dans une chambre du seul hôtel du port d'Eden, les membres de l'expédition discutent des mesures à prendre, après le coup terrible qui vient de les frapper. Tout le monde est d'accord pour estimer que la seule chose à faire est de gagner Melbourne par mer, et de là, prendre un bateau pour l'Angleterre. — John Mangles, toujours attentif aux moindres sentiments de Mary Grant, voit bien tout ce que cette discussion représente pour les pauvres enfants du capitaine disparu. C'est l'abandon des recherches, et la dispersion de la seule force capable d'arracher le capitaine Grant à son destin. — Aussi, à l'issue de

la réunion, John, prenant Mary à part, lui fait le serment de retrouver son père, même s'il doit y consacrer sa vie entière. Le regard de la jeune fille, chargé de reconnaissance, récompense largement le jeune marin, pour sa délicate pensée. — Paganel et lord Edward vont sur le port, afin de se renseigner au sujet du prochain bateau en partance pour Melbourne. Aux bureaux de la douane, ils apprennent avec désappointement qu'il n'existe pas de service régulier entre Twofold Bay et Melbourne, et qu'il faudra sans doute plusieurs semaines avant de trouver une occasion.



Devant l'absence de service régulier entre Twofold Bay et Melbourne lord Edward songe déjà à gagner le grand port australien par la côte, mais Paganel, qui, de son côté, s'est livré à quelques investigations, déclare qu'il existe une autre solution, à son avis, plus simple. — Sur le port, il a entendu dire que l'un des trois navires en mouillage se préparait à partir pour Auckland, la capitale d'Ikara-Mooui, l'île nord de la Nouvelle-Zélande. Or, les bateaux de la compagnie péninsulaire font escale à Auckland et, de là, il sera facile d'embarquer

pour l'Angleterre. — Cette suggestion paraît en effet logique à tous. Au fond, il n'existe plus maintenant aucun motif spécial d'aller à Melbourne, et puisqu'il se présente une occasion de partir, pourquoi prolonger plus longtemps un séjour en Australie désormais inutile? — La distance qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Zélande n'est que d'un millier de milles, et, par une coïncidence curieuse, Auckland se trouve précisément sur cette ligne du trente-septième parallèle, que les chercheurs suivent obstinément, depuis la côte de l'Araucanie.



Le fait qu'Auckland, en Nouvelle-Zélande, se trouve précisément sur la ligne du trente-septième parallèle, n'est apparemment pour rien dans la proposition de Paganel. En effet, après deux déconvenues successives, le savant ne veut pas risquer une troisième interprétation du message du capitaine Grant dans lequel il est d'ailleurs question d'un continent et non d'une île. — John Mangles appuie la proposition de Paganel, et en conseille l'adoption, puisqu'on ne peut attendre l'arrivée problématique d'un navire à Twofold Bay. Cependant, il convient au préalable d'examiner le bâtiment en partance pour Auckland, et de déterminer si le capitaine consentirait à prendre des passagers à bord. — Quelques instants

plus tard, lord Edward, accompagné de John, de Robert, de Paganel et du major, accoste un brick de deux cent cinquante tonneaux, nommé le Macquarie, et sur le pont duquel des marins s'affairent. C'est le navire signalé par Paganel. — Le capitaine, un certain Will Halley reçoit assez grossièrement ses visiteurs, et John doit faire appel à tout son calme pour poursuivre l'entretien avec un pareil butor. Peut-être l'homme consentira-t-il à accepter les voyageurs à son bord, mais ce ne sera certes pas un compagnon de voyage agréable...

[à suivre au prochain numéro]

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Sir Victor Sassoon, banquier, avait de forts intérêts en Chine. Il les a abandonnés moyennant la libération, par Mao-Tsé-Toung, de tous ses employés.

Quel que soit le pays, on retrouve à quelques variantes près les mêmes titres aux différents journaux mis en vente: *Le Temps*, le *Times*, de Londres, le *New York Times*; les *Nouvelles*, les *Isvestias* et l'on pourrait multiplier à l'infini ces exemples. Heureusement nos confrères d'Afrique palient cette pauvreté et donnent à leurs journaux des titres vraiment suggestifs. C'est ainsi qu'au Nigéria un quotidien du matin s'appelle: *La vérité vaut plus qu'un sou*, tandis qu'un autre journal de l'Uganda s'intitule fièrement: *Asseyez-vous et je vais vous expliquer*.

Le château de Blithfield appartient à la famille des Bagot depuis 600 ans. C'est une magnifique propriété qui comprend une orangerie, une roseraie et un parc où errent en liberté un troupeau de chèvres blanches. Selon la tradition, ces chèvres furent données à la famille Bagot par Richard II, en reconnaissance d'une journée de chasse fructueuse dans ce même parc. On voit une tête de chèvre dans les armoiries des Bagot.

En s'élançant au secours de l'expédition italienne du général Nobile bloquée sur une banquise, les aviateurs Guilbaud et Amundsen se sont perdus le 18 juin 1928 entre la Norvège et le Spitzberg. Les corps des deux aviateurs ne furent jamais retrouvés. Amundsen, le célèbre explorateur des régions polaires avait été le premier à atteindre le Pôle Sud, le 11 décembre 1911.

A l'étude: cession du Canada, par la ville de Tours, de la chapelle où Marie de l'Incarnation prit le voile. Elle partit pour le Nouveau-Monde en 1640 et rédigea la première grammaire de langue française à l'usage des Canadiens. Tours voudrait que le domaine de la chapelle devienne une enclave canadienne en France. Mais le droit international n'autorise que les cessions de ville à ville ou de pays à pays.

Les fleurs séchées peuvent égayer votre demeure pendant deux ou trois ans. Parmi les fleurs aux couleurs vives les plus propres à se conserver: les delphiniums blancs et bleus, les pieds-d'alouette mauves, roses et blancs et les pivoines blanches doubles.

Les chiens de chasse Labrador sont originaires de Terre-Neuve. Ils ne redoutent ni l'eau ni le froid. L'eau paraît même être leur élément de prédilection, car le poil du Labrador est imperméable. Il lui permet de demeurer pendant des heures dans l'eau et d'y travailler sans danger. De plus, leurs doigts palmés en font un nageur infatigable.

Les habitants de l'île de Chypre, au nombre de 500,000, sont en général des cultivateurs de raisins et de tabac. Les quatre cinquièmes de la population sont de descendance grecque. On compte aussi un petit nombre de Turcs paisibles et laborieux.

Certains savants voient dans les cartes à jouer l'origine même de l'imprimerie qui a permis la propagation universelle des connaissances humaines. On avait cherché vainement un moyen de reproduire en série, rapidement et à peu de frais, les manuscrits que les lettrés commandaient. La solution fut trouvée par de modestes artisans, les fabricants de cartes à jouer. Ce furent eux, en effet, qui les premiers utilisèrent dans leur métier la gravure sur bois.

On célèbre cette année le cinquantième anniversaire de la mort de Jules Verne, ce pionnier de la fiction scientifique. Parmi les merveilles qu'il avait prévues, notons: l'avion, le sous-marin, l'hélicoptère, l'artillerie à longue portée, le cinéma parlant, les matières plastiques, la télévision, la bombe atomique... le tour du monde en 80 jours!

La reine Victoria se faisait une idée bien modeste de sa colonie du Ceylan; elle l'offrit un beau jour à la France en échange de Pondichéry: proposition imprudente (le thé et le caoutchouc n'avaient pas encore enrichi l'île) et que le gouverneur français n'eut pas le flair d'accepter.

Dans l'île de Ceylan ce sont les éléphants qui font les gros travaux des plantations et des exploitations forestières. Les Cingalais, qui sont doux et patients, les dressent à merveille. Les éléphants travaillent de l'aube à midi, puis on leur fait prendre un bain dans la rivière. Ensuite, pour leur grand plaisir, les cornacs les frottent des heures durant avec des tranches d'écorce de noix de coco. En effet, si elle n'est pas enduite d'une couche grasse, la peau de l'éléphant se gerce profondément.



## AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

Le nombre des accidents de la rue est beaucoup trop élevé à Granby. Durant les derniers 30 jours, on a relevé 67 accidents dans lesquels 3 personnes furent blessées. Aussi la sûreté agira-t-elle d'une façon encore plus sévère afin de diminuer le nombre des imprudences. En fait, durant ce laps de temps, les policiers en fonction ont distribué le nombre record de 460 avis pour infractions aux lois de la circulation.

Une nouvelle compagnie de téléphone a été formée à Victoriaville avec un capital de 250 actions d'une valeur au pair de \$100 et de 1,750 autres actions privilégiées de \$100 rapportant un intérêt de 6%. Le nombre des actionnaires de l'ancienne compagnie était de 91.

Plus de 5,000 personnes ont assisté à un grand tournoi de natation à Notre-Dame-du-lac, Cté de Témiscouata. Paul Desruisseaux, nageur de Québec, a remporté les honneurs de la joute en traversant aller et retour le lac d'une longueur de deux milles, en 49 minutes et 35 secondes.

Parions musique: Une assistance record a participé à la soirée musicale sous les étoiles au Camp des JMC du Mont-Orford alors qu'on présentait en vedette Maureen Forrester, contralto; John Newmark, pianiste et Otta Joachim, violiste... Un Acadien, Ned Landry, du Nouveau-Brunswick, père de 6 enfants, a remporté le titre de meilleur violoniste du pays sur 84 participants à un concours de «reels de chez-nous» tenu à Shelbourne, Ontario. Il se mérita \$300 en plus de contrats d'enregistrements sur disques. 4,500 personnes ont assisté à ce concours national annuel...

Les parcomètres seront à l'essai durant un an à Magog. Comme partout ailleurs, les détaillants sont fortement opposés à ce procédé mécanique utilisé pour réglementer la circulation et le stationnement des voitures... Pour écarter le problème que pose la pollution des eaux de la rivière St-François, le maire Nadeau de Sherbrooke a proposé la construction de piscines dans plusieurs parcs de la ville. Un référendum serait tenu sur cet excellent projet qui plaira sûrement aux jeunes... Deux aéroglisseurs venant du Cap-de-la-Madeleine et qui avaient mis le cap vers Norton Mills ont fait des atterrissages forcés mais sans accroches à Coaticook et à Magog. Une longue poche d'air près du mont Orford a fait perdre l'altitude nécessaire aux appareils...

M. Gaston Bourbonnière, président de la commission touristique de la région Shefford-Brome et Missisquoi nous a fait la suggestion importante et pratique d'inviter les propriétaires d'endroits publics comme les restaurants, les salles à manger, les clubs, les grills, etc., de faire jouer plus souvent des disques mettant en vedette les chansonnettes françaises et même des pièces de répertoires du Québec. Ce n'est pas la musique américaine et les blues ou le rock-n-roll qui vont impressionner nos voisins du sud. On souhaite en particulier que la musique diffusée au zoo de Granby soit d'inspiration canadienne tout au moins.

Dans le but d'améliorer la circulation de nuit à Victoriaville, le conseil municipal songe à changer son système de lumière à partir de minuit en ne laissant que le feu jaune aux principales intersections de la ville...

Le pont reliant la rue Victoria à la rue du Pont à Bedford a été fermé à la circulation durant plusieurs semaines. Des ouvriers l'ont réparé et peinturé en plus de poser un nouveau plancher de bois. Parlant de ce chef-lieu du comté de Missisquoi, soulignons l'essor domiciliaire important qui fait suite à l'essor industriel. La compagnie Désourdy de St-Jean, pour sa part, possède des chantiers constamment en opération à Bedford. Plusieurs nouvelles rues ont été ouvertes et les maisons se construisent à un rythme qui augure bien.

Des travaux d'agrandissement qui nécessiteront des déboursés de \$150,000 au moins, sont en cours à la Coopérative avicole de St-Damase. L'aile en construction comprend 4,500 pieds de surface et sera transformée en congélateur d'une capacité de 50,000 livres de volailles par 24 heures soit 12,000 têtes par jour... Julien Collard est un amateur de pêche pour qui le Richelieu n'a pas de secret. Il vient de sortir des eaux un esturgeon de 42 livres en présence de plusieurs témoins. Un autre amateur de St-Hyacinthe, Armand L'Heureux, a tenté avec succès sa chance dans la rivière Yamaska, y retirant un poisson-scie de 28½ pouces... Les lacs Lyster, Wallys et Lippé qui entourent Coaticook attirent de plus en plus de villégiateurs, en particulier des amateurs de pêche et de chasse. Le doré, la truite arc-en-ciel, la truite grise, le brochet et l'achigan forment un excellent choix pour les amateurs... La Chambre de Commerce du comté de Drummond vient de publier un document destiné à mieux faire connaître et apprécier la cité de Drummondville aussi bien des citoyens de la ville que des étrangers désireux de s'y établir...

**LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**  
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-X

**GEORGES POIRIER**  
Président

**ODILON RIENDEAU**  
Chef du tirage

**GEORGES POIRIER, fils**  
Vice-président

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

**ABONNEMENTS**—Canada: 1 an \$3.50; 6 mois \$2.00—États-Unis: 1 an \$5.00; 6 mois \$2.50.  
**AU NUMERO: 10 CENTS**

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.  
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Les Films Kodak donnent à vos diapositives en couleurs l'éclat d'un bijou

## Captez la splendeur de l'automne avec des diapositives en couleurs!

*C'est si facile avec le Film Kodachrome — ou avec le nouveau Film Ektachrome Kodak ultra-rapide.*

Projetez vos diapositives en couleurs sur un écran, chez vous, et vous pourrez presque entendre encore le bruissement des feuilles d'automne. Vous les voyez grandeur naturelle!

Regardez vos diapositives dans une visionneuse de poche pratique, et les couleurs sont toujours aussi vives. C'est la netteté des diapositives!

Mettez des épreuves en couleurs dans votre portefeuille ou votre sac à main, ou encadrez-en de plus grandes. Elles sont tirées directement de vos diapositives!

Et pour les projections de diapositives en couleurs, les plus grandes et les plus claires qui soient, employez le nouveau Projecteur Kodaslide Signet à grand rendement.

Les Films Kodachrome et Ektachrome sont en vente partout. Le développement par Kodak du Film Kodachrome est compris dans le prix du Film Kodachrome acheté au Canada.

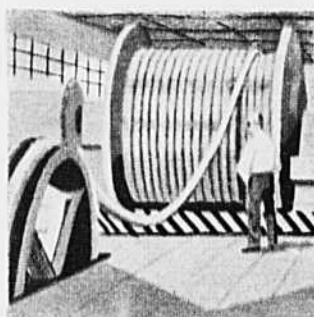
**Un moyen facile et économique de commencer!** Camera Kodak Pony 135, modèle C, à objectif rapide  $f/3.5$ , obturateur au  $1/300$  synchronisé pour le flash, système de chargement rapide, guide de temps de pose simplifié, blocage automatique du film et compteur de poses. Seulement \$39.75. Demandez à votre marchand des détails sur les petits acomptes et les facilités de paiement.

*Le prix est sujet à changement sans préavis.*

CANADIAN KODAK CO., LIMITED... Toronto 9, Ontario



FLEXIBILITÉ  
REMARQUABLE



RÉSISTANCE MAXIMUM  
À L'EAU



À L'ÉPREUVE DE LA  
CHALEUR, DU FROID  
ET DE L'OZONE



# UNE RÉVOLUTION DANS LE CAOUTCHOUC

*Aujourd'hui... avec Polysar... des câbles accélèrent  
la plus grande opération de dragage au monde!*

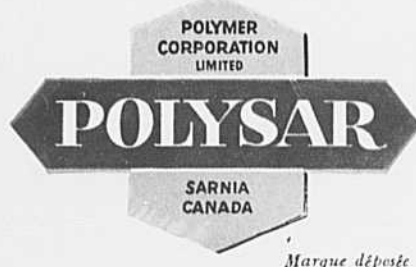
Enlever le fond d'un lac pour mettre à jour de vastes gisements de minerai de fer... voilà la plus grande opération de dragage au monde! Polysar collabore à cette entreprise gigantesque, à Steep Rock Lake, dans le nord-ouest de l'Ontario.

Pour enlever la couche qui recouvre le minerai, on avait besoin de deux énormes dragueurs à pipe-lines, actionnés de la rive par des câbles sous-marins portant une charge électrique de 13,800 volts. Ces câbles posaient un sérieux problème d'isolation. La solution fut fournie par le caoutchouc Butyl Polysar, grâce à son haut degré de résistance à l'ozone, à l'eau,

à la chaleur et au froid, ainsi qu'à ses propriétés exceptionnelles.

Polysar permet l'isolation efficace non seulement des câbles conducteurs et de communications, mais encore des fils d'appareils électriques de votre propre foyer. Dans toutes ces applications pratiques, c'est la flexibilité du

caoutchouc Poly chimique qu'on peut répondre à quoi Polysar a aidé des produits caoutchoutiques de cette révolution.



Marque déposée

Polymer Corporation Limited • Sarnia,

QUEBEC  
BIBLIOTHEQUE DE LA  
LEGISLATURE  
HOTEL DU GOUVERNEMENT  
QUEBEC C P QUE  
12JU57-R-18432

ENVIRON 50% DE TOUT LE CAOUTCHOUC NEUF EMPLOYÉ AU CANADA EST DU POLYSAR